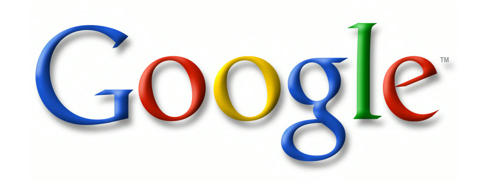





TAYLOR INSTITUTION
DOMI NUS ILLU MINA TIO MEA



MÉDITATIONS
D'HERVEY,
TRADUITES DE L'ANGLOIS;

Par M. LE TOURNEUR.

PREMIERE PARTIE.

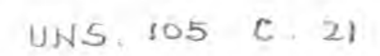


A PARIS;

Chez LE JAY, Libraire, rue Saint Jacques, au-dessus de celle des Mathurins, au grand Corneille.

M. DCC. LXXI.

Avec Approbation & Permission.


UNS. 105 C. 21


TAYLOR INSTITUTION
DOMI NUS ILLU MINA TIO MEA





lingtree, & bientôt le fut auſſi de Weſton-Favel. Après la premiere éducation qu'il reçut de ſa mere, l'École de Northampton développa ſes heureuſes diſpoſitions pour les langues ſavantes. Ses progrès furent rapides, mais il fallut s'arrêter. Le Maître d'École avoit un fils dont il vouloit, malgré la nature, faire un ſavant comme lui; & ce fils dont l'ame n'avoit point reçu ce reſſort qui fait courir ſeul dans la ſcience, n'avançoit que lentement à force de travail; & juſqu'à ce qu'il arrivât, le pere arrêtoit tout le troupeau.

Il n'eſt point d'âge comme la premiere jeuneſſe pour ſaiſir un ridicule & reſſentir vivement une injuſtice, & elle a bientôt pris ſon parti pour s'arranger en conſéquence. Dès que le jeune *Hervey* ſe vit retardé dans ſes progrès, il ne tendit plus qu'au repos. Son ame dont toute l'activité n'étoit plus employée, s'aſſoupit ſur un travail trop facile. Bientôt le dégoût de l'étude le prit, & cette indolence le ſuivit à l'Univerſité d'Oxford, où ſon pere l'avoit envoyé à l'âge de 17 ans.

Ses talens, que le défaut d'émulation manqua d'anéantir dès leur naiſſance, reparurent dès que l'émulation vint réveiller ſon ardeur. Il en eſt de certains eſprits comme de ces arbuſtes, qui ſeuls reſtent ſtériles, & ne don-

nent des fruits qu'en préſence & dans la ſociété d'un autre arbuſte de leur eſpèce. Dès qu'il eut fait connoiſſance avec quelques perſonnes qui ſe diſtinguoient par leur ſcience & par leur piété, *Hervey*, ſentit & retrouva ſon ame. Auſſi-tôt il ſe livre avec paſſion à l'étude, & parcourt avidemment toutes ces connoiſſances phyſiques, tous ces phénomènes ſenſibles, les premieres amours de la raiſon d'un jeune homme, dont l'ame étrangere & curieuſe dans l'univers, ſort par tous ſes ſens pour s'informer de ces merveilles brillantes & myſtérieuſes qui meublent ſon ſéjour, & ne rentre chez elle pour s'étudier & ſe connoître qu'après ce premier voyage dans l'étendue matérielle. Phyſique, Aſtronomie, ſpectacle de la nature, ſtructure du corps humain, toutes ces ſciences piquerent ſa curioſité, arrêterent ſes regards, & lui donnerent une ſecouſſe qui lui imprima pour la vie le goût de l'étude.

La Religion qui étoit entrée dans ſon cœur avec l'amour de la ſcience, le ſoumit à elle, & le renferma bientôt dans le cercle de ſes devoirs. L'Hébreu, l'Ecriture ſainte, la Théologie, la Morale & les Livres ſacrés, partagerent ſes momens. Dès qu'il eut l'âge, il prit les Ordres, & de ce moment ſes goûts & ſon ame ſe fixerent pour toujours dans ſon état. La littérature profane ne fut plus pour lui

qu'un délaſſement ou qu'une étude auxiliaire.

Il ne faut plus voir dans *Hervey* que le pere d'une famille nombreuſe, qui dans la paix d'une campagne, loin de ces enceintes où l'eſpèce humaine s'entaſſe comme des flots, & devient agitée & bruyante comme eux, coule tranquillement ſes jours au milieu de ſes enfans, & ne connoît que la nature & ſon Dieu.

Une vie toute conſacrée à ces auguſtes, mais obſcures fonctions, n'eſt guere propre à mener la célébrité, & ce ne ſont pas-là les Héros dont l'Hiſtoire ſe charge d'exagérer les actions&de déviner les ſentimens.Le vertueux *Hervey* ſeroit mort inconnu dans ſa Patrie, ſans quelques Ouvrages qui attirerent ſur lui l'attention de ſes compatriotes. Ce ſont ſes talens qui ont ſauvé de l'oubli ſes vertus.

Il fut errant de Paroiſſe en Paroiſſe, & Vicaire dépendant d'un Curé, eſpèce de maître qui ſouvent n'eſt pas le moins difficile à ſatisfaire, depuis 1736 juſqu'à la mort de ſon pere, arrivée en 1752. Pendant ce temps de ſervitude eccléſiaſtique, il n'eut d'autre revenu certain que les foibles penſions alimentaires attachées à ces laborieux offices; & ſes amis furent quelquefois obligés, pour les rendre ſuffiſantes, d'y en ajouter une de leurs bienfaits. Mais il avoit un tréſor qu'il emportoit toujours avec lui des lieux où il avoit fait quelque ſejour: c'étoient les regrets

qui ſuivent l'homme de bien. Il ne quittoit point un Village pour aller excercer les mêmes fonctions dans un autre, qu'il n'y laiſsât l'affliction & le deuil. Il y avoit deux ans qu'il étoit dans celui de Biddefort, lorſque la Cure ayant changé de poſſeſſeur, le Recteur nouveau le congédia. A cette nouvelle tout le Village s'émut, vint en pleurs ſolliciter, conjurer le nouveau Curé de leur laiſſer *Hervey*, offrant tous d'une voix de le décharger de ſa ſubſiſtance, & de l'entretenir à leurs frais; tant la vertu a de pouvoir ſur les ames les plus groſſieres!

Cet état de médiocrité, nom bien opulent pour ſon revenu, étoit de ſa part bien volontaire. Les jeunes Miniſtres de l'Égliſe, la tête remplie de Réſignations & de Cures, travaillent tous les jours pour en ſortir. *Hervey*, pour y reſter, fuyoit devant la fortune que lui offroit ſon pere (*a*)

(*a*) Dès qu'il fut Prêtre, ſon pere le preſſa mille fois de prendre quelque Vicariat dans le voiſinage de Lincoln, afin d'être à portée de conſerver la penſion qu'il avoit dans ce Collége. Le fils déſobéit conſtamment à cet avis paternel, & répondit toujours qu'il ſe reprocheroit cette injuſtice, & qu'il ne devoit pas détenir dans ſes mains la ſubſiſtance d'un jeune Eccléſiaſtique qui viendroit le remplacer, & qui pourroit en avoir plus beſoin que lui.

Son pere qui réunissoit sur sa tête les deux Bénéfices de Weston - Favel & de Collingtree, vouloit lui trasmettre ce double héritage. Dans cette vue, il le retenoit au Collége d'Oxford, & fit tout pour l'engager à prendre le degré de Maître ès Arts, qualité nécessaire pour la réunion des deux Cures. Le fils, dont la conscience délicate veilloit sans cesse contre les surprises de la tendresse paternelle, évita toujours le piége qu'elle lui tendoit. Il sentoit qu'aussi-tôt qu'il ne resteroit plus à vaincre que sa volonté, il pourroit bien être trop foible contre les prieres d'une mere & d'une sœur, & les assauts redoublés de sa famille & de ses amis ; & il se gardoit bien de lever l'obstacle précieux qui défendoit sa vertu. Après une lutte de plusieurs années, son pere mourut avec le regret de n'avoir pu lui faire passer qu'une de ses Cures.

Pourquoi donc le vit-on ensuite les posséder toutes deux ensemble ? Seroit-ce qu'il auroit enfin perdu ce sentiment de justice généreuse qu'éprouve ordinairement un ame sensible & bien née, tant qu'elle est jeune & dans l'âge de la vertu, comme la séve du printemps, a une sorte de surabondance & de luxe, mais qui s'appauvrit & s'use insensiblement à mesure que les besoins de la vie se font sentir, & que le commerce des hommes efface ces scrupules vertueux d'un cœur de vingt ans?

Non, dès qu'il ſuccéda à ſon pere dans la Cure de Weſton-Favel, il déclara de nouveau à ſa famille & à ſes amis. ſa réſolution de ne point accepter celle de Collingtree. Elle reſta vacante près de ſix mois, & elle alloit retourner à la nomination de l'Évêque, lorſqu'un jour *Hervey* eſt tout étonné de trouver dans un paquet qu'il reçoit, toutes les atteſtations & les piéces néceſſaires pour prendre ce degré fatal de Maître ès Arts, adreſſées à lui par des perſonnes que pour la plupart il ne connoiſſoit même pas. Arrivent enſuite la ſœur, la mere & les amis, qui l'accablerent: il fallut céder à tant d'importunités. Il accepte triſtement ce ſecond Bénéfice, ſe promettant en ſecret, par ſe conſoler, d'expier ſa complaiſance par l'emploi qu'il feroit de ſes revenus: & voilà les peines que lui donna ſa fortute (*a*)!

On avoit remarqué que de ſes plus tendres

[*a*] Lorſqu'il alla trouver l'Evêque de Peterborough pour en recevoir l'Inſtitution canonique: « Je préſume, lui dit-il ſans rougir, que » votre grandeur ſera bien ſurpriſe de voir *Hervey* venir lui demander la permiſſion d'être *Pluraliſte*; mais je peux vous aſſurer que je ne le » fais que par condeſcendance pour les prieres » de ma ſœur & de ma mere, & nullement par » inclination & par goût ».

années, & dans cet âge avide & jaloux, *Hervey* fut exempt de cette avarice, de cet amour de la propriété qui se montre d'ordinaire dans l'enfance, & reparoît dans la vieillesse. On lui prenoit tous ces cadeaux, tout ce qui flatte le plus le goût & les yenx d'un enfant, sans qu'il y fît la moindre attention, sans qu'il donnât le moindre signe d'humeur. C'est de lui qu'on peut dire qu'il étoit né généreux. Aussi personne ne méprisa davantage la possession de l'argent, comme personne n'en sut mieux consacrer l'usage.

Chez lui, la charité ne fut point le mouvement passager d'une aveugle pitié, ni l'effet de cette douleur de l'ame, qui émue & blessée par la vue des maux de son semblable, jette promptement au malheureux le bien que ne peuvent retenir en cet instant ses mains ouvertes de force, & se soulage autant elle-même que l'infortuné qui reçoit ses secours. C'étoit un sentiment durable & raisonné, une vertu habituelle qui porte la reflexion & une sorte d'industrie dans la distriburion de ses actes précieux. L'or qu'il consacroit aux besoins du pauvre, prenoit plus de valeur dans ses mains. Il se chargeoit lui-même de faire les emplettes, ou confioit cette commission à quelqu'un d'intelligent. « Je suis, disoit-
» il, l'économe que Dieu donne au pauvre, &
» je dois ménager de mon mieux sa foible

» portion ». Mais pour peu qu'une famille dans la peine eût un chef qu'il connût économe & prudent, il lui faisoit parvenir quatre à cinq guinées à la fois, prenant soin surtout qu'il ignorât d'où lui venoit ce secours, « Cache le bien que tu fais, & rougis quand il » est découvert » (*a*), est un compliment que Pope eût pu lui adresser aussi-bien qu'à son ami.

C'étoit l'obliger que de lui nommer des malheureux à secourir. « J'ai donc encore le plai» sir », écrivoit-il à un de ses amis en 1751, au sortir d'une maladie qui l'avoit conduit aux portes de la mort, « de voir vos deux » lettres sous mes yeux, moi qui m'atten» dois qu'à présent j'aurois déja comparu de» vant le Juge des vivans & des morts. Que » de maux & d'adversités vous me révélez ! » ô mon cher ami ! que je vous ai d'obliga» tion de me montrer les malheureux ! Dieu » veuille me donner le pouvoir de vous prou» ver ma reconnoissance, comme j'en éprou» ve le sentiment ! Puissé-je dévouer chaque » moment de cette vie qu'il a daigné prolon» ger, & toutes les forces de ce corps foi» ble qu'il a voulu conserver, au soulagement » des iufortunés ! Les frais de ma maladie se-

[a] *Do good by stealth aud blush to find it fame.*

» ront confidérables ; mais j'efpere que mon
» pere aura la bonté de s'en charger : & alors
» mes mains ni mes entrailles ne fe ferme-
» ront pas au cri du pauvre ».

Cet Auteur n'écrivoit point pour la gloire, mais pour de l'argent. Tandis que l'Angleterre admiroit & lifoit fes Méditations, lui de fa retraite diftribuoit aux pauvres les quatorze mille livres qu'il en retira. Eft-il plus noble emploi d'un plus noble falaire ? C'étoit ainfi qu'il diffipoit le revenu de tous fes Ouvrages & celui de fes deux Bénéfices. Malgré fon extrême frugalité pour fes dépenfes perfonnelles, c'étoit tout ce qu'il pouvoit faire que d'atteindre le bout de l'année. « Je veux,
» difoit-il, être mort exécuteur teftamentai-
» re » Auffi fes fonds fe trouverent prefque épuifés en même temps que fa vie ; & comme il mourut dans l'hyver, il ordonna qu'on employât le peu qui reftoit, à acheter des habits chauds pour couvrir le pauvre dans cette faifon rigoureufe.

N'oublions pas de remarquer & de propofer à l'imitation un genre de charité qu'il inventa, & qui étoit bien fage & bien utile au genre humain. La fanté eft prefque le feul bien du miférable ; & quand il la perd, il périroit le plus fouvent au milieu des hommes & des arts, fans la nature, qui femble à cet égard faire pour fes enfans abandon-

nés de la fortune, ce qu'elle ne fait point pour les riches. *Hervey* engageoit tous les Médecins qu'il connoiſſoit, & qui avoient de la ſcience & de l'humanité, à donner, lorſqu'ils paſſeroient dans les Bourgs ou Villages, leurs avis ſur les maladies des pauvres qui leur ſeroient recommandés par le Curé ou quelqu'autre notable habitant, ſe chargeant de payer les frais des drogues qu'ils auroient ordonnées, & les acquittant avec autant de joie que s'il eût été le convaleſcent (*a*).

Il déſapprouvoit les Curés qui ſe mêloient de faire eux-même les Médecins. » Que mes » Confreres, diſoit-il, donnent aux malheu» reux du pain, du vin, de la biere & des » alimens ſalutaires ; mais les remedes ſont » une choſe trop importante & trop délicate, » pour être ſi légerement haſardés.

Nos places publiques ſont embarraſſées de Charlatans, qui levent un impôt journalier

[*a*] Par-là les malades étoient sûrs de la bonté des remedes, que le Médecin voyoit par ſes yeux, &c. qui coûtoient moins cher ; l'Apothicaire ne manquant pas de les paſſer preſqu'au prix coûtant, à la conſidération du Docteur qui les achetoit lui-même.

ſur les douleurs & les infirmités du peuple crédule, & raviſſent le Dimanche au miſérable artiſan la moitié du fruit de ſon travail de la ſemaine : nos mains ſont remplies à toutes les heures de leurs annonces intéreſſées. On ne voit guère de Médecin d'une probité & d'une capacité reconnue, appeller autour de lui les malades indigens, pour leur faire don de la ſanté. Il ſemble même qu'en général la ſanté ſoit un bien auſſi négligé des ſociétés, qu'elle paroît indifférente pour l'individu, qui, tant qu'il en jouit, n'en ſent preſque pas le prix. Au milieu des parties de police dont nous admirons l'active & ſage économie, combien il en reſte d'abandonnées à la mauvaiſe foi de l'intérêt, & qui ne ſont pas moins importantes, ne fuſſent que celles des alimens, des boiſſons, & de tout ce qui entretient ou répare la vie des citoyens!

Il reſte un beau champ pour l'occupation d'une ou pluſieurs ſociétés dans le genre de celle que le généreux *Hervey* propoſoit dans la lettre ſuivante.

« Je me ſuis ſouvent étonné, que dans ce » ſiècle de l'humanité (car il eſt certain que » le nôtre, malgré tous ces abus, mérite ce » nom) dans un ſiècle où l'on conſtruit des » hôpitaux dans toutes les parties du Royau- » me, où les ponts & les édifices publics ſe

» multiplient de toutes parts, où l'on fait des » fonds publics pour mille usages charitables, » on n'ait pas encore songé à établir une so- » ciété qui ait pour objet la réforme des abus. » Ce seroit-là une entreprise vraiment loua- » ble & souverainement utile. Dieu veuille » inspirer ce noble projet au cœur de ceux » qui ont pour le remplir l'activité, la bien- » veillance & le crédit nécessaires ! Que de » biens la Patrie retireroit de pareils établis- » semens ! Alors l'orphelin, la veuve & le » foible opprimé auroient des amis solides, & » toujours prêts à les délivrer de leurs oppres- » seurs. Les fonds que la souscription auroit » rassemblés, serviroient à défendre leurs » droits, & pourroient servir encore à obte- » nir du Parlement, des actes dont l'utilité » seroit reconnue, ou à arrêter l'effet de ceux » qui seroient visiblement injustes ou préjudi- » ciables. Mais malheureusement le vieux pro- » verbe n'est que trop vrai : *Ce qui est l'affai-* » *re de tout le monde, n'est l'affaire de person-* » *ne.* Tous les jours nous nous plaignons de » nos loix, & il est certain qu'on pourroit les » abréger & les simplifier, au grand avanta- » ge de la nation. Tout le monde en con- » vient, & vous voyez que notre Parlement » ne songe guères à s'en occuper ».

S'il n'eût tenu qu'à son cœur, tout le bien

qui ſe peut faire dans l'univers eût été fait. Toujours il avoit dans la penſée quelqu'une de ces idées utiles que nous appellons les rêves ſublimes d'un homme de bien. Toujours il en parloit à ſes amis dans ſes converſations ou dans ſes lertres. Travaillant lui-même de tout le pouvoir de ſes talens à l'encouragement de la Religion & de la vertu, il dirigeoit vers ce but toutes ſes études & toutes ſes lectures ; & un trait de bienfaiſance que lui offroit l'Hiſtoire, ne manquoit guères de faire éclore dans ſon ame quelque idée du même genre (*a*).

(*a*) Je jettois les yeux l'autre jour (dit-il dans une lettre) ſur la vie de Philippe Sidney, qui a compoſé *l'Arcadie*, ſous le régne d'Elizabeth, & j'y trouvai cette anecdote. Ayant été bleſſé à la cuiſſe dans une rencontre des Anglois & des Eſpagnols près de Zutphen en Hollande, & étant dévoré de ſoif, on parvint à lui trouver une bouteille de liqueur. Comme il alloit boire, un pauvre Soldat, dans un état auſſi déplorable que le ſien, fut apporté près de lui tout ſanglant & tout défiguré, & tournoit ſes yeux mourans ſur cette bouteille. Sidney le remarque, ôte la bouteille de ſes levres, & la donne à ce malheureux, en lui diſant : « Mon brave ami, ton be-» ſoin eſt encore plus grand que le mien » ----. Lorſque les Chirutgiens vinrent pour lui couper la cuiſſe : « Vous avez dans vos mains, leur dit-» il, un homme d'un tempéramment natutelle-» ment ſenſible & délicat, mais qui a reçu de

Avec un si bon cœur & une piété si respectable, *Hervey*, quand il n'eût pas eu ses talens, ne pouvoit manquer d'avoir une bouche éloquente. Uu tel homme persuadoit avant même d'avoir parlé. Comme l'ambition de prê-

» Dieu le pouvoir de faire & de souffrir ce qu'il
» n'eût pu faire ni souffrir de lui-même : ainsi ne deshonorez pas votre art par un excès de sensibilité » ----. Ses dernieres paroles furent : « Chérissez ma mémoire : ayez soin de mes amis. La
» fidélité qu'ils ont eue pour moi vous assure que
» ce sont d'honnêres gens ..... Mais sur-tout
» réglez vos penchans & votre volonté sur la parole & la volonté de votre Créateur & de votre Sauveur, & contemplez en moi la fin de ce
» monde & de toutes ses vanités. Je vous garantis que ses soldats n'oublierent jamais ces dernieres paroles de leur général mourant. Les
» malades aussi se souviendroient de ce que leur
» auroit dit leur Médecin, s'il vouloit leur rappeller de temps en temps quelques maximes religieuses, & glisser à propos une ou deux sentences frappantes d'un air sérieux & persuadé....
» Je voudrois qu'un Médecin Chrétien étudiât St.
» Paul en même temps qu'Hypocrate ; & que lorsqu'il est consulté sur les maladies du corps, il
» voulût bien prendre aussi quelque soin des besoins spirituels de ses malades. Qu'ils feroient de
» bien, qu'ils donneroient de consolation à leurs
» malades, sans nuire à leur art, sans descendre
» de la gravité de leur caractere, & sans faire aucune perte de temps » !

cher un jour à la Cour n'étoit pas le but qu'il ſe propoſoit, on eût été bien trompé, ſi on eût attendu d'*Hervey* en Chaire ces harangues académiques & fleuries qui font tant d'honneur à l'Orateur, & ſi peu d'impreſſion ſur les cœurs. A l'exemple de Luther, qui diſoit qu'il parloit ſimplement au ſimple peuple, & qu'il gardoit l'Hébreu, le Grec & le Latin pour les heures où Mélanĉton & les autres Savans venoient conférer avec lui, il ſe dépouilloit de ſon ſtyle élégant, & prenoit le langage le plus familier. Pour ſe mettre à la portée d'un auditoire de Laboureurs, il faiſoit taire l'eſprit & la ſcience, & ne laiſſoit que ſon cœur parler & s'entretenir avec eux (*a*).

Il n'avoit point la pareſſe de ces Curés oiſifs, qui rejettent ſur des Prêtres gagés la fa-

---

(*a*) « Vous me demandez mon avis, écrit-il » à un ami, ſur l'élegant Sermon que j'entendis » l'autre jour. Je penſe que c'eſt une diſſertation » ſavante, & nullement un Sermon. A vous dire » vrai, je regarde cette piéce comme un monſtre. » Dieu nous préſerve de pareils ſermons & de » pareils Prédicateurs. C'eſt une pitié qu'un homme de talent [car l'Auteur en a] affecte de né» gliger l'Evangile, & de ne faire aucun uſage de » l'Ecriture. Je ne peux voir ſans douleur cette » maniere de prêcher, ſi profane & ſi peu chré» tienne, s'accréditer tous les jours ».

tigue de prêcher & d'inſtruire leur troupeau, ne réſervant pour eux que l'heureux ſoin de dépenſer noblement les revenus de leur Bénéfice. *Hervey* n'eût cédé à perſonne l'honneur d'enſeigner la vertu à des hommes qu'il aimoit ; & malgré ſes infirmités continuelles, tant-qu'il lui reſta de la voix, ce fut cette voix connue & chérie d'eux qu'ils entendirent. La vérité n'eſt pas toujours favorablement reçue, parce qu'elle eſt la vétité ; ſon ſuccès dépend ſouvent & de la maniere dont elle eſt annoncée, & de celui qui l'annonce. Les leçons mercenaires d'un inconnu, d'un étranger, ne perſuadent point, ne touchent point, comme les conſeils tamiliers d'un pere & d'un ami, dont la ſeule préſence inſpire la confiance & le plus tendre intérêt.

Bien différent encore de certains Curés, qui fiers du caractere qui les conſacre, ſe font les tyrans groſſiers & ridicules de ces ames ſimples & timides, querellent en chaire leurs vices & leurs fautes avec une autorité brutale & deſpotique, & mêlent l'affront & l'injure publique aux douces leçons de l'Evangile, *Hervey* n'abuſa jamais du reſpect qui ſuivoit ſa perſonne, & de l'aſcendant qu'il avoit ſur ſes Paroiſſiens. Comme il ne reſſentoit d'humeur que contre le vice, ni d'autre paſſion que celle de faire le bien, c'étoit la conſcience, &

non le front, qu'il vouloit faire rougir (*a*).

Dans ce séjour d'imperfection & d'indulgence mutuelle, dans ce mélange de bien & de mal qui constitue le physique & le moral de l'espece humaine, pour apprécier la bonté des hommes, il faut se contenter de la regle de critique établie pour juger de la bonté des Ouvrages : elle est assez sévere. » C'est un » bon Ouvrage, a dit le Boileau des Latins, » que celui où l'on trouve plus de beautés que » de défauts. « C'est de même un honnête homme, un homme bon, que celui qui a plus de vertus que de vices, ou qui n'a que de vices légers à côté de grandes vertus. Ordinairement ces taches qui déparent un caractere ou grand ou bon, sont en quelque sorte le résultat & le produit de la vertu dominante & remarquable. Ce sont les écarts, les excès, les méprises de cette vertu même, qui lorsqu'elle agit, est sujette à sortir du juste milieu, à paf-

---

(*a*) Il avoit une méthode innocente & assez ingénieuse de reprendre ses Paroissiens de leurs fautes journalieres : c'étoit d'en envelopper la satyre dans les questions qu'il faisoit devant eux aux enfans pendant le catéchisme. « est-ce ai- » mer Dieu, leur demandoit-il, que d'aller boi- » re le saint jour du Dimanche, au lieu de ve- » nir à l'Office » ? Non, répondoit naïvemen- l'enfant, & le coupable présent s'appliquoit la réponse.

ſer le but & la ligne délicate où commence le vice oppoſé. Heureux donc le mortel privilégié, dont la nature ou la raiſon ont donné à ſon ame un degré de mouvement vers le bien, ſi juſte & ſi précis, qu'elle n'eſt jamais emportée au-delà ; que toujours flexible & maîtreſſe de ſon activité, elle ſait ſe renverſer en arriere, retenir les rênes de la paſſion qui l'entraîne, & s'arrêter court auſſi-tôt que le mal ſe préſente dans ſa direction. Ce fut la trempe heureuſe du caractere d'*Hervey*, & c'eſt un bonheur dont on peut le féliciter, autant peut-être qu'on doit l'en louer.

Hervey menoit ſur la terre une vie céleſte ; mais ſon ame, dont la penſée habitoit les cieux, n'oublioit point qu'elle ſéjournoit avec des hommes imparfaits. Il ne reſpiroit que la Religion ; il ne parloit, il n'écrivoit que pour l'inſpirer aux autres. S'il faiſoit des projets, c'étoit pour en répandre l'eſprit. S'il compoſoit des Ouvrages, c'étoit pour la défendre, ou pour la faire aimer. Et cependant de ce feu conſtant qui embraſoit ſon cœur, jamais il ne ſortit une étincelle de fanatiſme. Jamais le zele de la cauſe de Dieu ne lui fit oublier ce qu'il devoit aux hommes. Il plaignoit leurs vices & leurs erreurs, ſans les en aimer moins. Le Philoſophe ne préſentoit point à ſes yeux les traits d'un incrédule ; il ne diſoit point que l'incrédule dût être néceſſairement aux yeux de l'Etat un mauvais citoyen.

Si l'abus de la raiſon ou de l'eſprit mettoit au jour une production dangereuſe, il diſoit tranquillement ce qu'il penſoit, ce qu'il appréhendoit de l'Ouvrage, ſans ſe permettre contre ſon Auteur infortuné un ſeul trait de ſatyre ou d'emportement (*a*).

Ce n'eſt pas lui qui enivré des idées d'une perfection extraordinaire, eût dépeuplé les ſociétés pour remplir les ſolitudes. Il ne conſeilloit à perſonne de ſuivre ces élans paſſagers de ferveur qui élevent pour un moment la foïbleſſe humaine, mais la laiſſent bientôt retom-

---

(*a*) « Vous aurez lu ſans doute, dit-il à quelqu'un, dans les nouvelles publiques, que notre fameux eſprit eſt mort. N'eſt-ce pas une choſe digne d'être remarquée, qu'il ait été ſi long-temps avant ſa mort privé de ſes ſens ? & cela dans le temps même où il étoit occupé à compoſer un Livre pernicieux qu'il devoit, à ce qu'on m'a dit, publier ſons ce titre burleſque : *Mémoires du Révérend M. Jephté Quichotte, Saint errant, le fils véritable & reconnu du fameux Dom Quichotte, Chevalier errant, & l'héritier de toutes les vertus de ſon pere* ». Le but de cet Ouvrage étoit de ſe moquer des choſes ſacrées, & de préſenter ſous l'idée ridicule de la ſainteté errante la plupart des Chrétiens, dont nous réverons le plus l'exemple & la vie. C'eût été une production bien funeſte; & d'après le talent & la réputation d'un génie auſſi célébre que Swift, elle ſe fût répandue comme l'incendie, & eût fait des ravages inconcevables.

ber de ſon poids ; & le champ dont les hommes ſe partagent la culture, & que fécondent l'induſtrie, le commerce & les arts, lui paroiſſoit auſſi voiſin du Ciel & de l'Etre ſuprême, que les retraites iſolées & les déſerts ſauvages. En un mot, il eſt rare de trouver un homme qui ait eu des vertus plus exemptes de défauts, une raiſon plus ſage, & une piété plus éclairée & plus ſociale.

Hervey, qui ne fit que du bien aux hommes, & ne leur demanda jamais rien, pas même la reconnoiſſance, le paiſible & bienfaiſant *Hervey* eut des ennemis ; mais il n'en reconnut aucun. Quand on lui rapportoit une injure ou une calomnie bien atroce & bien abſurde inventée contre lui : » Ces gens, répondoit-il, » ont l'ame malade & déſorganiſée ; il faut les » plaindre, & prier Dieu de les guérir..... » Pourquoi me fâcherois-je contr'eux ? Se fâ- » che-t-on contre un homme qui a le tranſ- » port au cerveau ? « La calomnie choiſiſſoit aſſez mal, en prenant pour but de ſes traits un homme à qui la douleur ne put jamais ſurprendre un ſigne d'humeur ni un mouvement d'impatience.

Cette ame ſi ſenſible & ſi douce, qui devoit naturellement être foible contre le ſentiment des maux, ſut habiter & vivre en paix dans un corps infirme & toujours ſouffrant. C'eſt ce qui rend encore plus étonnante l'iné-

puiſable bonté de ſon cœur; car rien ne le deſſéche & ne l'endurcit comme le feu dévorant d'une douleur phyſique & habituelle; & il faut qu'il ſoit d'une trempe ſublime pour reſter ſenſible aux maux d'autrui, en ſe roidiſſant ſans ceſſe contre les ſiens. *Hervey* conſerva toujours ce courage inaltérable & tranquille qui ſe ſoumet ſans effort à la néceſſité, & court encore à ſes devoirs ſous le fardeau des infirmités avec autant d'alacrité, que l'homme le plus robuſte dans un corps ſain & diſpos. Il n'eut preſque point de jeuneſſe & point d'âge viril. A 30 ans une maladie le tranſporta tout d'un conp dans la vieilleſſe (*a*).

» Vous

[*a*] A peine revenu des portes du tombeau, il lui fallut aller enſevelir ſon frere.

« Lorſque j'ai reçu votre derniere, je ne faiſois » que reprendre l'uſage de ma main, mes forces » & mes eſprits, & cela bien lentement. Preſ- » qu'auſſi-tôt après arrive un Exprès de Londres, » qui nous annonce que le plus jeune de mes fre- » res étoit à l'extrêmité. Les entrailles de mon » pere treſſaillirent, & ſon cœur fut navré; mais » les infirmités de l'âge & la peſanteur de ſon » corps l'ont empêché d'entreprendre ce voya- » ge. C'eſt donc ſur moi que cette charge eſt re- » tombée. Malgré ma langueur & ma foibleſſe, » il n'y avoit pas moyen de ſe refuſer à ce de- » voir. Je prends donc la voiture publique, & » en deux jours j'arrivai aſſez heureuſement à

Londres.

» Vous me demandez, écrit-il quelque
» temps après à un ami, en quel état est ma
» santé. Vous devez vous souvenir que j'ai
» plus d'une fois répondu à cette question par
» le silence ; car je n'aime pas à être toujours
» sur le ton plaintif, & je ne peux pas dire que

« Londres. Je trouvai mon pauvre frere dans
« une fièvre des plus violentes. Il avoit auprès
» de lui deux Médecins des plus habiles ; mais
« tout leur art & toute leur science ont été des
» secours impuissans. Pendant long-temps sa ro-
» buste constitution lutta contre le mal ; mais à la
» fin il fallut succomber. Après plusieurs jours,
» pendant lesquels je ne quittai point son lit, j'eus
» à remplir la triste tâche de lui fermer les yeux,
» & de le céder à la mort.

» O incertitude des choses humaines ! qu'est-
» ce que la santé, qu'une frêle lueur que le plus
» léger souffle éteint, & qui expire au milieu de
» son plus grand éclat ? La force, qu'une tendre
» fleur qui se flétrit dès qu'elle est épanouie, qui
» meurt souvent avant de s'ouvrir ? Qui auroit
» cru que je survivrois à mon frere, & que ce
» seroit moi qui l'accompagnerois à son tombeau,
» moi valétudinaire & languissant, lui plein de
» vigueur & de vie ? Il étoit dans les circons-
» tances les plus florissantes, & la prospérité
» suivoit toutes ses entreprises ; & le voilà relé-
» gué dans les ténébres du tombeau. Il venoit
» d'épouser une jeune beauté dans la fleur de
» l'âge ; & l'en voilà séparé pour jamais, & n'ayant
» d'autre compagnie que les reptiles impurs de la
» terre.

» ma santé soit ou rétablie ou meilleure.....
» Votre derniere lettre m'a trouvé dans un état
» de langueur extrême. Il étoit cinq heures du
» soir, & je n'avois encore rien écrit, rien fait.
» J'avois pris un livre amusant pour essayer de
» lire, mais j'ai été obligé de le quitter. C'est
» ainsi que j'emploie ou plutôt que je perds la
» plûpart de mes heures.... La maladie a
» donné de si terribles sécousses à ma foible
» constitution, que je ne vais plus que com-
» me un vaisseau qui a perdu tous ses cables, &
» qui fait eau de toutes parts.

Cependant au milieu de ces langueurs, les fonctions de son ministere que son zele savoit multiplier, ne suffisoient point à l'étendue de son courage. Cet athlète infatiguable, sans cesse aux prises avec la douleur, tandis qu'il luttoit d'une main contr'elle, conduisoit de l'autre une plume éloquente & savante, qui composa plusieurs Ouvrages assez considérables. Les principaux, & ceux qui lui firent cette réputation qu'il ne cherchoit pas, sont ses Méditations, & les Entretiens de Théron & d'Aspasio (*a*).

[*a*] Le but de cet Ouvrage est de prouver que Dieu tient tous les événemens dans sa main, & qu'il les arrange pour le plus grand avantage de l'homme. Il le finissoit dans un temps où il écrivoit à quelqu'un : « Une sauterelle est un far-

Comme sa vie n'avoit été qu'une mort plus lente, ses deux dernieres années ne furent aussi qu'une longue agonie. Il étoit poursuivi d'une toux si violente & si opiniâtre, que, suivant son expression, ses jours & ses nuits n'étoient plus que fatigue & douleur. Il faut que la santé de l'ame supplée à celle du corps; que les consolations d'une conscience sans remords, & le plaisir de faire du bien, soient un baume puissant qui répare l'épuisement de la nature, & prolonge la vie. Car il y avoit déja six mois que cette maladie, qui depuis douze ans le traînoit lentement vers le terme, hâtant enfin ses progrès, menoit plus rapidement sa victime à la mort; & cependant *Hervey* continuoit toujours de remplir la plus grande partie de ses pénibles fonctions. Il prêchoit même encore, comme on le voit par la lettre que je

---

» deau pour moi; la moindre haleine d'un vent » plus frais me glace & me met au lit; & avec ces » accidens, une indisposition continuelle & des » langueurs inconcevables me poursuivent & me » minent tous les jours. Aujourd'hui pend une » joue enflée sur la lettre que je vous écris, pour » avoir pris l'air hier dans ma chaise, & rencon» tré une atmosphère un peu plus froide que celle » à laquelle j'étois accoutumé depuis quelques se» maines. Je vais pourtant essayer de vous tracer » d'une main foible & découragée une esquisse » du plan de mon nouvel Ouvrage.

vais tranſcrire. Je continue d'offrir ainſi l'expreſſion ſimple & précieuſe de l'homme qui ſouffre & dépoſe ſans apprêt ſes ſentimens dans le ſein d'un ami.

» Je ſouffre toujours, dit-il; toujours je me » plains de mon pauvre corps; mais je me ré» ſigne de plus en plus à la volonté de mon » Dieu. Si vous êtes ſenſible à l'honneur de » l'Evangile, faites votre poſſible, je vous » prie, pour ôter à ces perſonnes lettrées que » vous m'annoncez, l'idée de venir m'enten» dre prêcher demain. Mes forces & mon eſ» prit s'affoibliſſent de plus en plus: ma toux » revient ſouvent me viſiter: peut-être me ſe» ra-t-il impoſſible d'énoncer une parole. C'eſt » m'expoſer au ridicule, que de m'amener un » auditoire ſavant dans des circonſtances auſſi » fâcheuſes: c'eſt riſquer peut-être de leur » donner une idée peu avantageuſe des vérités » que je leur débiterois ſi mal. Mon imagina» tion eſt éteinte; je ſens que mes Sermons » ſont inſipides, & ma voix ſans vigueur. » Pourquoi donc vouloir expoſer mon état » honteux aux yeux des gens qui ont de la » ſcience & du goût? Mes pauvres payſans » m'aiment tendremenr, & voilà pourquoi ils » ſupportent avec complaiſance mes infirmi» tés (*a*).

(*a*) Le ſcélérat, comme l'infortuné, s'adreſ-

Lorsqu'il n'eut plus la force de sortir, de visiter ses Paroissiens, & d'aller à son ordinaire de cabane en cabane, soulageant leurs besoins, consolant leurs peines, & les exhortant à la patience & à la vertu, il les invitoit à venir chez lui. Ils y venoient, & là assis au mi-

---

soit avec confiance à cet homme de bien, pour en recevoir quelques consolation. Vers le mois de Juillet 1755, deux malfaiteurs qui étoient sur le point de sortir des prisons de Northampton pour aller au supplice, lui écrivirent pour le prier de venir les assister dans cet affreux passage, & leur montrer quelque espérance au-delà de l'échafaud. *Hervey* languissant ne pouvoit plus sortir. Voici la lettre pathétique & consolante qu'il écrivit à ces vrais malheureux.

» Mes pauvres confreres pécheurs,

» Sur la lettre que j'ai reçue de vous, j'aurois » été sur le champ vous visiter, si ma santé n'é» toit pas délabrée, & mes esprits si excessive» ment délicats & foibles, que je ne pourrois » supporter la vue de votre cachot, de vos chaî» nes & de votre sort déplorable: c'est même tout » ce que je peux faire que de pouvoir envisager » de la pensée les approches de votre supplice. Ne » pouvant donc vous voir moi même, je vous » envoie ces lignes, auxquelles j'espere que vous » ferez attention, & je prie le Dieu des miséri» cordes de les bénir & de les seconder de sa » grace.

» Vous êtes déja condamnés à un Tribunal de

lieu d'eux, dans ses pieuses conversations, il déploroit sans affectation & d'un regret sincere, l'impuissance où il étoit réduit de leur porter

---

» de la terre : vous l'êtes aussi par les loix de Dieu.
» Si chaque transgression des loix divines vous
» attire une malédiction, qu'elle multitude de
» malédictions sont donc prêtes à tomber sur vos
» ames malheureuses ! Si ç'a été pour vous un
» moment effroyable que celui où vos oreilles
» ont entendu un Juge mortel vous condamner
» à être pendus jusqu'à ce que la mort s'ensuive,
» combien il sera plus épouventable encore d'en-
» tendre le Juge tout-puissant vous prononcer
» cet arrêt irrévocable : Eloignez-vous de moi,
» maudits, & allez dans les flammes éternelles
» que vous à préparé ma vengeance. Vous n'au-
» riez commis qu'un seul crime, que ce seroit là
» votre sort. Que sa certitude est donc affreuse,
» après la multitude de crimes dont votre cons-
» cience vous accuse ! Vous êtes sur le point de
» subir le dernier supplice, & vous avez encore
» à attendre la vengeance de l'Etre suprême. Il
» est dit dans l'Ecriture : La colere de Dieu se dé-
» ploie du haut des cieux sur toutes les iniquités
» des hommes. Si elle n'épargne pas les fautes
» ordinaires, comment n'éclatera-t-elle pas
» contre vos forfaits, qui sont de l'espéce la plus
» horrible & la plus abominable ? La colere d'un
» Dieu ! Qui peut en connoître le poids & l'éten-
» due ! A sa voix seule les rochers se fondent &
» s'écoulent comme une cire, la terre s'ébranle
» jusqu'à ses fondemens, & les colonnes des
» cieux tremblent & chancellent. Vous donc,
» comment soutiendrez-vous la fureur & la sé-

lui-même ſes leçons & ſes ſecours. Il ſe comparoit à un ſoldat invalide privé de ſes forces & de ſes membres, à qui il ne reſte plus que la reſpiration, le cœur & la voix.

» vérité de ſa vengeance ? & cela, non pas un » jour, non pas un mois, non pas une année, » mais pendant l'eſpace d'une éternité ! Que vous » eſt-il donc poſſible de faire dans votre affreu- » ſe poſition ? Quelles ſont vos reſſources ? » Vous auriez mille vies à donner, qu'elles ne » ſuffiroient pas pour expier une ſeule de vos of- » fenſes... Hélas ! mes amis, vous êtes perdus, » abſolument perdus, & perdus ſans retour. Puiſ- » ſe le Dieu tout-puiſſant vous faire ſentir tou- » te l'horreur de votre ſituation, vous faire » voir que vos pieds poſent ſur le bord d'un aby- » me inconnu, d'où, une fois tombés, vous ne » vous releverez jamais ! Mais quoi, direz-vous, » eſt-ce qu'il ne reſte plus d'eſpoir ? Les portes » des cieux nous ſont-elles fermées, ſans qu'il » ſoit poſſible de les rouvrir jamais ? Au milieu » de cet océan de feux, n'eſt-il pas un roſeau » où puiſſe s'attacher l'eſpérance ? Oui, mes » pauvres confreres pécheurs, il reſte encore » un arbre de vie, un appui ſolide] qui peut » vous ſauver, ſi Dieu daigne vous donner le » moyen & la force de l'atteindre & de le ſai- » ſir. Oh ! demandez cette grace à ſa clémen- » ce, & priez-la d'accompagner des influences » de ſa grace ce que vous allez lire.

» Ce ſont des pécheurs comme vous que le » Fils de Dieu a réſolu de ſecourir & de ſauver. » C'eſt dans ce deſſein qu'il eſt venu ſur la terre, » qu'il s'eſt fait homme, qu'il a ſubi la mort la » plus ignominieuſe, la plus cruelle, bien plus

Enfin l'homme de bien a rempli sa carriere, & il n'a plus qu'à achever de mourir. Au commencement d'Octobre 1758 sa maladie augmenta encore ; elle devint terrible au mois

---

» cruelle & bien plus infame que celle qui vous
» attend dans quelques heures. Voilà la porte
» qui est encore ouverte pour vous à l'espéran-
» ce. Il a porté vos iniquités ; il s'est chargé de
» la colere de son Pere ; il vous a mérité le par-
» don de vos crimes. N'êtes-vous pas prêts à
» vous écrier : O bienfaisant Sauveur ! s'il nous
» étoit possible d'obtenir une part dans les mé-
» rites de sa mort, nous donnerions mille uni-
» vers. Mes amis, pour ce bien inappréciable,
» il ne vous demande ni univers ni argent : il ne
» vous demande rien. Il a dit qu'il étoit venu
» mourir pour le méchant, pour l'injuste, qu'il
» est venu sauver ce qui étoit perdu. N'êtes-
» vous pas des méchans, des hommes injustes,
» des créatures perdues ? Hé bien, c'est pour
» vous qu'il est mort..... Mais, direz-vous,
» pouvons-nous espérer qu'il nous accorde ce
» bienfait inconcevable ? Ecoutez ce qu'il dit lui-
» même : Celui qui vient à moi, je ne le rejette-
» rai point, quels que soient ses crimes ; qu'il
» vienne seulement comme une pauvre créature
» abandonnée & sans ressource, & il me trou-
» vera toujours prêt à le secourir. Il fait plus,
» il vous invite lui-même à implorer sa bonté.
» Venez, dit-il, venez, vous qui êtes chargés
» du poids insupportable de vos miseres & de vos
» péchés, & je vous soulagerai..... Allez trou-
» ver un Grand de la terre, allez-le prier qu'il

de Décembre ſuivant. Un Dimanche au ſoir, après la Priere qu'il avoit coutume de faire

---

» s'intéreſſe en votre faveur, il ne daignera pas » ſeulement faire attention à vous; il rougira » d'entendre prononcer votre nom chez lui. Mais » votre cher & tendre Sauveur vous invite lui- » même à vous préſenter à lui, & vous aſſure » qu'il ne vout hait point, qu'il ne vous rebu- » tera point. Peut-être que ce grand de la terre » ne peut pas s'intéreſſer à vous; il ne le doit pas, » les loix l'en empêchent. Mais il n'en eſt pas de » même de J. C. Il peut, il veut vous ſauver, il » en a le droit, & il a donné pour votre ſalut » un prix infini.

» Il ne doit donc plus reſter qu'un ſeul deſir » dans vos ames; c'eſt de prier Dieu ſans ceſſe » qu'*il* vous donne la force de vous préſenter à » J. C. de vous confier en lui, de vous attacher » à lui: & alors, quoique vous ayez mérité de » périr, vous ne périrez point, vous aurez » autant de raiſon d'eſpérer le ſalut, que j'en » pourrai avoir moi-même, quand je quitterai » la vie. Lorſque je comparoîtrai devant le tri- » bunal du Juge ſuprême, quelle ſera ma défen- » ſe, quel ſera mon eſpoir! Je n'en ai point d'au- » tre que J. C. Voilà toute ma reſſource, & cette » reſſource vous eſt ouverte comme à

Votre ami & confrere pécheur, HERVEY.

P. S. » Je vais demander à Dieu de bénir ce » que je viens de vous écrire; & puiſque je ne » peux vous aider de ma préſence, je vous ac- » compagnerai de mes prieres.

dans son domestique, il parut comme arrêté par le messager de la mort, & sa sœur eut bien de la peine à lui faire monter l'escalier de sa chambre, d'où il ne sortit plus que dans un cercueil.

» Je suis maintenant réduit à la foiblesse » d'un enfant, écrit-il alors à un de ses amis, » & abandonné de mon Médecin ; j'ai peine » à croire que je vive jusqu'à Noël prochain. » Mon ami, non, vous ne pouvez concevoir à » quel point tous les ressorts de ma vie sont » relâchés, & se relâchent de plus en plus. Je » passe maintenant presque tout mon temps à » lire & à prier sur ma Bible. Ma grande con- » solation encore est de répéter ces vers du » Docteur Young dans sa quatriéme Nuit, si » propre à ranimer l'espérance dans mon cœur. « *Si, lassé de mes vices, je les expie par un* » *repentir sincere, Dieu écrit mon nom dans les* » *cieux avec cette lance sacrée qui perça son* » *flanc, se teignit de son sang, & ouvrit dans* » *sa plaie une source où le genre humain puise* » *la force & le courage de combattre le crime.* » *C'est cette idée qui seule peut rassurer l'homme* » *contre la crainte de la mort* *.

Young, qui en ce temps-là vivoit encore, eût pu venir admirer le courage & la tranquille

* Quatriéme Nuit, page 135.

résignation de l'homme vertueux qui avoit tant admiré ses Nuits; il eût pu prendre *Hervey* aussi-bien que *Philandre* pour le juste mourant dont il nous a tracé le tableau. Ce fut de son lit de mort qu'*Hervey* écrivit cette réponse vraiment sublime, à la lettre d'un de ses amis, qui à quelques lieues de lui, étoit aussi gissant sur le sien (*a*).

[*a*] Je crois que c'étoit M. Boyse, Auteur d'un Poëme estimable, intitulé *la Divinité*, & qui avoit écrit à *Hervey* la lettre suivante :

» Je vous remercie bien sincerement de vos ten-
» dres avis ; ils me prouvent combien votre cœur
» est généreux, & combien vous vous intéressez
» à mon vrai bonheur. Je bénis Dieu de ce que la
» plus grande partie de l'ouvrage est fait, & de
» ce que du moins je n'ai pas partagé la plus
» grande folie que je connoisse parmi les hom-
» mes, celle de se fier au repentir du lit de la
» mort..... Je ne prétends pas justifier ma con-
» duite, & je n'oublierai jamais l'état déplorable
„ où j'étois. Les folies de ma jeunesse m'ont four-
„ ni une ample matiere de réflexions pour mes
„ dernieres années ; & comme il y a déja du temps
„ que je me suis retranché du monde, & en quel-
„ que sorte enseveli moi-même, j'ai tâché d'em-
„ ployer ce temps à gémir sur mes erreurs pas-
„ sées, & à suivre un cours de vie qui n'offensât
„ ni Dieu ni les hommes. J'ai appris à me confier
„ à Dieu, à le bénir de ses corrections paternel-
„ les qui ont été bien plus douces que je ne le
„ méritois. C'est lui qui m'a ouvert les yeux, qui
„ m'a fait sentir sa bonté sans bornes, & mon ex-

« Mon cher ami, vous vous ſentez donc » bien foible ? La maladie eſt donc dans votre » chambre, & la mort à votre porte ? Eh » bien, venez aſſeyons-nous tous deux ſur le » bord de la tombe, les yeux attachés ſur l'é- » ternité, & encourageons-nous l'un l'autre à » franchir

---

„ cès d'ingratitude ; & je peux lui dire comme „ l'Enfant prodigue : *Mon pere, j'ai péché contre le* „ *Ciel & contre toi, & je ne ſuis pas digne d'être ap-* „ *pellé ton fils.*

„ Ma ſanté eſt dans l'état le plus abandonné ; „ s'il me reſte encore quelque eſpérance de me ré- „ tablir, & elle eſt bien foible, je l'attends de la „ chaleur & de l'air de la campagne. Je rends gra- „ ce à Dieu de ce que je ſuis abſolument réſigné „ à ſa volonté ſainte. J'ai aſſez vu des vanités & „ des folies de la terre, & je ſais aſſez que ſes „ biens ſont incapables de ſatisfaire les déſirs d'une „ ame immortelle. Je ſuis convaincu de toute ma „ miſere & de mon néant, & je n'ai d'eſpérance „ que dans le Rédempteur, qui eſt venu mourir „ pour ſauver les pécheurs. Voilà le rocher où „ je m'attache, pour me raſſurer contre l'éternité „ qui s'avance.

„ Puiſſiez-vous, Monſieur, goûter long-temps „ les vrais & ſolides plaiſirs qui ſuivent la prati- „ que de la Religion & de la vertu ! Puiſſiez-vous, „ par votre exemple perſuaſif, ramener encore „ plus d'un pécheur au bien ! Tels ſont les vœux „ ſinceres de vrtre, &c. BOYSE.

M. Boyſe mourut peu de jours après cette lettre.

» franchir ce terrible passage. Mon cher ami, » j'ai autant besoin de consolatiou que vous, » & je pourrois peut-être descendre aussi-tôt » que vous dans le toumbeau . . . J'ai reçu » votre précieuse lettre à temps ; mais un » instant après j'ai été saisi d'une douleur si » violente, que la nouvelle qui couroit dé» ja de bouche en bouche, étoit : *Hervey* » *est mort*. Oui certes, j'ai été bien près de » la mort, & le Dieu tout-puissant sait que » je n'en suis pas encore bien loin.

Hervey sentoit que sa fin n'étoit pas bien éloignée. La toux redoublant ses secousses, achevoit de miner les ruines de son foible corps. Le sommeil l'avoit abandonné : il ne pouvoit plus supporter le lit. L'épuisement de ses forces, & la maigreur de son corps étoient extrèmes. Ses os étoient si nuds & si sensibles, qu'on ne pouvoit les toucher sans lui faire douleur. Envain il essaya d'anéantir pour quelques heures ces sensations cruelles dans ces potions que la nature par pitié offre à l'homme souffrant, pour l'assoupir sur la roue de la douleur. Son tempérament ne pouvoit s'accommoder de l'opium, & il falloit veiller dans les tortures.

Dans cet état déplorable, *Hervey* s'occupoit encore des hommes, & se reprochoit de ne leur avoir pas fait tout le bien qu'il leur auroit pu faire. » O, disoit-il à son Vicaire

dans les heures qu'il paſſoit à côté de ſon lit, » ô mon ami, je n'ai pas viſité mes pauvres Pa- » roiſſiens auſſi ſouvent que j'aurois dû; je n'ai » pas ſaiſi toutes les occaſions de leur parler » de Dieu & de la vertu. « Et il verſoit des larmes. » Ne croyez pas, ajouta-t-il auſſi-tôt, » que j'appréhende de mourir; je vous pro- » teſte que je ne crains point la mort, & j'ai » beſoin de ſortir de ce monde.

Le 19 Décembre, ſes douleurs diminuerent, & il tomba dans une heureuſe léthargie. Le lendemain le Docteur Stonhouſe ſon ami vint le voir; & comme il parloit de la vanité des honneurs du monde pour un être immortel, de l'inutilité des richeſſes pour le méchant qui meurt, & des conſolations dont jouit un homme de bien à ſes derniers inſtans, converſation bien naturelle autour du lit d'*Hervey*: » Vous avez raiſon, reprit-il; vous avez » bien raiſon, Docteur. Nos vrais tréſors ne » ſont point ici bas. Que me ſerviroit-il en ce » moment, d'être Archevêque de Cantorbery? » L'Evangile & le Ciel me ſont ouverts, à moi » qui ne ſuis qu'un pauvre Curé de Village, » comme à ſon Eminence. Dieu ne fait point » de différence entre nous deux.

Le jour qui précéda ſa mort, il voulut faire quelques pas dans ſa chambre, mais il alloit tomber, ſans ſa ſœur, qui voyant ſon extrême foibleſſe, le ſuivoit du corps & des

yeux, courut promptement à lui, & reçut dans ses bras son frere évanoui, & en apparence mort: car on fut long-temps sans lui trouver de pouls. Lorsqu'il revint, son frere G. Hervey, qui étoit venu de Londres pour le voir, lui dit: » Nous vous avons cru mort. » J'aurois souhaité, répondit-il, que vous eussiez cru vrai. « En effet, ce qui lui restoit de vie ne valoit pas un desir de la conserver. Mais il sembla que la mort se plût à le plonger à plusieurs reprises dans la nuit de ses ombres, pour l'en retirer autant de fois, & le reporter encore un instant aux portes de la vie. *Hervey* rouvrant ses yeux à la lumiere, avoit le calme & la tranquillité d'un homme qui a essayé le tombeau.

Le matin du jour de Noel, son Vicaire vint le voir. *Hervey* leva la tête & ouvrit les yeux pour voir qui entroit; & l'ayant reconnu, il lui dit: » M. je ne peux plus vous parler. « Il se plaignit tout le jour de sentir en lui-même un violent combat intérieur, mettant la main sur sa poitrine, & disant: » Ah! vous ne savez pas quel combat il se livre là. « Pendant tout ce temps il tint ses yeux levés vers le Ciel, les mains jointes, & répéta deux ou trois fois: » Quand ce grand combat sera fini, » alors.... « Mais il ne put achever, & ne parla plus depuis. Sans doute il vouloit dire: » Alors je me reposerai.

Le Docteur Stonhouſe revint environ trois heures avant qu'il expirât. Comme il faiſoit des efforts pénibles pour lui parler encore, le Docteur qui le voyoit ſur le point de ſubir les dernieres convulſions de l'agonie, lui dit: » Ménagez-vous, mon ami ; ne vous fatiguez » plus à parler. --- Je vous entends, Docteur; » vous me dites par-là que je n'ai plus que » quelques inſtans à vivre : oh ! laiſſez-moi les » employer à adorer mon Dieu. « Et il ſe mit alors à réciter quelques verſets analogues à ſa ſituation. » La mort, ajouta-t-il, eſt un des » tréſors du Chrétien ; elle va me délivrer de » toutes ces infirmités dont vous me voyez » accablé : bientôt Dieu va me donner congé » de ce corps douloureux. O mort ! ſois la » bien venue.

Le Docteur lui fit ſes derniers adieux ; & *Hervey* lui marqua ſa vive reconnoiſſance de tous les ſoins qu'il avoit pris de lui, quoique ſes remedes n'euſſent pas réuſſi. Alors il garda quelques momens le ſilence ; & après s'étant fait ſoulever un peu dans ſon fautueil, il dit de l'air le plus calme & le plus ſerein : » Sei- » gneur, c'eſt à préſent que tu permets à ton » ſerviteur de partir en paix. « Et la tête appuyée ſur un des bras de ſon fauteuil, ſans ſoupir, ſans gémiſſement, & ſans aucun ſigne de la plus légere émotion ; il ferma ſes yeux l'après-midi du jour de Noel. Ainſi s'éteignit

de bonne foi tenir dans mes mains un chef-d'œuvre ſupérieur aux *Nuits d'Young*. Celles-ci n'en étoient qu'à la quatrieme lorſque je les traduiſis ; & en jugeant de la bonté des deux Ouvrages ſur la comparaiſon de leur débit, l'avantage étoit évidemment du côté d'*Hervey*. Ce fut avec cette prévention ſi naturelle que je me mis à parcourir les deux volumes de ſes *Méditations*. Mais malheureuſement la lecture m'eut bientôt détrompé, & je reconnus que le grand nombre des éditions eſt encore une regle bien incertaine pour apprécier le mérite réel d'un Ouvrage, & qu'il eſt mille haſards dans la réputation & les ſuccès.

Au lieu du génie original que j'attendois, je ne trouvai trop ſouvent qu'un imitateur d'*Young* aſſez foible, qui rampoit ſur ſes idées, & rediſoit en longue proſe une morale que l'Auteur des *Nuits* avoit parée de tout l'éclat de la poéſie & de toutes les richeſſes de l'expreſſion. Je fus même étonné d'abord des plagiats multipliés que je rencontrois ; mais ma ſurpriſe ceſſa, lorſque j'eus reconnu qu'*Hervey* ne prétendoit pas diſſimuler ſes larcins ; qu'il inſéroit de temps en temps pluſieurs vers des *Nuits*, & qu'il déclaroit par-tout ſon admiration pour le Poëme de ſon confrere.

» Je ſuis fier, dit-il dans un endroit, de tous » ces emprunts que je fais des *Nuits*. L'éner- » gie du ſtyle, la ſublimité des ſentimens, &

» la plus haute poésie, ne sont pas encore tout » ce que j'y admire; j'admire aussi cette flamme » me soutenue de religion & de piété qui brûle » dans tous les vers. L'Auteur de ce chef-» d'œuvre a le bonheur singulier d'avoir donné » à son style & à ses images toute la noblesse » & toute l'élevation des plus grandes vérités » du Christianisme. Je ne lis jamais cette ad-» mirable piece (il parle ici de la qua-» trieme *Nuit*) que je ne sois prêt à m'écrier; «*Tecum vivere amem, tecum obeam libens.*

Je compris donc alors, ce que sa vie prouve assez, que le grand but d'*Hervey* en écrivant n'étoit pas la réputation, & qu'il composa ses *Méditations* plutôt pour l'intérêt de la Religion & de la piété, que pour celui de sa gloire. C'est encore dans cette vue qu'il a chargé son Ouvrage de passages de l'Ecriture sainte : on en trouve presque autant dans une seule page que quelques Prédicateurs en mettent aujourd'hui dans tout un Sermon. Nous possédons chez nous assez de livres édifians & pieux, sans avoir besoin d'en emprunter des Nations Protestantes; & si l'Ouvrage n'eût eu que ce mérite, il n'eût pas rempli mon objet.

Mais si je n'ai pas retrouvé dans l'imitateur d'*Young* tout le génie & le feu de son modele, il s'en faut bien qu'il fût dénué d'imagination, de sentiment, & même d'éner-

gie. Ses *Tombeaux* respirent une sensibilité douce qui vous pénetre & vous attendrit par degrés. De temps en temps il lui échappe des mouvemens & des traits sublimes. Plus généralement, c'est un charme invisible & naturel qui attire l'ame du Lecteur à la suite de la sienne. Toujours à votre portée, il a l'air de s'entretenir familierement avec vous d'objets touchans qui intéressent également l'un & l'autre. Dans la variété de ces *Tombeaux*, dont il reprend l'histoire, & vous offre le tableau pathétique, c'est un ami pénétré de votre douleur qui vous remene, en vous consolant, à la tombe de ceux qui vous étoient chers, fait repasser votre ame sur tous les sentimens qui l'ont déchirée, & acheve ainsi d'épuiser doucement ce qui vous restoit de larmes, pour vous affermir dans une tranquillité religieuse & durable. Comment n'intéresseroit-il pas les Lecteurs qui ont une ame tendre & sensible ? » Qui de » nous, en effet, comme il le dit dans sa » préface, n'a pas quelque parent, quelque » ami chéri dans le tombeau ? Qui refusera » de retourner revoir un moment les tristes » lieux où il enterra leurs cendres & son cœur, » & reconnoître la place où il doit un jour » se rendre lui-même » ? Aussi je crois pouvoir lui répondre des larmes de plus d'une mere, de plus d'un fils, de plus d'un ami,

qui en lisant ses *Méditations*, croiront entendre un parent de leur famille, un ami commun, les entretenir des circonstances d'une mort dont ils ne sont pas encore consolés, & leur rappeller avec attendrissemeut un objet toujours cher à leur souvenir : & peut-être qu'une des principales raisons du grand succès de l'ouvrage en Angleterre, furent ces récits touchans, ces peintures pathétiques d'un intérêt commun pour des Lecteurs mortels, jointes à l'élégance de son style, à la beauté de sa prose harmonieuse & poëtique.

On trouvera que j'ai beaucoup abrégé les *Tombeaux*, si on en juge sur l'original, ou même sur une traduction qui a précédé la mienne. Je suis loin de vouloir rabaisser son mérite ; mais je ne l'ai point imitée dans les emprunts qu'elle a faits des *Nuits*, dans les morceaux qu'elle a ajoutés d'imagination ; & dans les longueurs qu'elle a laissé subsister. A quoi bon réimprimer de nouveau un nombre de lieux communs bien mieux exprimés dans *Young* ; de passages dévots dont l'équivalent se trouve dans nos livres de piété, ou une foule de citations de la Bible, suivies d'une paraphrase ou d'un commentaire qui ne fait que les affoiblir ? Il faut souvent rendre aux Anglois le service de châtier leur abondance : les pertes les enrichissent,
&

& la traduction devient quelquefois pour leurs *Ouvrages* un miroir qui recueille & concentre dans un foyer brûlant mille traits de lumiere, qui auparavant disperſés & enveloppés de nuages, reſtoient ſans chaleur & ſans effet. J'ai donc reſſerré dans un eſpace plus étroit la ſubſtance des moralités & des longues réflexions qui ſui ent chaque *Tombeau*, en ſupprimant ce qui ne m'offroit rien de neuf ou d'éloquent, ni dans l'idée, ni dans l'expreſſion, ni dans le tour. Peut-être même que les perſonnes d'un goût exact m'accuſeront encore de n'avoir pas été aſſez ſévere; mais je ne devois pas non-plus détruire le plan de l'original, & anéantir en entier des réflexions qui ſont le but principal de l'Auteur, & qui dans la ſuite de ſes tableaux peuvent ſervir de liaiſons ou de repos. En un mot, je donne ici des *Tombeaux* ce qui m'a paru appartenir davantage à *Hervey*; & ſi je ne me trompe, j'eſpere que ce morceau ne déplaira pas.

J'ai ajouté à la fin deux de ſes lettres que j'ai choiſies dans le recueil qu'on en a fait, & qui reſpirent le même eſprit, mais qui roulent ſur des objets plus rians & moins ſombres; une troiſieme, qui dut faire frémir ſa ſœur lorſqu'elle la lut, & qui prouve combien l'idée de la mort étoit familiere à *Hervey*, & l'habitude où il étoit d'en en-

tretenir tous ceux qui l'intéressoient ; enfin un essai de méditation, composé par une jeune Angloise, que la lecture de ses écrits avoit inspirée.

Le même Ouvrage offroit encore d'autres méditations sur un *jardin de fleurs*, sur la *nuit*, sur un *ciel étoilé*, sur l'*hyver* ; &c. Comme il s'est trouvé que M. Peyron les avoit traduites & cédées au même Libraire, elles formeront une seconde Partie à la suite des Tombeaux.





LES

TOMBEAUX D'HERVEY.

Plurima mortis imago. (Virg.)

JE voyageois ſans affaires dans la Province de Cornouaille : ma route me conduiſit dans un de ſes Villages les plus peuplés, & je m'y arrêtai.

Il eſt dans la vie certains jours où l'homme ſe ſent plus de penchant pour méditer que pour agir. Nous étions dans la ſaiſon de l'automne, ſaiſon qui excite à la rêverie, & qui plus que les autres verſe dans les ames ſenſibles les penſées & la douce mélancolie. La beauté extérieure de l'Egliſe avoit attiré mes regards : cette diſpoſition de mon ame y porta mes pas.

Ses portes, comme celles des cieux, étoient ouvertes à tout le monde, & ne refusoient personne. J'entre, & bientôt sous ces voûtes sacrées, dans leur paix profonde, mon ame se remplit d'une foule de pensées sérieuses, & teintes d'une tristesse qui avoit sa douceur : je me plongeai dans la méditation.

Son vaisseau étoit antique .... Que de siecles écoulés depuis que les mains qui l'ont bâti sont en poussiere ! Il s'élevoit au milieu d'un cimetiere vaste, isolé, loin du tumulte & du bruit. L'édifice étoit spacieux & d'une belle structure : tout son ensemble respiroit une noble simplicité. Un rang de colonnes régulieres partageoit sa longueur, & soutenoit sa voûte avec majesté. La lumiere affoiblie dans son passage, n'introduisoit qu'un jour sombre qui donnoit aux objets un air plus grave & plus sérieux. Le silence, la solitude du lieu, en redoubloient la sainte horreur, & rendoient son aspect plus solemnel & plus auguste. Une terreur religieuse s'emparoit insensiblement de mon ame. A mesure que j'avançois morne & pensif dans sa profondeur, je sentois dans mon cœur toutes mes passions se calmer & s'éteindre ; je voyois les riantes images du monde s'effacer de ma mémoire, comme les songes à l'instant du réveil.

Je me prosterne, j'adore l'éternelle Majesté qui remplit le trône des Cieux, & que ne

peut enfermer l'enceinte des Temples que nos foibles mains élevent ſur la Terre... Je levai les yeux : mes regards tomberent ſur une inſcription que grava ſans doute l'Architecte, qui ſatisfait d'avoir conduit ſon ouvrage à ſa perfection, en exprima ſur la pierre ſa reconnoiſſance.

Oh! que la reconnoiſſance eſt eſtimable, ſur-tout quand elle a pour objet le Bienfaiteur ſuprême! c'eſt le ſentiment le plus pur qui puiſſe entrer dans le cœur de l'homme; c'eſt le principe le plus noble qu'il puiſſe donner à ſes actions. Le repentir ſuppoſe le crime, la priere marque l'impuiſſance; mais la reconnoiſſance eſt une vertu déſintéreſſée, généreuſe, céleſte. Oui, ce ſentiment ſublime eſt le ſeul qui ſuive l'homme dans les Cieux, où il n'y a plus ni pardon ni graces à demander (*a*).



Un objet plus ſérieux s'empara bientôt de toute mon attention. J'apperçois le pavé du Temple couvert d'un bout à l'autre de carac-

(*a*) Ici étoit une longue digreſſion ſur le Temple de Salomon, que j'ai ſupprimée. *Hervey* étoit très-ſavant; il a trop mis d'érudiction dans un Ouvrage où il devoit toujours parler à l'imagination & au cœur.

teres & d'épitaphes pressées. Je crus voir en ce moment déployé devant moi le terrible rouleau d'Ezéchiel, dont les pages lugubres ne renfermoient que deuil, lamentations & malheurs. Ces fatales écritures importunoient mes yeux, & sembloient les solliciter de lire leur muet langage.... Eh! que veulent-ils m'apprendre, ces tristes interprêtes? Hélas! ils veulent me dire que sous leur étroite surface furent déposées quelques portions d'argile, qui maintenant insensible, mais autrefois animée, eut le mouvement, la vie & la parole. » Nous » sommes chargées, me disent-elles, d'en » conserver les noms. Sans nous, sans cette » pierre fidele, qui parle d'eux encore, leurs » noms & leur mémoire seroient déja tombés » dans un oubli éternel.

Grand Dieu! me dis-je alors à moi-même, dans quelle position je me trouve ici! Autour de moi la majesté du Créateur! sous mes pieds les ossemens de mes semblables! C'est bien ici que je peux m'écrier avec le Patriarche: » Oh! que ce lieu est auguste & terrible! C'est bien ici qu'il convient à l'homme d'être sérieux, & de tenir son ame ouverte aux inspirations de la Religion. Puissé-je n'entrer jamais dans cette demeure sacrée qu'avec terreur & respect »!

Plût à Dieu qu'ils fussent sages, dit en mourant le Législateur d'Israël! & ce fut le

dernier vœu qu'il fit pour son peupse. *Oh ! plût à Dieu qu'ils comprissent bien seulement ceci, & qu'ils eussent toujours les yeux sur le terme de leurs jours !* Mortels, c'est à vous que ce vœu s'adresse; c'est sur les tombeaux qu'il faut venir étudier ce qu'il vous importe de connoître. Au milieu d'un monde bruyant & du tumulte des affaires, vous ne pouvez entendre cette grande leçon. Venez dans ces demeures silencieuses, & votre ame alors tranquille, sera frappée de la voix qui s'éleve du fond de ces urnes. C'est ici (*a*) que le plus grand des Maîtres, le tombeau, tient son école de vérité. Viens donc, attention calme, viens recueillir mes pensées. Et toi,

(a) *The man how wise, who sick of gaudy scenes;*
Is led by choice to take his fav'rite Walk
Bengath Death's gloomy, silent, cypress shades,
Unpierc'd by vanity's fantastic Ray!
To read his monuments, to weigh his dust,
Visit his vaults, and dwell among the tombs!

(Night-thougts).

Heureux le sage, qui dégoûté des vains plaisirs du monde, s'enfonce par choix sous l'ombre épaisse & le silence des cyprés, visite les voûtes sépulcrales que le seul flambeau du trépas éclaire, lit les épitaphes des morts, pése leur poussiere, & se plaît au milieu des tombeaux!

(Cinquiéme Nuit).

Eſprit céleſte, éclaire mon ame d'un de tes rayons, afin que je liſe utilement ces pages inſtructives, & que j'apprenne à mourir.

En examinant ce dépôt de la mort, j'y vois l'amas d'une foule d'hommes entaſſés pêle-mêle (*a*) ſans diſtinction & ſans ordre. Comme ils dorment enſemble, tous en paix, tous amis! Ni le rang ni la place ne ſont plus diſputés dans cette maiſon de deuil. Nul n'y paroît empreſſé d'être ſalué le premier, & la pouſſiere de l'homme du peuple eſt ſans reſpect pour la pouſſiere des Grands. Le vieillard plein d'années & d'expérience, qui vivant étoit regardé comme l'oracle de ſon ſiecle, ne ſe plaint point d'être étendu aux pieds d'un enfant. Ici le ſerviteur & le maître portent la même livrée: ici l'indigent repoſe d'un ſommeil auſſi doux que le plus riche propriétaire. Une tombe de gazon pour le pauvre; un ſépulchre de pierre, orné de vaines figures, pour le riche: voilà tout ce qui les diſtingue.

Pourquoi donc, me diſoient mes penſées, pourquoi faire tant de bruit pour la ſupériorité ou la préſéance, puiſque la mort doit ſitôt nous rendre tous égaux? Pourquoi cher-

---

(*a*) *Miſta ſenum ac juvenum denſantur funera.* [Hor.]

cher à nous élever en abaissant les autres, puisque dans peu de jours nous serons tous rangés de niveau dans la tombe, & ne formant qu'une même poussiere ? Ah ! puisse cette réflexion humilier mon orgueil, & l'abaisser aussi bas que le sera dans peu ma demeure !

Sans doute parmi ces débris confus de l'humanité, il se trouve des hommes qui vécurent ennemis. La mort, cet arbitre qui juge sans appel, a étendu sa main sur les deux parties, & a terminé les querelles de la vie (a). Le tombeau les a réconciliés. Peut-être que leurs ossemens, à mesure que le temps les brise & les dissout, se rapprochent, s'embrassent & mêlent ensemble leur poussiere. Oh ! puissions-nous apprendre de ces cendres réconciliées à ne pas éterniser le souvenir des injures, à calmer la fiévre de nos ressentimens, & à étouffer tout esprit de vengeance ! Ah ! que ne voit-on régner parmi les vivans cette union, cette paix, qui régnent dans la société des morts !



Mais quel est celui que couvre cette pier-

(a) *Hi motus animorum atque hæc certamina tanta*
Pulveris exigui jactu compressa quiescent.
(Virg.)

re dont la blancheur pure paroît être l'emblême de l'innocence? .... Approchons... C'eſt un enfant qui reçut & rendit preſque au même inſtant ſon ame tendre & fugitive. Il n'a point connu la peine & la douleur; il ne s'eſt arrêté qu'un moment aux portes de la vie, pour laver ſa tache originelle, & auſſi-tôt il a dit un adieu rapide au temps & à la terre, & s'eſt élancé du berceau dans la tombe. Qu'a-t-il donc entrevu dans notre monde de ſi rebutant & de ſi inſupportable, pour en ſortir ſi bruſquement? Seroit-ce que ce jeune étranger, lorſqu'il goûta la vie, trouva la coupe trop amere, & détournant la tête, refuſa d'en boire davantage? Dégoûté par ce premier eſſai, il aura fui du monde pour ſe ſauver dans la paix du tombeau qui lui ſembla plus douce & plus tranquille.

Heureux & rapide paſſager, à peine tu quittas le rivage, que tu te vis entrer dans le port! Plus que toi pourtant ils méritent d'être heureux, ceux qui ont ſurmonté les flots & les tempêtes d'un long & dangereux trajet, qui ont ſoulagé dans la route les compagnons de leurs travaux, & laiſſé l'exemple de leur courage aux voyageurs qui les ſuivent.

Mais n'en ſois pas jaloux. Novice accepté ſans avoir ſubi d'épreuve, tu fus exempté de ſentir la plus légere atteinte de tous ces maux

dont ſont accablés tes parens qui te ſurvivent. Heureux enfant, tu ne les a point connus, ces maux cruels qui arrachent de fréquens ſoupirs au courage le plus conſtant ! Tu n'as point ſenti ces traits déchirans que laiſſent ſi ſouvent dans nos cœurs les plus doux plaiſirs, alors qu'ils expirent.

Triſtes parens, quittez ce deuil, & ſéchez vos pleurs. Pourquoi vous affliger de ce que votre enfant eſt couronné par la victoire, avant même d'avoir combattu ? Peut-être que le ſuprême Arbitre des événemens prévoyoit dans l'avenir quelque piége inévitable où ſuccomberoit ſa jeuneſſe, ou qu'il a voulu le ſauver de quelque affreux revers que lui réſervoit la vie. Pourquoi vous plaindre de ſa tendre prévoyance ? Que lui reprochez-vous ? C'eſt une jeune fleur qu'il a pris ſoin de renfermer dans la terre & de ſauver, avant que le tonnerre commençât à gronder, & que la ſaiſon des orages fût arrivée. Ah ! ſouvenez-vous que cet enfant ſi cher n'eſt pas perdu, mais qu'il eſt ſeulement ſouſtrait au mal futur (*a*).

---

[a] *Happy the Babe, who privileg'd by fate*
To shorter labour, and a ligbter Weight,
Receiv'd but yeſterday the gift of breath.
Order'd to-morrow to return to death. [Prior.]

Heureux l'enfant privilégié, dont le Deſtin

Et nous qui ſommes condamnés à ſupporter le poids du jour & de la chaleur, ne ſoyons pas découragés ; ſongeons qu'il eſt plus glorieux d'être entrés dans la lice, & qu'un combat plus long donne un plus grand prix à la victoire. Le Maître qui doit nous payer nos travaux, ſait les apprécier. Rempliſſons notre tâche, repoſons-nous ſur lui du ſalaire.



Ici ſont enſevelis les délices d'une mere paſſionnée, & l'eſpoir évanoui d'un tendre pere. Ce jeune homme croiſſoit heureuſement, comme une plante arroſée avec ſoin. Mais lorſque le cèdre altier commence à allonger ſa cime, dans l'âge où il alloit devenir l'orgueil de la forêt & le roi des arbres qui l'environnoient, la hache, hélas! s'attache à ſa racine. Le coup fatal eſt porté ; il tombe, & ſes rameaux ſuperbes ſont étendus & ſouillés dans la pouſſiere. Ainſi tomba ce jeune homme au printemps de ſes jours, entraînant dans ſa chute & les flatteuſes eſpérances d'un pere qui lui donna l'être, & les projets

---

abrége la courſe & les travaux, & qui reçut hier le don ou plutôt le fardeau de la vie, pour le rendre dès demain à la mort.

projets ambitieux de la mere qui le porta dans ſon ſein.

Ah ! ce dut être un ſpectacle déchirant ; de voir ces triſtes parens conduire au tombeau le corps inanimé de leur fils ! Il me ſemble que je les vois encore abymés dans la triſteſſe, debout ſur les bords de cette tombe, immobiles & reſſemblant à des ſtatues qui verſent des pleurs. Oh ! quels énergiques tableaux de douleur ! Non, ce n'eſt point une illuſion ; je ſuis mêlé dans la foule qui ſuit ce convoi funebre ; j'entends les cris de cette mere déſolée ; j'entends les derniers adieux à ce fils tant chéri d'elle. Tandis que la triſte cérémonie s'acheve, je la vois muette & ſtupide, appuyée, & abandonnée dans les bras de l'époux qui partage ſes maux. Mais bientôt ſon cœur ne peut plus ſoutenir le poids qui l'oppreſſe. Ce ſilence la tue : la tendreſſe l'entraîne au bord de la tombe : toute ſon ame eſt dans ſes yeux : elle plonge ſes regards ſur le cercueil. Penchée ſur la foſſe, elle veut voir encore une fois ſon fils, avant que la tombe ſe ferme ſur lui : elle le voit, & s'écrie, dans des accens qu'interrompent mille fois ſes ſanglots : » Adieu ! mon fils ! » mon cher enfant ! ... Ah ! plût à Dieu que » je fuſſe morte au lieu de toi ! Cher fils, » adieu ; adieu pour jamais avec toi tout mon » bonheur ſur la terre. .... Rien ne pourra me

» consoler ; j'irai pleurant tous les jours de ma
» vie, jusqu'à ce que la douleur m'entraîne
» dans la tombe.

Peres & meres, si vous aimez vos enfans, si vos entrailles s'émeuvent à la vue de ces gages de vos tendresses conjugales, je vous en conjure, n'épargnez rien pour les former à la vertu. Alors, s'ils vivent, vous goûterez de la joie, & vous ne resterez point sans consolations, s'il vous faut les perdre. Si la durée de leurs jours est prolongée, ils seront l'appui de votre vieillesse, & leur société sera comme un baume qui adoucira l'amertume de vos derniers ans. Si la mort tranche par le milieu le fil de leur vie, vous pourrez sans désespoir les confier à la terre, & vous remporterez l'espérance de les revoir un jour dans vos bras, heureux & immortels.

Ah ! je sens avec vous combien il est cruel pour une mere de se voir séparée d'un fils qui tenoit à son cœur par tous les liens les plus tendres, d'un fils qu'elle avoit tant de fois pressé de ses bras caressans, qui faisoit le plaisir de ses yeux & le soutien de sa famille, de le voir tout à coup arraché de son sein, & précipité dès sa jeunesse dans l'affreux séjour de la corruption. Et pourtant, réfléchissez-y, & songez combien il seroit plus cruel encore de suivre son cercueil au

milieu de ces pensées ameres ». Ce fils qui » m'étoit si cher, est sorti du monde dans un » âge où il étoit capable de distinguer le » bien & le mal, sans avoir appris de moi » le grand but pour lequel Dieu l'avoit fait » naître. Il a reçu de moi une existence de » quelques années qui sont déja passées; mais » il n'en a point reçu ces leçons précieuses » de vertu, ces avis salutaires qui auroient » assuré son bonheur dans l'état permanent où » il vient d'entrer. Son corps est maintenant » dans la terre, pour achever d'y périr & » de se dissoudre. Hélas! que sais-je si son » ame jouit d'un plus heureux sort? Grand » Dieu, que je crains pour lui ta justice! » Peut-être tandis que je répans ici de vai- » nes larmes sur sa mort prématurée, il mau- » dit ailleurs le jour malheureux où il reçut » la vie d'une mere négligente qui ne lui » parla jamais de la vertu.

Non, il n'est point de douleur égale aux tourmens de ces remords accablans.



Voici un monument qui m'annonce un événement bien tragique. Quatre figures dans l'attitude de la douleur, l'air morne & chagrin, penchent sur la tombe leurs têtes affligées. Il n'est pas possible de les contempler

ſans que la triſteſſe qui reſpire ſur ſes marbres inſenſibles, ne ſe communique au cœur. Liſons. Hélas! c'eſt un jeune homme de vingt-huit ans. Dans la vigueur de la ſanté, dans la force de la jeuneſſe, une mort ſoudaine l'a terraſſé. Ah! ſans doute il étoit loin de ſonger alors que ſon heure fatale fût ſi proche. Et en effet, qui eût pu ſoupçonner que cet aſtre brillant dût s'éclipſer pour jamais au milieu de ſa courſe? Il avoit la démarche de la force, le viſage fleuri de la ſanté; tout annonçoit aux yeux des mortels le préſage certain d'une longue ſuite d'années. Lui-même il enviſageoit avec complaiſance la longue perſpective des plaiſirs qui alloient ſe ſuccéder pour lui ſur la terre, lorſqu'un coup inattendu deſcend du bras tout-puiſſant, & l'écraſe comme le frêle vermiſſeau qui meurt entre nos doigts.

O déſeſpoir! il touchoit à ſon heure nuptiale. Plein de l'idée de ſon bonheur, ſon cœur diſoit, en ſoupirant d'amour: » Encore » quelques jours, & je vais poſſéder l'objet » de mes vœux. Je pourrai dire enfin, elle » eſt à moi la Beauté qui me charme: je pour- » rai jouir en elle de tout ce que mon cœur » deſire.

Si dans le délire où l'égaroit ce ſonge enchanteur, un ami fidele lui eût ſeulement montré le tombeau de loin, lui eût parlé

du terme où tout finit, qu'il eût été choqué de ſa réflexion importune, qu'il eût trouvé ſa voix ſiniſtre ! Eh bien, tandis qu'il ſentoit ſes veines animées de tout le feu de la vie, que ſa tête étoit énivrée des illuſions d'une félicité imaginaire, il chanceloit ſur le bord de l'abyme : il fait un pas de plus dans l'avenir, il y tombe ! . . . . O viciſſitude affreuſe ! la fête de ſes noces s'eſt changée en lugubres funérailles ! . . . . O infortune à jamais déplorable ! faire naufrage au port, périr à la vue du bonheur ! Quel monument frappant j'ai là ſous mes yeux de l'humaine fragilité ! O vous, que la jeuneſſe enivre, & qui vivez ſans ſoin de l'avenir, approchez, liſez cette date, & ne vous répondez plus du lendemain.

Tandis que ſa jeune épouſe préparoit le lit nuptial, qu'elle l'ornoit de ſes plus riches parures, qu'elle arrangeoit de ſes mains le duvet où ſon bien-aimé devoit repoſer ſa tête, l'impitoyab[illegible]ort. . . . Ah ! ne vous fiez point à la jeu[illegible]e, à la ſanté, à rien de mortel : il n'eſt de certain & d'immuable que le Dieu qui ne change point : la mort lui préparoit un autre lit dans la terre : c'eſt à celui-là qu'il eſt porté, non pas au milieu d'un cortége d'amis joyeux & folâtres, mais dans un froid cercueil ſuivi d'une longue file de viſages en deuil & dans un morne ſilence.

c'eſt dans ce lit de terre qu'il doit paſſer ſeul la longue nuit, pour ne s'en relever qu'à l'inſtant où les cieux auront ceſſé d'être (*a*).

Peut-être qu'en ce moment ſa jeune amante acheve ſa parure, dans l'attente de ſon

---

(*a*) C'eſt un malheur de ce genre que Pline le jeune a peint des couleurs les plus touchantes dans une lettre adreſſée à Marcellinus.

O triſte planè acerbumque funus ! ô morte ipsâ mortis tempus indigniùs! Jam deſtinata erat egregio juveni ; jam electus nuptiarum dies ; jam nos advocati. Quod gaudium quo mœrore mutatum eſt ! Non poſſum exprimere verbis , quantum animo vultus acceperim , cùm audivi Fundanum (ut multa luctuoſa dolor invenit) præcipientem , quod in veſtes , margaritas , gemmas fuerat erogaturus , hoc in thura , & unguenta & odores impenderetur.

O mort vraiment funeſte & prématurée : & dans quel temps ! . . . . O idée plus révoltante & plus amere que ſa mort même ! Elle étoit ſur le point d'épouſer un jeune homme accompli. Le jour des noces étoit arrêté ; nous y étions invités. Hélas ! quel changement ! De quelle joie à quel deuil nous avons paſſé en un moment ! Non je ne peux vous exprimer par des paroles quel coup je ſentis dans mon cœur, lorſque j'entendis Fundanus . . . . . que la douleut eſt féconde en triſtes inventions ! lorſque je l'entendis donner ordre lui-même que tout ce qu'il devoit donner pour des bijoux, des perles, des diamans, fût employé en baumes , en eſſences, en parfums !

bien-aimé; peut-être que dans l'impatience dont ſon cœur eſt preſſé, comme autrefois la mere de Siſara, elle porte ſur la plaine des regards inquiets, murmure de ſes lenteurs, & s'étonne de ne pas voir ſon char voler vers elle. Elle eſt loin de penſer que ſon amant n'a plus rien de commun avec les choſes de la terre, que des ſoins éternels occupent maintenant ſon ame, & qu'il ne lui reſte pas même un ſouvenir de ſa tendre Lucinde. Va, vierge infortunée & cruellement déçue, va pleurer l'inſtabilité des choſes humaines; apprends à ton cœur à n'aſpirer déſormais qu'après des biens immuables & sûrs. Ton aimable, ton cher Fidelio dort maintenant dans d'autres embraſſemens; il ne ſera point amoureuſement preſſé de tes bras; il eſt étreint des bras glacés de la mort, dans l'oubli .... dans l'éternel oubli de ce monde... & de toi.

A ce ſpectacle, l'homme eſt tenté d'élever la voix, d'inſulter la mort de ſes cris, & de reprocher à ce tyran ſa cruauté bizarre. Elle ſe plaît à renverſer l'ordre de la nature; & lorſqu'elle cherche des victimes, elle ſe fait un jeu barbare de prendre par la fin le regiſtre des vivans. La cruelle paſſera, la faux ſuſpendue & ſans frapper, ſur la couche d'un vieillard décrépit qu'elle y laiſſe languir, pour courir moiſſonner l'enfance qui

ne fait que d'éclore à la vie, la jeunesse dans sa fleur épanouie, l'adulte dans la vigueur & la pleine maturité de l'âge.

» O enfans des hommes, au milieu de la » vie, vous êtes dans la mort: nul ne peut » échapper à ses coups. Soudain & rapide » comme la foudre, le trait nous atteint & » nous renverse en un clin d'œil. Il n'est » point d'autre sureté que d'être toujours prêts: » nul ne peut deviner la victime qui sera frap» pée la premiere. Encore une fois, soyez » toujours prêts; car à l'heure que vous n'y » penserez pas..... ». O avertissement terrible! il me semble l'entendre retentir de tombe en tombe comme un tonnerre, & porter l'effroi dans mon ame.



Eh! voici encore un tombeau qui me le répete. C'est un homme enlevé de la vie, & rapidement traîné au tribunal de l'Eternel, sans qu'il ait eu le loisir de prendre congé de ses amis, étonnés de pleurer sa mort imprévue. Cet infortuné fut tué par un coup de hasard.

Un coup de hasard! Mortels aveugles, ce coup est parti d'une main bien sûre, mais invisible. C'est Dieu qui conduit ce que vous appellez *hasard*. Rien n'arrive par l'effet d'une

aveugle fatalité ; il n'eſt point d'événemens que n'ait prévus, que n'ait fait naître la Sageſſe éternelle. Le Dieu qu'environnent les meſſagers de la mort, ſigne l'ordre, & l'envoie exécuter. L'accident qui nous ſemble fortuit, n'eſt que l'agent de ſes décrets ſuprêmes. Un homme bande l'arc, & tire une fléche à l'aventure, diſoit le Monarque impie qui en fut atteint & bleſſé à mort. Il le croyoit : il ſe trompoit. Nous ne voyons que l'événement, & le Dieu qui en eſt l'auteur, ſe dérobe à nos yeux. Doctrine conſolante qui doit ſécher les pleurs que nous verſons ſur la perte de nos amis, qui doit auſſi nous inſpirer une calme intrépidité au milieu des plus grands périls.

Qu'il eſt court le paſſage du temps à l'éternité ! Le pauvre Chrémile ! hélas ! je m'en ſouviens encore : il ſe leve d'une table de jeu, & il tombe dans la nuit de la mort.... Hier Corinne ſe livroit à la joie dans un bal brillant : ſa gaîté folâtre animoit toute l'aſſemblée : ſes graces & ſa parure charmoient les yeux : aujourd'hui pâle & défigurée, ſon corps eſt étendu ſans mouvement dans un cercueil, & va groſſir la pouſſiere des morts.... Le jeune Atticus ne vivoit que dans l'eſpoir de jouir du Palais qu'il venoit de faire conſtruire : impatient de s'y voir établi, il hâtoit la fin de l'ouvrage : il n'en jouira pas une

heure ! Le plus beau jour en éclaire les ſuperbes appartemens ; mais les yeux du maître ſont déja fermés & couverts dans une nuit éternelle. Il n'ira point rêver ſous l'ombrage de ſes jardins ſi magnifiquement plantés ; il eſt deſcendu dans les ſombres vallées de la mort.

Tandis que je médite au milieu de ces tombeaux, une foule de mortels périſſent en cet inſtant d'une mort auſſi tragique. L'œil de l'Etre qui plonge ſur ce globe, & d'un regard embraſſe tous ſes habitans, y voit à cette heure même autant de déſaſtres & de deuils, qu'en offroit l'Egypte dans la nuit où l'Ange exterminateur lançoit ſes traits ſur cette Nation dévouée. L'un ſans vie tombe de ſon ſiege, & ne répond plus aux cris de ſes parens conſternés. L'autre expire ſous l'arbre même où il étoit venu ſe repoſer, & jouir de la vue d'un payſage agréable. D'autres ſont frappés, retournant pleins d'impatience & de joie dans leur patrie, dans leurs foyers, qu'ils ne reverront plus. Ceux-là ſont arrêtés avec le gain de l'injuſtice entre les mains ; ceux-ci dans l'acte même de la débauche ou de la cruauté.

Ah ! quelle foule de dangers & d'écueils imprévus, inévitables, aſſiégent notre frêle exiſtence ! Un courſier fougueux renverſe ſon cavalier, & l'écraſe ſur la pierre. Un édifice

s'écroule, & ensevelit les passans sous ses ruines : une ardoise fatale se détache du toit, tombe, & nous tue. L'atome le plus léger peut détruire la constitution la plus robuste. Que dis-je ? la mort est dans l'air que nous respirons, dans l'aliment qui nous nourrit, dans le sang qui nous anime. Le repos nous est mortel comme le travail ; nous périssons d'abondance comme de besoin ; par-tout la mort s'insinue & circule dans les sources mêmes de la vie.

Et toi aussi, infortunée Sophronie, que je trouve ici ! .... Le marbre noir dont ce pilier est revêtu, m'apprend qu'on déposa dans ce lieu les restes de cette mere tant pleurée qui mourut en donnant la vie. O calamité trop souvent répétée ! Le rejeton naît, & la tige meurt ! L'enfant respire le premier souffle de la vie, la mere exhâle le dernier ! Elle expire au milieu du sourire maternel ! O vue touchante ! le même instant la voit mere & cadavre insensible ! Heureuse encore, si elle n'expire pas dans des douleurs inutiles & cruelles, & si son sein ne devient pas le tombeau de son enfant ! Mais que dis-je ? ah ! ce malheur est le moins déplorable ! Il vaut mieux pour ce frêle étranger qu'il soit arrêté dans

ſon paſſage du néant à l'être, que d'entrer dans la vie, pour y être accueilli par l'infortune. Il vaut mieux qu'il reſte enſeveli dans le ſein qui l'a conçu, que d'être expoſé ſur la mer du monde à la merci de ſes haſards, privé de la tendre mere qui eût affermi les pas de ſon enfance, & ſervi de guide à ſa jeuneſſe.

La beauté du marbre & des figures qui l'environnent, diſtingue ce monument de tous les autres. Sans doute qu'il fut élevé par une main ſavante que conduiſoit un cœur ſenſible; ſans doute que le Sculpteur arroſa ſon ouvrage de ſes pleurs, & ne crut jamais faire aſſez pour honorer la mémoire de la triſte Sophronie. Cette draperie d'une blancheur éblouiſſante & pure, ce poli parfait & ſi doux au toucher, ces ornemens délicats & finis, mais ſimples & ſans faſte, tout rappelle, tout exprime aux yeux ſa beauté, ſon innocence, ſa candeur, la douceur de ſon caractere, la bonté de ſon cœur: elle étoit un modele de toutes les vertus!

Mais, hélas! belle infortunée, que t'ont ſervi tant d'attraits & des charmes! que t'ont ſervi l'éclat dont étinceloient tes yeux, & les chaſtes plaiſirs de ta jeuneſſe fleurie, & le luſtre de ta naiſſance! Tous ces dons brillans n'ont pu te ſecourir contre les violences de l'inexorable mort; ni l'eſtime univer-
ſelle

selle & méritée de tes amis, ni la tendresse de ton époux ivre d'amour, ni tes vertus irréprochables, n'ont pu t'obtenir un jour de plus.

Ces lampes qui brûlent dans le silence, ce cœur enflammé, ces palmes qui fleurissent, cette couronne qui brille, toutes ces images qui vivent sur le marbre, expriment à l'œil intelligent la vigilance de sa foi, la ferveur de sa piété, sa victoire sur le monde, & le diadême céleste que le Juge suprême réserve à son front triomphant.

Qu'il étoit heureux l'époux dont cette femme vertueuse partageoit la couche & les destins! Leurs ames dans un accord parfait savoient s'entendre & se répondre. Que leurs entretiens étoient doux & tendres! L'hymen les tenoit unis avec des liens de fleurs: ils goûtoient tous les biens de l'union conjugale. Toutes leurs peines, tous leurs plaisirs étoient communs. Point de joie que cette société ne rendît plus délicieuse: point d'affliction que ce partage ne rendît plus légere. Pour jouir d'un bonheur parfait, il ne leur manquoit plus que de se voir renaître dans des enfans, de les voir croître & s'élever autour d'eux; que de retrouver les traits de l'épouse & de l'époux mêlés sur leurs visages innocens, & de s'aimer encore plus dans ces images vivantes. » Accorde-nous ce don,

» diſoient-ils au ciel, uniſſant leurs prieres;
» & nos vœux ſeront comblés : non, nous
» ne te demanderons plus rien.

Hélas! que les mortels ſont aveugles ſur l'avenir (*a*)! qu'ils ſavent peu diſcerner ce qui leur eſt réellement avantageux! » Don-» ne-moi des enfans, diſoit Rachel, ou je » meurs ». O vœux imprudens! Elle meurt en effet..... mais de l'accompliſſement de ſon deſir. Si les enfans ſemblent à deux époux une chaîne de fleurs dont la vue & le parfum réjouiront leur cœur & leurs yeux, la mort ou le malheur ſauront bien s'y enlacer, & y dépoſer de l'amertume. Lorſque notre ame ſe paſſionne pour un objet, & fatigue le ciel de ſa priere importune, le ciel peut nous ré-pondre : » Vous ne ſavez pas ce que vous » demandez » ! La Providence retient-elle dans ſes mains le bien que nous la preſſons de nous abandonner? c'eſt par pitié qu'elle nous le refuſe : ſon refus nous annonce que ce bien ſera la cauſe de nos larmes ou l'inſ-trument de notre perte. Nous ſommes des malades dont le goût dépravé rejette l'ali-ment qui portoit la ſanté, & choiſit le poi-

---

(*a*) *Neſcia mens hominum fati, ſortiſque futuræ!*
Turno tempus erit, magno cùm optaverit emptum,
Intactum palma, & cùm ſpolia iſta diemque
Oderit. (Virg.)

ſon qui recéle la mort. L'imagination en délire nous promet dans la poſſeſſion d'un objet un bonheur ſans mélange. Ce bien vient dans nos mains.... c'eſt un malheur.

Apprenons donc à modérer nos déſirs ; ne nous paſſionnons jamais pour telle ou telle forme de bonheur. Repoſons-nous ſans volonté ſur l'éternelle ſageſſe, & laiſſons-là choiſir pour nous les événemens de notre vie. Obéir à ſes loix, c'eſt être parfaitement libre : attendre tout en paix de ſa bonté, c'eſt aſſurer notre bonheur, & nous épargner des regrets.

Quelle eſt cette pierre iſolée & ſimple, poſée ſans appareil ſur la terre ? Modeſte & ſans ornemens, elle paroîr placée par la main économe de la médiocrité. J'apperçois ſeulement une courte inſcription .... mais les caracteres en ſont effacés..... j'ai peine à en ſaiſir le ſens .... Monument infidele, as-tu laiſſé périr le nom qu'on te chargea de conſerver ? ou bien ces lettres ſeroient-elles uſées par les larmes d'une famille déſolée qui ſeroit venue ſouvent pleurer ſur ce tombeau?... Regardons de plus près .... Ah ! c'eſt un pere dont les cendres ſont ici ! un pere chéri, enlèvé à ſes foibles enfans avant qu'ils les

eût établis dans le monde, avant qu'il eût achevé d'affermir leurs vertus & leurs principes.

Oui, voilà le malheur le plus déplorable, le plus compliqué de maux qui ſe ſoit encore offert à mes réflexions ! La chambre où expire un pere de famille, préſente le ſpectacle le plus touchant & le plus triſte qu'il ſoit poſſible d'imaginer.... Je le vois ſur ſon lit funebre, ce pere tendre, cet époux fidele, cet ami généreux, ce bon maître, luttant avec la mort, & prêt de ſuccomber. L'art eſt à bout : la maladie l'a vaincu : furieuſe, elle acheve de briſer & de rompre les derniers fils d'une vie ſi chere, & les liens plus ſenſibles encore qui attachent ſon cœur à ſes enfans, à ſon épouſe.

Deux anciens domeſtiques ſe tenant à une diſtance reſpectueuſe, jettent par intervalle ſur leur maître des regards où leur ame eſt peinte, & lui expriment leurs vœux dans leurs ſoupirs. Il leur commandoit avec tant de douceur ! Lui obéir étoit pour eux un ſi grand plaiſir ! ce ſouvenir rend leur douleur plus amere, & fait ruiſſeler les pleurs le long de leurs joues.

Ses amis qui tant de fois ont partagé ſa joie, qui ſavent l'égayer de leurs doux entretiens, n'entendent plus rien à le conſoler. Souffrir avec lui, le regarder d'un œil tendre

& compatiſſant, prier le ciel en ſilence, haſarder de loin en loin quelques paroles conſolantes de l'écriture, eſt tout ce qu'ils peuvent...

Et ſes enfans! ces êtres innocens environnent ſon lit. Noyés dans leurs larmes, & preſque forcenés de douleur, leurs ſanglots éclatent. Ils s'écrient: » nous quittera-t-il ? » nous laiſſeroit-il à notre âge, ſans appui, » ſans reſſource, à la merci d'un monde in- » différent & inſenſible ?

Mais c'eſt dans le cœur de ſa malheureuſe épouſe, c'eſt-là que vont ſe réunir toutes ces douleurs partagées. Elle en eſt accablée. En elle ſouffrent l'amante, l'épouſe & la mere. Tant d'années & de jours d'une union ſi tendre, d'une ſociété ſi pleine de charmes, d'une amitié devenue néceſſaire: quelle perte immenſe! Hélas! où trouvera-t-elle cette fidélité rare, ce cœur ſi confiant, abandonné ſans réſerve au ſien ? Où retrouver un ami auſſi sûr, un protecteur qui veille avec le même intérêt ſur elle & ſur ſes enfans?.... Voyez-la penchée ſur le lit où ſon époux languit; quel ſoin, quel empreſſement pour prolonger une vie plus précieuſe que la ſienne! Ou s'il n'y a plus d'eſpoir, que ne fait-elle pas pour adoucir du moins les dernieres agonies de cette chere moitié d'elle-méme? D'une main tremblante des terreurs qui paſſent dans ſa

pensée, elle essuie la froide sueur qui glace les joues livides de son époux. Tantôt de ses bras suspendus elle soutient sa tête défaillante ; tantôt elle la repose doucement sur son sein agité. Comme elle le fixe de ses regards muets ! comme elle observe dans un silence morne & d'un œil attendri, son visage pâlissant & ses traits qui se défigurent ! Mille tendres passions soulevent son sein palpitant ; son cœur se gonfle & se déchire.

Cependant ce bon pere souffrant dans tout son être, soumet son ame & ses douleurs à la volonté de l'Etre suprême, & sa résignation victorieuse le rend supérieur à ses maux. Il est profondément affecté du deuil de ses domestiques fideles : ses entrailles se déchirent à la vue de son épouse, qui sera bientôt une veuve inconsolable & délaissée ; de ses enfans qui vont être bientôt de tristes orphelins sans appui. Ces réflexions cruelles le consternent & l'écrasent ; mais son cœur résiste au désespoir. La Religion le releve & le soutient : l'espérance d'un bonheur qui s'approche, le rafraîchit & le console. Dans les intervalles que lui laissent ses douleurs, c'est lui qui console ceux qui essayoient de le consoler : il souffre avec toute la majesté qu'il est possible de conserver dans l'excès de ses maux.

Son ame, sur le point d'abandonner son

argile qui s'écroule, recueille toutes ses forces, & fait un dernier effort. Il se souleve lui-même, & sur son lit assis, il tend à ses serviteurs une main décharnée qu'ils baignent de leurs pleurs, dit un adieu touchant à ses amis, serre de ses bras affoiblis son épouse éplorée, embrasse les chers gages de leur amour mutuel; & alors exhâlant tout ce qui lui reste de force & de vie dans ce peu de paroles: » Je » meurs, mes chers enfans; mais Dieu qui ne » meurt point, vous reste. Si vous perdez sur » la terre un pere mortel, je vous en laisse un » dans les cieux qui est éternel. Rien, rien » qu'un cœur incrédule, ou une vie crimi- » nelle, ne peut vous ravir les soins de sa pro- » vidence & les regards de sa tendresse .... ». Il ne peut continuer; son cœur est plein, & fait des efforts pour parler, mais sa langue se refuse .... Après une pause de quelques instans, ranimé encore par un élan de tendresse, il retrouve à grand peine un peu de voix, & avec effort: » O vous, dit-il, » chere moitié de mon ame, nos chers orphe- » lins n'ont plus que vous ..... Je vous laisse » accablée d'embarras & de soins.... Mais » Dieu qui défend la cause de la veuve, Dieu » dont la promesse est fidele, Dieu a dit: » Je » ne t'abandonnerai point ». C'est cet espoir » qui me rend le courage ..... Il soutien- » dra aussi le courage de ma bien-aimée....

» Et toi, Pere des miféricordes, maintenant
» je remets mon ame entre tes mains; plein de
» confiance en ta bonté, *je te laiffe mes en-*
» *fans .... qui n'ont plus de pere ....*

Il s'évanouit à ces mots, tombe renverfé fur fon lit, & refte quelques inftans immobile & privé de fentiment. Comme un flambeau qui fe rallume encore, & jette une clarté vive à l'inftant qu'il va s'éteindre, le mourant fe ranime : fes yeux plus ouverts jettent fur les objets qui l'environnent de longs & douloureux regards. Il auroit voulu parler & achever cette fentence. Il effaya, il commença plus d'une fois les premiers mots ; mais les organes de la parole ne rendoient plus que les fons fourds & inarticulés d'un vafe brifé : ces fons expiroient dans fa bouche. Au défaut de la voix, tous fes traits, fes yeux parlent un langage des plus expreffifs : le cœur d'un pere & d'un époux s'y montre tout entier. Il jette encore une fois fes tendres regards fur fes chers enfans, qu'il ne vit jamais fans une vive émotion de joie : il tourne enfuite fur fa chere époufe, qu'il n'avoit jamais contemplée fans fentir fon cœur s'embrafer, C'eft fur elle qu'il arrête fes yeux mourans : on les vit lui lancer fon ame dans une derniere étincelle d'amour, briller un moment d'un rayon célefte, puis s'éteindre & fe fermer.

Alors éclate en cris aigus la douleur amaſſée par le ſilence au fond des cœurs : tous fondent en larmes. Ne leur parlez point de conſolation : attendez qu'à force de s'épancher, ce fonds de triſteſſe s'épuiſe, que le temps en ait calmé la premiere violence, que la Religion ait verſé ſon baume ſur leur plaie profonde .... Alors cette triſte famille dans un deuil plus calme, prend les livres ſacrés, & cherche cette ſentence conſolante que ne put achever d'énoncer la bouche religieuſe de leur reſpectable pere. Ils la trouvent dans le Prophète Jérémie, Ils y liſent : » Laiſſe-» moi tes enfans; ils n'ont plus de pere, je » prendrai ſoin de leurs jours; & que ta veu-» ve place en moi ſa confiance ». Cette promeſſe les raſſure, & ramene un peu de joie dans leur cœur. Les enfans & la mere la recueillent comme un tréſor, & la gravent dans leur mémoire. C'eſt pour eux un sûr héritage, un fonds de biens inépuiſable. Avec ce gage, ils ſe trouvent riches ; ils ſont heureux : ils ne s'effraient plus de l'avenir ; ils l'attendent pleins d'epérance, & ſe repoſent ſur Dieu.



A peine j'eus levé mes yeux de deſſus ce tombeau qui occupoit mes penſées, & me

faiſoit rêver au mien, qu'un ſecond, un troiſieme, une foule d'autres ſe préſentent & s'attroupent ſous mes regards. Mes yeux ſe fixerent d'eux-mêmes ſur le plus remarquable de cette multitude. Le faſte de cette tombe qui diminuoit avec orgueil tous ces marbres funebres, m'annonça la dépouille d'un mortel qui avoit joué dans le monde un rôle brillant. Je m'approche, & j'interroge la pierre ſur le dépôt qu'elle couvre. Elle me nomme le propriétaire d'une grande fortune, qu'il avoit encore agrandie à force de ſoins & d'induſtrie : elle m'apprend que la mort l'avoit ſurpris dans la fougue de ſes projets, un peu au-delà du milieu de la carriere de la vie.

Voici ſans doute, me dit ma penſée rêveuſe, un de ces infatigables eſclaves de l'or, qui ſe levent avant le jour, veillent au fond des nuits, & ſe rongent de ſoucis, pour amaſſer dix mille fois plus d'or qu'ils n'en pourront employer. Sa tête ſe fatiguoit de projets pour illuſtrer ſa famille, pour enchaîner les héritages aux héritages, les palais aux palais, & rendre ſes poſſeſſions auſſi vaſtes que ſes deſirs. Après il devoit ſe repoſer enfin pour jouir (*a*). ...... O démence ! Dieu le voit du haut

(*a*) - . . . , . *Hâc mente laborem*
Seſe ferre, ſenes ut in otia tuta recedant,
- . *Aiunt, cum ſibi ſint congeſta cibaria.*
(Hor.)

des cieux, & se rit de sa folie..... La mort brise & balaie d'un souffle les toiles fragiles qu'ourdit à grands frais cet insecte éphémere : ses plans & ses projets s'écroulent & fondent avec lui dans le méme cercueil.

O vous, qui futes témoins de ses derniers instans, qui entendîtes les derniers mots de sa voix mourante, parlez ; ne s'écria-t-il pas dans les accens du désespoir : » O mort, que » ton approche est terrible pour l'homme qui » tourmenta sa vie des vaines inquiétudes de » ce monde, & ne leva jamais ses yeux vers » le ciel ! Oh si mes jours »... Il alloit former des vœux inutiles, ou quelques résolutions aussi vaines.... Survient une crise violente qui glace sa langue, roidit ses nerfs, & détruit toute la machine en moins d'une heure.

Quelle leçon pour ces riches insatiables, pour ces insensés, qui surchargent d'une argile méprisable le vaisseau qui porte leur éternité, qui embarrassent leurs bras de fardeaux superflus, lorsqu'il s'agit de vaincre les flots, & de s'échapper du naufrage ! Plus sages, contentons-nous du peu qui nous est nécessaire ; usons des biens de la terre, mais amassons nos trésors dans le Ciel. Si notre ame ne peut s'élever jusqu'à mépriser l'or, conservons dumoins pour ce métal altérant une salutaire indifférence. Malheur au cœur qui s'y attache ! Qu'il sera déchiré du coup violent qui viendra

l'en ſéparer ! N'accumulons point l'amertume & les regrets ſur nos derniers inſtans ; ne ſemons point d'épines poignantes,le lit ſur lequel il nous faudra mourir (*a*).



En voici qui ont pouſſé leur carriere juſqu'à quatorze luſtres : quelques-uns même ont vu mûrir quatre-vingt moiſſons. Ces vieillards, j'eſpere, ſe ſeront ſouvenus, jeunes encore, du Dieu qui les a créés. Ils n'auront pas attendu l'âge où les forces languiſſent, où le cœur eſt épuiſé, où tout, juſqu'au deſir, s'éteint & meurt dans l'ame deſſéchée, où il ne reſte plus de ſens pour le plaiſir, de volonté pour le bien, de forces pour la vertu.

Qu'il eſt affreux d'être ſurpris par cet hiver glacé de la vie ! L'habitude des vices a jetté des racines profondes ; ils ſe ſont attachés à chaque

---

(*a*) *Lean not on Earth ; 'twill pierce thee to the hearth;*
A Broken Reed at Beſt, but oft a ſpear :
On its sharp point Peace bleeds, and hope expires.
(Night-Thougt.)

Ne t'appuie point ſur la terre : ſes biens ſont plus frêles que les roſeaux : ſouvent ſes plaiſirs ſont armés d'une pointe qui perce le cœur, & y tue l'eſpérance. (Quatrieme Nuit)

chaque fibre du cœur ; ils font corps avec lui. Il eſt bien tard à commencer à ſemer dans la ſaiſon de recueillir. Rien, il eſt vrai, n'eſt impoſſible à Dieu ; mais ſi l'on combat pour la premiere fois, vaincre alors eſt le plus grand des haſards, . . . O vous, dont les années ſont encore en fleur, & la vie dans toute ſa ſéve, ne vous fiez point à ces miracles, & mettez à profit ces heures fécondes, cet âge d'or qui peut vous conquérir une jeuneſſe immortelle. Il y a quelques jours, j'obſervois un oiſeau : le jeune imprudent s'amuſoit ſans crainte à arranger ſon plumage, & voltigeoit en folâtrant de l'un à l'autre rameau. Un chaſſeur l'apperçoit, ſaiſit ſon tube meurtrier, & ajuſte le coup. La mort part, & l'atteint au haut des airs. L'infortuné deſcend, & tombe ſur la terre ſans mouvement & ſans vie. Mortels, tremblez au milieu de vos frivoles amuſemens.

Mais ſans doute il eſt quelques-uns de ces vieillards qui ſont venus à cette derniere retraite, pleins de vertus & de jours ; qui ſont tombés dans leur ſaiſon ſous la faux de la mort, comme l'épi mûr des étés tombe chargé de fruit ſous celle du moiſſonneur. Leurs corps fatigués d'une longue & pénible carriere, ſe délaſſent dans ces pénibles demeures. C'eſt ici qu'ils ont dépoſé le fardeau de la vie ; ils attendent ſans inquiétude le ſa-

laire de leur tâche. Plus de dangers, plus d'alarmes à craindre pour eux : plus de douleurs à souffrir, plus de larmes à répandre. La paix environne leur couche tranquille, & la sûreté veille sur leur sommeil. Dormez, dormez en paix, cendres heureuses, restes précieux des mortels vertueux ; goûtez dans la nuit favorable de cet asyle les douceurs d'un repos profond, jusqu'à ce que la voix de l'Eternel, rompant le long silence de ces voûtes, vous réveille, & vous crie : » Levez-vous, bril-» lez des rayons de ma gloire : votre jour est » arrivé : l'éternité luit.

Que le soir de leur vie fut calme & tranquille ! De quel air serein & souriant ils fermerent les yeux à la lumiere ! Alors Dieu se leva pour assister à leur dernier instant. Il fit luire l'espérance dans leur ame, & bannit de leur vue les terreurs & les fantômes du tombeau ; sa main soutint leur tête agonisante : une voix céleste murmura dans leur conscience des paroles de paix & de consolation. Secourus de leur Dieu dans ce dernier combat, ils quitterent le camp de bataille, non pas en tristes captifs, mais en conquérans qui marchent triomphans à l'immortalité.

Maintenant tout est consommé : les crises de la nature sont finies : le corps descend dans la tombe pour y reposer : l'ame s'élance, & monte dans un séjour nouveau. Quelle sur-

prise pour elle de se trouver entourée d'Anges au lieu de ses amis en pleurs ! Sur la trace lumineuse de ces guides célestes ; elle s'éleve dans des mondes inconnus. Déjà elle perd de vue cette vallée de larmes : adieu pour jamais, terre ingrate & malheureuse, séjour d'infortune, repaire d'êtres pervers & mal-faisans. Elle arrive enfin aux portes de la cité éternelle où réside le créateur. Des concerts ravissans célébrent son arrivée, & répétent : » Ouvrez-» vous, portes éternelles, laissez entrer les » héritiers de la gloire (*a*).

Quel est ce monument que mes yeux en s'élevant apperçoivent au haut de ce mur ? Des épées, des lances, des machines homicides, des instrumens de meurtre, étalent sur

(*a*) J'ai supprimé ici plusieurs pages où l'Auteur s'épuise en pieux raisonnemens, pour justifier la coutume d'entasser les morts au milieu des Eglises & dans le centre des Villes. Toutes les raisons du Ministre Anglois n'eussent pas convaincu notre Parlement, lorsqu'il arrêta sagement, il y a quelques années, le projet de l'abolir : & nul homme vivant, s'il est sensé, ne sera flatté de la perspective d'infecter après sa mort l'air que respireront ceux qui lui survivent.

ce marbre un appareil formidable. . . . C'eſt ſans doute le tombeau de quelque Guerrier fameux. Cette pompe terrible eſt un tribut d'honneur payé à la mémoire de ce brave ſoldat, pour le ſacrifice qu'il fit de ſa vie au bien public (*a*).

Que de petiteſſe & d'impuiſſance dans ces faſtueuſes décorations dont on charge la tombe des morts pour ſurprendre le ſuffrage de la renommée, & attacher un peu de gloire à des cendres inſenſibles! Que ces vaines figures que le ciſeau fait ſortir d'un marbre périſſable, repréſentent foiblement & remplacent mal une ſuite d'actions mémorables! C'eſt dans le cœur de ſes concitoyens qu'il faut lire le mérite éclatant de ce (*b*) martyr de la Patrie. Qu'à beſoin ſa mémoire de l'expédient de ces vains ſimulacres? Sans eux, ſa Nation ſaura bien ſe ſouvenir de lui. C'eſt l'eſpece humaine qui doit être elle-même le monument vivant de la gloire des hommes illuſtres qu'elle produit. Voilà le monument que je deſire obtenir pour moi. Mon vœu eſt de laiſſer en mourant mon nom gravé dans le cœur de mes

---

[*a*] Il y avoit ici un fort long parallele entre le Guerrier & J. C. L'avantage reſtoit au dernier. J'ai laiſſé ce morceau biſarre & ſans nulle beauté.

(*b* C'eſt le brave Bevil Granville, tué dans les Guerres civiles, en combattant contre les Rebelles.

compatriotes. Mon vœu est que mes amis qui me serviront puissent me rendre témoignage que je n'ai pas vécu pour moi seul, & tout-à-fait inutile à ma génération (*a*). Que le pauvre en passant auprès de ma tombe la montre au doigt, & dise avec reconnoissance: » Là » repose cet homme dont l'inépuisable bonté » ne se lassa point de mes malheurs, qui ne dé- » daigna point ma chaumiere, & vint m'y » visiter avec tendresse, lorsque j'étois lan- » guissant dans mon lit.... Si je vis aujour- » d'hui, & si la vie a pour moi quelque dou- » ceur, c'est à lui, c'est à ses bienfaits que je » le dois. Jamais, non jamais je ne l'oublie- » rai. Ah! puisse-je le revoir dans cet heu- » reux séjour dont il m'a tant de fois parlé pour » me consoler!

Tous ces monumens de terre & d'argile, que durent-ils? Le vol des ans les a bientôt usés: ces caracteres que trace sur le marbre une plume de fer, sont bientôt effacés: la colonne se brise: l'arc de triomphe s'écroule: la statue de bronze périt elle-même sous la dent du temps (*a*).

[*a*] On a vu dans la vie *d'Hervey*, que son vœu s'est accompli.

[*b*] Cette vérité est admirablement exprimée dans ces beaux vers:
Il a péri ce Grand, dont l'orgueil imbécile

J'apperçois une issue dans l'enfoncement; sans doute elle conduit sous la voûte d'un caveau souterrein. Entrons & voyons cette demeure & ses habitans .... La porte rebelle crie & céde à regret sur ses gonds murmurans ..... Elle me reçoit avec répugnance; elle n'est pas accoutumée à introduire des vivans! ...... D'où vient ce tremblement soudain qui me saisit & redouble à chaque pas qui m'approche de cette pâle assemblée de morts? ..... Calmez-vous, mes esprits, il n'y a rien à craindre dans ces paisibles retraites .... Ici les méchans ne sont plus de mal.

Dieu! quel spectacle d'horreur! quelle effrayante obscurité! Ici la nuit est éternelle; ici même au milieu du jour il est nuit profonde. Quelle affreuse & noire solitude! Nulle voix,

---

Végéta soixante ans pesamment inutile.
En vain pour délivrer son ombre du tombeau,
On fléchit les beaux arts, on arme leur ciseau.
Son ombre errante au gré de la main qui la guide,
Reparoît sur sa tombe, appuyée & stupide:
Le tems attaque encor tous les noms que l'orgueil
Amasse & montre en foule autour d'un vain cercueil.

(*La Rapidité de la vie, par M. Fontaine.*

nulle image de vie ou de ſociété qui conſole. La douleur & l'épouvante ont établi dans ce lieu déſert leur ſombre empire...... Qu'entends-je?.... C'eſt le ſon lugubre & ſourd de ces voûtes retentiſſantes ſous mes pas : les échos de ces murs, long-temps endormis, ſont réveillés par moi, & pouſſent un long gémiſſement.

Un rayon ou deux de lumiere, après mille détours, arrivent obſcurcis dant ces ſombres profondeurs, & frappent les lames des cercueils. Une foible lueur en eſt réfléchie, & ſe mêle à l'épaiſſeur des ténebres. Cette foule de cercueils à moitié plongés dans l'ombre noire, à moitié blanchis par ce pâle crépuſcule, redoublent l'horreur de cette enceinte taciturne.

Je m'approche, & courbé, j'attache mes yeux ſur les inſcriptions. Je vins à bout d'en lire aſſez pour connoître que j'étois entouré de Riches & de Grands décédés. Nul mort vulgaire n'eſt admis dans cette retraite privilégiée. Les nobles, les illuſtres de la terre ſe la réſervent; & l'on diroit en effet qu'un fantôme de grandeur remplit encore cette enceinte. Ils ſe ſuivent rangés par ordre & dans une pompe ſilencieuſe ſous les arcades de ce vaſte tombeau, tandis qu'une foſſe commune engloutit & confond ſous la terre la foule du peuple, & leurs corps dédaignés.

Mon imagination ſe remet enfin de ſa frayeur, & ſe calme. Je conçois qu'il n'eſt dans ce lieu d'autres fantômes que ceux qu'enfante la peur: mais ma ſurpriſe duroit encore. J'admirois les étranges nouveautés de ce monde ſouterrain.

Quoi! ces hommes qui voyageoient ſans ſortir de leurs domaines, ſont ici reſſerrés dans l'eſpace d'un cercueil, enfermés tout entiers ſous quelques feuilles de plomb! De tous ces meubles ſomptueux qui ornoient leurs vaſtes palais, que leur reſte-t-il ici? Un linceul funéraire, un coin étroit dans ce caveau ténébreux. Où ſont ces marques brillantes de leur dignité qui rayonnoient ſur leur ſein, ou paroient leur front ſuperbe? Je ne vois plus ce cortége pompeux qui les environnoit, & cette foule de courtiſans qui s'empreſſoient au tour d'eux; tous les ont laiſſés à l'entrée de cette demeure ſolitaire. Des armoiries effacées, des écuſſons déchirés, une ſtatue poudreuſe, que la main du Sculpteur fit pleurante & affligée, tandis que le monde inſenſible à leur abſence, rit & folatre à l'ordinaire: voilà tout ce qui les a ſuivis dans ce ſouterrain.

Mortel, ſi fier de ta naiſſance, qui jadis te vantois de compter dans ta généalogie une longue file d'aïeux, il te faut abandonner ici tes prétentions hautaines. Il te faut avouer que maintenant le ver eſt ton égal. Ou ſi ton

orgueil veut encore m'en impofer, fi ton monument ofe dire encore, *ci git le grand*, je lui réponds : marbre impofteur, où eft-il ce Grand ? . . . Je ne vois qu'une vile pouffiere.

O vérité humiliante & bien capable de nous dégouter de cette vie paffagere, de fes faux biens, & de fes grandeurs fugitives ! Qu'eft maintenant le monde, quelle eft fa valeur pour tous ces hommes qui font ici rangés, infenfibles & fans vie ? Qu'étoient en effet leurs plaifirs ? Une bulle d'air qu'un fouffle a fait évanouir. Les honneurs ? un fonge oublié. Leurs grandeurs ? une ombre vaine, une illufion. Tous ces objets fi brillans, fi folides aux yeux de l'ambition, pefés dans la balance de la mort, n'ont plus paru qu'une fumée fans confiftance & fans réalité.

O mon ame, arrête un moment ; raffemble dans ta penfée tous ces preftiges, tous ces fantômes trompeurs de la vie qui tentent tes defirs, & féduifent tes fens. Examine, apprécie dans ce lieu leur jufte valeur. Suppofe que je fus un de ces Grands qui repofent ici, que la fortune me prodigua fes dons, la volupté fes jouiffances, la grandeur fes diftinctions, la richeffe fon or . . . . Quand la cloche fonnera ton départ de la vie, quand cette voix d'airain te fommera de te rendre à cette derniere retraite, réponds, que feras-tu de tous ces biens fi vantés ? que deviendra-t-elle cette

exiſtence ſi brillante? .... Ciel! eſt-ce là ce bonheur qui excite tant d'envie, qui ſouleve tant de paſſions?

Je vous rends graces, triſtes débris de noms pompeux & de titres magnifiques; vous m'avez appris mieux que tous mes livres le néant de ce monde. Ce langage funebre qui enveloppe ce Grand de la terre, cette urne étroite qui le circonſcrit, voilà des preuves inconteſtables du néant des grandeurs humaines.

Jamais je ne vis cette vérité plus liſible que ſur la pouſſiere de ce Lord, de ce Miniſtre(*a*). Que d'autres aillent rendre un ſervile hommage à l'héritier de ce Grand, & le flatter baſſement, pour en obtenir des graces & des préférences. Moi, c'eſt à ce tombeau de ſon pere que je viendrai faire ma cour; c'eſt de ſes cendres que j'apprendrai à demander peu aux mortels, à ne rien attendre, à me détromper de toutes ces illuſions d'un monde périſſable.

Qu'entends-je? quel ſon a frappé mon oreille? Dans ce profond ſilence, le moindre bruit allarme ..... Le même murmure revient encore ébranler l'air tranquille de ces voûtes...., C'eſt le ſon des heures; elles

---

a . . . . . . *Mors ſola fatetur*
Quantula ſint hominum corpuſcula.
Juvenal.

crient à l'oreille de ma raiſon :" Mortel, rachete
» le temps t mets à profit l'inſtant où tu reſ-
» pires : tu touches aux bords de l'éternité : tu
» vas bientôt devenir ce que ſont ceux que
» tu contemples ici !

J'ai paſſé plus d'une fois ſous les maſſes croulantes d'un mont dont la cime éclatée penchoit ſar ma tête : j'ai traverſé ſeul d'effrayantes ſolitudes ; je ſuis deſcendu dans des ſouterrains ténébreux, ſous des cavernes profondes ; mais jamais je ne vis la nature auſſi ſombre & ſous une forme auſſi menaçaute que dans ces voûtes ſépulchrales ; jamais je ne me ſuis vu entouré d'objets ſi lugubres ; jamais je n'ai ſenti mon cœur ſaiſi d'un effroi plus glaçant. La noire mélancolie vole dans la nuit de cette enceinte, & couvre ces tombeaux de ſes aîles funebres .... Sortons de cette affreuſe obſcurité : elle exhâle des vapeurs homicides. Adieu, ſejour de déſolation, ſombres demeures de la mort ..... Jamais je n'avois eu tant de joie à revoir la lumiere.



Le lendemain une étrange curioſité me ramena dans ces lieux. Familiariſé avec les morts, je voulus voir de plus près ce que ſont maintenant ces êtres détruits qui furent des hommes ..... Oh! ſi nous pouvions écarter

la pierre qui couvre ces tombeaux ; ſi nous plongions nos regards au fond des cercueils ; de quel étonnement, de quelle douleur nous ſerions frappés en voyant l'affreuſe métamorphoſe que la mort nous fait ſubir, l'affront que reçoit ici notre nature, & ce qui eſt devenu l'homme entré dans ces demeures ſouteraines !

Ici ce front plein de graces & de majeſté, cette tête, le tableau de l'ame, n'eſt plus qu'un crâne hideux & nud.... Cette bouche vermeille & ornée d'un ſourire plein d'attraits, n'offre plus qu'un aſpect horrible & difforme. Et cet œil qui lançoit les éclairs du diamant, & portoit la flamme au fond des cœurs, qu'eſt-il devenu ? où trouver l'azur de ſon globe éteincelant ? Et cet organe de la penſée, cet inſtrument merveilleux du langage & du chant, qui exprimoit tous les charmes de l'harmonie. raviſſoit l'oreille de ſes ſons mélodieux, verſoit la douce perſuaſion dans les eſprits, & les paſſions dans les cœurs, il eſt muet & taciturne comme la nuit qui l'environne. Ce beau corps, autrefois mollement vêtu de pourpre & de ſoie, eſt maintenant rudement froiſſé entre les couches d'un ſable anguleux. Cette femme ſi ſenſible, qui n'oſoit poſer ſur le gazon fleuri ſes pieds délicats, eſt preſſée ſous le poids de cailloux déchirans.

Ici l'homme robuſte eſt courbé malgré lui : le reſſort de ſon bras nerveux eſt briſé : ſes
muſcles

muſcles ſont détendus & lâches : ſes membres, qui furent le ſiége de la vigueur & de l'activité, ſans mouvement, pèſent ſur la terre de tout leur poids ; & ſes os inflexibles & durs comme l'acier, ſe diſſolvent & s'écoulent en pouſſiere.

Dans ces retraites ſolitaires, comme dans le Temple de Salomon, régne un vaſte ſilence : on n'entend plus ni le ſon des marteaux, ni le bruit des chars roulans : il n'y a plus ni gain ni projets à faire : tout le mouvement du commerce & de l'induſtrie tumultueuſe a ceſſé. Le cercueil eſt la borne où s'arrêtent tous les deſſeins des hommes. Ambition, tu peux aller juſques-là ; mais tu ne paſſeras point au-delà.

Jeunes voluptueux, ici il faut dire à vos plaiſirs un éternel adieu. Ici il ne croît plus de fleurs pour couronner vos têtes légeres : ici plus de chants, plus de feſtins, plus d'amour, plus de beauté : ici le ver impur ſe nourrit des appas de vos amantes. Oh ! comme la mort verſe le mépris & l'horreur ſur ces objets qui charmoient nos yeux & captivoient nos cœurs !

Ah ! tendre amant de Florella, ſi tu revoyois ici la beauté dont ton ame fut enivrée, tu t'écrierois en reculant d'étonnement & d'horreur ; » Eſt-ce bien celle que » j'ai tant aimée ? Je diſois dans mes tranſ-

» ports qu'elle étoit une divinité. Oui, je
» croyois voir en elle plus qu'une mortelle;
» j'admirois les proportions de sa taille élé-
» gante, & les graces légeres de tous ses
» mouvemens. Quand elle parloit, le son
„ de sa voix étoit une musique à mon oreil-
„ le; mais quand elle daignoit d'un mot
„ encourager mon amour, quel ravisse-
„ ment céleste! Quel doux frémissement
„ ses accens portoient au fond de mon ame
„ émue! Se peut-il que cet objet affreux &
„ difforme soit celle que j'adorois il y a quel-
„ ques semaines? En si peu de temps, quel
„ horrible changement (*a*)! Qu'a-t-elle
„ aujourd'hui de tous ces charmes qui m'a-
„ voient ravi à moi-même? Insensé! je n'en
„ retrouve ici qu'un peu de cendre.

„ Repose, infortunée Florella, repose
„ au fond de ces ténébres! que la nuit te
„ couvre de son ombre, & te cache aux
„ yeux de ceux qui ne t'ont pas aimée
„ comme moi! que nul autre mortel que
„ ton amant ne soit témoin de ta disgra-
„ ce! .... Mais je me souviendrai long-
„ temps du triste changement qui s'est fait
„ en toi; je n'irai plus porter mon homma-

(*a*) *Quò fugit Venus?... Heu! Quòve color? decens*
Quò motus? quid habet illius, illius
Quæ spirabat amores,
Quæ me surpuerat mihi?

„ ge à des formes périssabes; je n'attendrai plus mon bonheur d'une argile bien
„ façonnée, fût-elle un chef-d'œuvre sorti
„ des mains de la nature. La beauté est un
„ don des cieux, il doit être reçu avec reconnoissance : il mérite qu'on l'aime,
„ mais jamais qu'on l'adore. L'argile ne
„ peut faire de dieu ni de déesse qui mérite
„ un culte & de l'encens. Adieu, chere
„ Florella; tu as désanchanté mes yeux : je
„ préférerai toujours une ame vertueuse &
„ douce aux nuances fugitives d'un frêle
„ tissu de chair.

Puissent tes sœurs songer à toi, à ton état présent, losqu'elles sourient à leur image entourée des graces, & reproduite à leurs yeux dans une glace flatteuse, & que la vue de leurs attraits les fait rougir de plaisir ! Que dans ces instans d'orgueil & d'amour-propre, ton idée salutaire se glisse dans leur ame, leur rappelle quelle fut ta beauté, & quel voile d'horreur est maintenant étendu sur tes appas ! Que cette réflexion préside à l'arrangement de leurs charmes, & les regarde plus jalouses de parer leur ame des ornemens de la vertu, que cette draperie de chair dont elle est revêtue, & qui usurpe leurs soins !

Lorſque jeus rappellé à moi mon imagination errante ſur ces tombeaux, & que j'eus recueilli mes penſées dans un moment de ſilence, à la vue de cette ſcène de deuil, de tous ces lugubres objets, de tous ces trophées de la mort je ne pus retenir mes ſoupirs, je ne pus m'empêcher de gémir ſur ces débris du plus noble des êtres ſenſibles, & je mécriai du fond de l'ame : » O Adam, quas - tu fait ? Quelle déſolation » ta fatale déſobéiſſance a répandue ſur la » terre ? O la déſaſtreuſe & inconcevable » malignité du crime ! C'eſt lui qui a fait ce » ravage dans l'eſpèce la plus parfaite qui ſoit ſortie viſible des mains du Créateur ! » C'eſt lui qui a verſé dans nos corps le „ venin qui les tue ! Et il alloit plonger „ l'ame dans le abymes ſi le fils de l'E„ternel ne ſe fût placé entre Dieu & ſa vic„ time.

Comme je reſtois, l'ame attachée à ces objets funebres, & perdu dans mes réflexions ; une idée cruelle vint m'en tirer ; & je me dis frappé d'effroi : „ Et moi auſſi, „ faut-il donc que je meure ? Subirai-je auſſi „ cet affeux changement ? Me faudra-t il „ devenir un cadavre inſenſible, & être à

„ mon tour ce que je dé plore ici (a)? Viendra-t-il un temps, & ce corps que je sens plein de vie, sera enfermé dans un cercueil, & porté sous cette terre, tandis qu'un ami me suivra versant quelques larmes, & s'écriera une ou deux fois : hélas ! mon frere ! .. Oui, ce temps viendra : ce temps n'est pas éloigné. Oui, rien n'est plus sûr ; *Hervey*, ce sort sera le tien !

Si en ce moment un de ces spectres hideux sortoit à grand bruit de sa tombe, se levoit devant moi dans son effrayante difformité, si le squelette étendoit vers moi sa main menaçante, & que troublant tont-à-coup le silence de ces lieux, d'une voix sépulcrale il me dît : „ Dieu te livrera aussi dans les mains

(a) *I pass with melancholy state,*
By all these solemn heaps of fate;
Aud think as soft and sad i tread
Above the venerable Dead:
Time was, like m, they life posses'd;
And time will be, when i shall rest.
(Parnell.)

Je ne passe point prés de ces lieux où la mort entasse les débris de l'espèce humaine, que la mélancolie ne s'empare de moi. Triste & rêveur, en foulant sous mes pieds tous ces morts venerables, je me dis : » un temps fut où ils vivoient comme moi » un temps viendra où je sera mort comme eux.

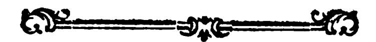
„ de la mort ; encore quelques jours ; & tu seras avec moi ici „.

Quelle impression ptofonde cet avertissement l'aisseroit dans mon ame ! Hé ! pourquoi donc serois-je sans alarmes, lorsque c'est la voix de Dieu qui me l'annonce, & qui me dit : „ tu „ mourras ?

Ah ? puisque l'arrêt est porté, puisque je suis un mortel condamné, & que j'ignore l'heure fatale, profitons des instans qui me restent, pour me préparer à une vie plus heureuse. Méritons, lorsqu'il me faudra fermer les yeux sur tous les objets de cet univers, de les rouvrir un jour sur un autre monde plus brillant. Puisqu'il me faudra sitôt céder aux ténébres, à l'inertie, à la corruption, ce corps animé, ce chef-d'œuvre d'argile si fragile & si merveilleux, je veus en consacrer les membres par des actes de vertu. J'étendrai toujours mes mains pour donner, plutôt que pour recevoir : elles s'ouvriront toujours pour soulager les malheureux. Ma bouche ne prononcera que des paroles de douceur & de charité. Mes oreilles seront fermées aux discours de l'impie, aux sons mal faisans de la médisance ; elles ne s'ouvriront que pour écouter la raison & la vérité. Mes pieds me conduiront au Temple du Seigneur, au lit plaintif des

malades, dans la triste demeure du pauvre.

Et vous qui embaumez les corps, épargnez pour le mien vos soins & vos parfums : je n'en veux point d'autres que mes bonnes actions. Enveloppé dans ma vertu : je me coucherai doucement sur le lit des morts, & j'y reposérai en paix, dans l'esperance qu'un jour Dieu retirera mes os de la poussiere, & les ranimera d'une vie immortelle.



De ces demeures où dorment mes semblables, ma pensée me transporte au tombeau mémorable du Dieu que son amour immola pour nous sauver. O mort, quelle victime quel triomphe ! Jamais pareil captif n'ètoit entré dans les sombres prisons de ton empire.

Mais qeul fut ton étonnement, quand ce nouveau Samson, reveilé de son court sommeil, se releva, brisa pour jamais tes portes impénétrables, & s'élança de nouveau vers la lumiere ? O mortels, quelle victoire ! La nuit de la tombe est éclairée : un Dieu y est descendu en a sondé la profondeur, & vous a frayé le passage à l'immortalité.

Ames craintives que le son de lacloche funebre épouvante, qui pâlissez à la vue

d'une tombe ouverte, & qui ne pouvez ſans friſſonner arrêter vos yeux ſur un cercueil, raſſurez-vous; ne tremblez plus en eſclaves à l'aſpect du tiran qui nous détruit, & ne vous effrayez plus de ſa faux menaçante: il eſt vaincu, & vous êtes affranchis de ſes fers. Vous ſentirez encore, il eſt vrai, l'atteinte de ſes traits dans la partie de votre être qui eſt mortelle; mais la plaie guérira, & vous ſecouerez un jour le trait ſans douleur. Entrez hardiment dans la tombe: elle a maintenant une iſſue qui conduit à la vie.

Réſurrection! ce mot conſole mon ame; je reſpire, & me ſens ſoulagé d'un doute inquiétant qui m'accabloit. J'étois prêt à demander: "Pourquoi tous ces corps ſont-„ ils ici dans cet état abject? La mort les „ a-t-elle conquis ſans retour, & ſont-ils „ oubliés pour toujours du Créateur qui „ les forma „? Non, me répond une voix du ciel: „ Les juſtes ſont tous priſonniers „ de l'eſpérance.

L'avenir cache une heure, une heure connue de Dieu ſeul, où tous ſeront affranchis. Alors le Seigneur deſcendra des cieux aux acclamations des Archanges. La deſtruction reconnoîtra ſa voix, & ton ba

obéiſſante lui remettra ſes morts.

En un moment, en un clin d'œil, tous ſecoueront un ſommeil de pluſieurs ſiécles, tous s'élanceront dans les airs au-devant de leur Dieu.

Il vient environné de toute ſa puiſſance & de toute ſa gloire. Mais ils n'ont rien à craindre de tout cet appareil de ſa majeſté formidable. Tous ces ſignes terribles, tous ces Miniſtres de ſa vengeance qui répandent ſur l'univers l'étonnement & la déſolation, ne feront que raſſurer, qu'encourager leur eſpérance. Le ſouverain Juge cite leurs noms, & les avoue à la face des habitans des cieux & des mondes aſſemblés.

Ecoutons.... Les ſoudres repoſent: les tonnerres ſe ſont tûs: les armées céleſte ſe tiennent en ſilence: toute la race d'Adam, agitée de ſentiment contraires, eſt dans l'attente... Le Juge ſuprême parle, & dit aux juſtes: » Je vous accepte; vous êtes mon » peuple; vous m'avez été fideles juſqu'à » la mort. Approchez, enfans de lumiere, » recevez une couronne qui ne ſe flétrit » point; venez jouir d'une félicité qui n'a ,, point de bornes.

Il n'eſt plus déſormais pour eux ni peines ni langueurs: la mort n'entrera point dans les cieux: ſon trait fatal, qui depuis Adam buvoit le ſang des Nations & des Rois, eſt briſé près de ſa faux inutile. Il ne reſte plus

dans leur être épuré par le tombeau, rien de fragile ou de mortel : l'immenſe avenir qui eſt devant eux, n'eſt que bonheur, & n'a d'autre terme que l'éternité.



O éternité ! éternité ! de quel poids ton idée écraſe l'imagination ! La penſée ſe perd & ſe confond dans ton abyme. Qui peut meſurer ton étendue ſans bornes, ſonder ta profondeur ſans fond ? Le Mathématicien a des nombres pour ſupputer toutes les progreſſions du temps ; l'Aſtronome a des inſtrumens pour calculer les diſtances des aſtres : mais quels nombres, quels inſtrumens pourront meſurer les dimenſions de la vaſte éternité ; plus haute que le ciel, plus profonde que l'enfer ? O durée myſterieuſe, inépuiſable exiſtence, qui toujours demeure entiere & n'eſt jamais entamée par les plus longues révolutions écoulées ..... Les ſcènes de l'éternité ne changent point : la roue des viciſſitudes ne tourne plus : tout eſt fixe & immuable au-delà du tombeau. Soit que nous ſoyons aſſis ſur un trône, ſoit que nous ſoyons étendus ſur la roue des tourmens, c'eſt pour toujours ! La main du Tout-puiſſant imprime à l'état de l'homme le cachet éternel de ſa clémence ou de ſa juſtice. La ruine des méchans eſt irremé-

diable .... L'arrêt fatal eſt porté, il eſt irrévocable : plus d'eſpoir de changer de ſéjour. Tout autour d'eux eſt affreux & permanent : tout préſentera ſans ceſſe à leurs yeux le même aſpect & la même horreur.

Les méchans ...... ô image épouvantable ! Mon ame frémit & recule d'effroi .... Je voulois l'éviter .... mais il vaut mieux enviſager un inſtant l'idée de leur malheur, que de le ſubir une éternité.

Les méchans ſont empriſonnés dans ces tombeaux comme dans un cachot profond, où ils attendent leur jugement & leur ſupplice ..... Que leur départ de la vie fut affreux & cruel ! Lorſqu'un nuage d'horreur, avant-coureur d'une nuit éternelle, environna leur paupiere mourante & prête à ſe fermer ; lorſque la maladie frappa ſes derniers coups ſur leur corps en ruines, qu'ils virent s'avancer l'inſtant d'un changement inévitable, qu'ils virent la mort ajuſter le trait fatal, qu'ils le ſentirent enfoncé dans leur cœur, Dieu, qu'elle terreur inconnue s'empara de leur ame ! Qu'el friſſon dans tous leurs ſens, quel effroi dans leurs regards, lorſque du bord où finit la vie, ils apperçurent l'abyme épouvantable qui les attiroit !

Oh ! quelle affreuſe perſpective les environne en ce moment, & leur préſente partout le déſeſpoir ! Derriere eux un long en-

chaînement de crimes, ſans repentir : une longue ſuite de jours d'eſpérance & de grace écoulés ſans retour ! En face, un tribunal terrible, un Juge inexorable ! Eperdus, ils cherchent autour d'eux leurs amis ; leurs amis ne ſont plus ou que des complices que le même ſort attend, ou des juſtes qu'ils ne verront plus que dans un éloignement immenſe ſur la rive oppoſée d'un gouffre inſſurmontable !

Enfin ils commencent, ils eſſayent de prier ..... Eh ! qui prieront-ils ? Le Dieu qui s'avance pour les juger. Ils ſont bien forcés de s'adreſſer à lui ... Leurs levres tremblantes énoncent quelques paroles mal articulées ...... Mon cœur déſire que Dieu les écoute. Mais, hélas ! qui peut dire ſi ſa majeſté, ſi long-temps outragée, prêtera l'oreille à leur plainte tardive ! Il pourroit bien rire de leur calamité, & ſe moquer de leur terreur.

Ainſi ils exhalent en vains gémiſſemens les reſtes de leur vie. Dans les horribles convulſions qui les agitent, la ſueur découle de tous leurs membres, & mille traits intérieurs déchirent leur conſcience.

» Oh ! comme en ce moment terrible » leur ame effrayée s'élance autour de ſa de» meure d'argile, court à toutes ſes iſſues, » & demande du ſecours à tout ce qui l'en» vironne !

» vironne ! Mais nul être ne peut la secou-
» rir. Quels regards douloureux elle jet-
» te sur tout ce qu'elle quitte, sur tout ce
» qui lui échappe ! Quoi ! pas un seul ins-
» tant encore, avant de passer dans l'éter-
» nité ! pas un seul moment pour se laver
» de ses crimes ! O spectacle lugubre ! Ses
» yeux versent des larmes de sang : cha-
» que soupir qu'elle pousse a le son & l'ac-
» cent de l'horreur.... L'ennemi la pour-
» suit sans relâche dans tous les détours
» de la vie ; & comme un assassin qui re-
» double ses coups de poignard sur sa vic-
» time trop lente à mourir, il la pousse,
» il la presse jusqu'au bord effroyable de
» l'abyme...... C'en est fait, elle y tom-
» be (*a*).

Heureuse dissolution, si elle étoit le terme de leurs tourmens ! Mais, hélas ! leurs tourmens ne sont que commencer. Ce n'est encore qu'une goutte échappée de la coupe amere qu'il leur faut épuiser. Dès que leur ame est arrachée de sa demeure, elle est traînée devant le tribunal du souverain Juge. Qui peut se peindre sa confu-

---

(*a*) Ce morceau est une traduction d'une quinzaine de vers d'un Poëme intitulé *Le Tombeau*, qu'*Hervey* à insérés dans cet endroit de ses Méditations.

ſion & ſon déſeſpoir, lorſqu'elle ſe voit coupable & ſans excuſe, en préſence de ſon Créateur irrité? Il lui lance un regard menaçant, & fait dépoſer cette triſte immortelle dans ſes cachots ténébreux, juſqu'au grand jour de ſa juſtice.

Oh! quelles angoiſſes, quelle affreuſe perplexité ſaiſiront ces rebelles impénitens, lorſqu'il leur faudra comparoître au tribunal d'un Dieu vengeur! Que feront-ils dans ce jour fatal & déciſif? Plus d'eſpoir, plus d'amis! Le ciel & la terre les abandonnent... La fuite eſt impraticable, l'excuſe impoſſible, la priere inutile.

Le livre fatal eſt ouvert: tous les ſecerts des cœurs ſont dévoilés: toutes les actions cachées dans les ténébres, paroiſſent au grand jour. Le maſque de l'hypocrite eſt déchiré: Dieu qui l'a ſuivi dans les détours de ſa vie, en préſente à ſes yeux l'affreux tableau... Dans cet inſtant de confuſion, les coupables voudroient s'anéantir; mais le néant ſe refuſe àleurs vœux, la douleur & l'immortalité s'attachent pour toujours à leur être... Tout eſt conſommé.... Le ciel & l'enfer ont commencé.

Eſt-il un cœur qui ſente la pitié? Eſt-il un homme qui aime les hommes?... Ah! qu'il leur crie de ſe repentir, avant que le temps du pardon ſoit expiré....

Quelles étonnantes vérités j'ai décou-

vertes au milieu de ces tombeaux ! O mon ame, qu'elles ne ſortent jamais de ta mémoire. Sois fidelle à me les retracer quand le jour commence & quand le jour finit; qu'elles ſoient la régle de mes penſées, de mes actions, de toute la conduite de ma vie. Et moi qui les écris, & vous (*a*), Madame, qui les liſez, nous les verrons tous deux ſe réaliſer un jour. Nous aſſiſterons tous deux aux grands événemens qui doivent s'accomplir ſur l'univers. Nous verrons les tombeaux s'ouvrir, la terre & l'océan fourmiller de vie, & les nations innombrables de tous les ſiècles, aſſemblées dans un même jour, s'étonner d'exiſter enſemble. Nous verrons l'univers en feu, les aſtres tombans de leur ſphères, les cieux ſe replier comme un voile, & découvrir à nos regards la vaſte éternité, & Dieu s'avançant de ſes profondeurs pour juger les mortels ...... Ah! prenons ſoin qu'il nous trouve alors irréprochables & vertueux !

(*a*) *Hervy* adreſſe ces Méditations à une Dame Angloiſe. Son Ouvrage eſt un récit qu'il fait, un compte qu'il rend à cette Dame, des réflexions & des ſentimens qui ſe ſuccéderent dans ſon ame au milieu de cette Egliſe de Cornouaille, & de Tombeaux qu'elle renfermoit.

Fin des Tombeaux.



LETTRE D'HERVEY A SA SŒUR.



J'ESPERE que le séjour de Londres sera favorable à votre santé. Vous, dont la maladie attaque déja la jeunesse, vous voyez combien la vie est incertaine. Nous ne savons pas quels événemens un jour peut amener, & il faut toujours avoir soin que notre tache soit remplie, & que nos comptes soient en état.

Je vous écris ce soir : mon désir est que cette lettre parvienne à ma tendre sœur, & j'espere qu'elle la recevra ; mais je n'en ai aucune certitude. Je ne peux assurer si ma sœur vit encore. Tout ce que je sais de certain, c'est qu'il est possible qu'à cette heure même son ame soit déja devant le souverain Juge, & fixée dans un état éternel & immuable, ou sur le point de l'être. Ce que je sais, c'est qu'en ce moment même il est possible que son corps soit étendu pâ-

le & froid dans le cercueil, inſenſible au dernier adieu de mes freres & de ma tendre mere, qui lui donnent le baiſer d'une ſéparation éternelle, à côté du Menuiſier terrible qui attent pour achever de clouer la derniere planche, & cacher pour jamais ma ſœur aux yeux des mortels. Déja même elle peut avoir été emportée ſur les épaules du foſſoyeur, & deſcendue dans la terre; en ſorte que cette lettre que je lui adreſſe, la trouveroit dans le tombeau. Il ſe peut qu'elle dorme déja du ſommeil profond des morts dans quelque cimetiere ignoré de moi, pour ne plus ſe réveiller qu'au jour où retentira la trompette de l'Archange dans l'eſpace déſert où furent les cieux.

L'idée ſeule d'un changement ſi ſoudain glace mon cœur d'effroi : j'ſepere que ce n'eſt pas le préſage d'un événement déja arrivé. S'il étoit vrai, ſi ma chere ſœur n'étoit plus qu'une ombre inviſible, je ne m'occuperois plus que du ſoin de me préparer pour le monde nouveau où je dois la retrouver.





II. LETTRE

D'HERVEY A SA SŒUR.

JE ne connois point de ſaiſon plus propre pour m'entretenir avec celle qui de tous mes parens eſt la plus tendre & m'eſt la plus chere, avec celle qui depuis nos plus jeunes années poſſede la plus grande portion de mon cœur, que la ſaiſon où nous venons d'entrer, où le printemps & la nature ſe renouvellent; ſoit dans les heures où un ſilence univerſel appaiſe le tumulte des penſées, & rétablit dans l'ame agitée un calme profond; ſoit dans les heures où la voix de l'alégreſſe & de la joie retentiſſant dans les airs, invite l'homme à adorer ſon Créateur, éveille ſes paſſions vertueuſes, & inſpire dans l'ame les ſentimens tendres & les douces émotions.

L'autre jour traverſant les campagnes pour y chercher la ſanté, je remarquois que les prairies avoient perdu ces odeurs qui quelques mois auparavant parfumoient l'air & mes ſens, qu'elles étoient dépouillées de cette pofuſion de couleurs dont la variété enchantoit mes yeux... Pas une

fleur qui égayât ma vue, & rompît la triste uniformité de la plaine aride & nue. Ces nuées, qui dans un autre temps se fondoient en rosée, ou tomboient en pluies fécondes, versent maintenant d'impétueux torrens qui submergent la terre inanimée, & achevent de détruire les foibles restes de ses ornemens & de sa beauté. Ces côteaux que couronnoient des moissons dorées; ces valées riantes qu'emplissoient des flots d'épis ondoyans; en un mot toute la face de la nature, qui dernierement nous offroit partout l'abondance & la gaîté, est maintenant triste & désolée.

Comme je continuois ma promenade, rêvant à ces disgraces de la nature, dont la vue n'offroit pas un seul plaisir, & n'éveilloit pas un seul sentiment de joie, je crus voir dans ce changement si rapide l'image de notre existence fragile & passagere. Il me sembla que chaque objet que rencontroient mes yeux, m'avertissoit du sort que je devois un jour subir moi-même. A force de m'arrêter sur ces réflexions, elles fermenterent dans mon imagination, rompirent mon long silence, & me forcerent à m'écrier: „ Quoi! nous faut-il donc aussi subir un changement si déplorable; nous dont le sang circule avec tant de vivacité dans nos veines; nous qui sentons dans tous nos membres la jeunesse, la santé &

la vigueur ; nous qui ſommes ſi tentés de nous croire des êtres privilégiés, dont la peine & les maux ne peuvent approcher, des êtres deſtinés à goûter toutes les douceurs de la vie, ſans trouble ni mélange d'aucune amertume ? Cet âge, où pour nous tout eſt jouiſſance & plaiſir, ſera-t-il ſuivi d'un autre âge qui reſſemble à cette langueur mélancolique de la nature ? Cet œil ſi brillant & ſi plein de feu, ne ſera-t-il plus qu'un globe éteint & voilé de ténébres ? Une pâle difformité effacera-t-elle ces traits aimables & le coloris de ces joues animées ? Les doux déſirs ſeront-ils bannis de nos cœurs flétris, & la gaîté de nos entretiens ? Les inſtans fortunés du printemps de nos jours doivent-ils s'évanouir comme un ſonge, & la vigueur de l'âge s'écouler & paſſer comme les flots d'un orage momentané ? Si c'eſt là le ſort qui nous attend, c'eſt envain que nous vantons la ſupériorité de notre eſpèce : en vain nous nous croyons dans notre orgueil des êtres favoriſés des cieux. Les créatures inanimées meurent, il eſt vrai ; mais c'eſt pour renaître & reprendre bientôt une exiſtence auſſi brillante. Si aux approches de l'hiver elles perdent leur éclat & leur verdure, elles ſont ſûres que le printemps qui va ſuivre, leur rendra avec uſu-

re leur premiere beauté. Mais l'homme, quand une fois il a paſſé l'automne de ſa vie, & qu'il eſt tombé dans les bras de la froide vieilleſſe, il lui faut dire un éternel adieu à tout ce qu'il y a de plaiſirs & de douceurs; il n'a plus une ſeule attente agréable qui raffraichîſſe & ſoutienne ſon ame languiſſante, pas un ſeul rayon deſpérance & de joie qui brille au travers de la route qui le conduit à la mort, & en éclairciſſe la ſombre horreur ».

Je ne me livrai pas long-temps à ces réflexions ameres, ſans me ſouvenir bientôt du remede qui peut nous conſoler de ces maux cruels. Je ſentois bien que tous ces plaiſirs de la jeuneſſe & des paſſions n'étoient que vanité, & devoient expirer dans la peine; mais je compris auſſi que la vertu étoit un bien ſolide qui procuroit une paix & un contentement durables. Si ſes ſemences précieuſes ont été plantées dans nos jeunes cœurs, ſi nous avons ſoin de les y nourrir & de les féconder, elles produiront des fleurs & des fruits immortels dans l'hiver même de nos jours, lorſque nous ſerons pâles & ridés, & que toutes les graces extérieures de notre frêle machine ſeront fanées & détruites.

La vertu nous ouvrira dans ce dernier âge une ſource inépuiſable de conſolations. Si nous ne pouvons plus entendre l'harmo-

nie des ſons, ou le chant d'une voix mélodieuſe; ſi tous nos ſens nous deviennent infideles, & refuſent d'introduire plus long-temps dans notre ame les ſenſations du plaiſir; il ne tient qu'à nous, chere ſœur, d'amaſſer aujourd'hui d'heureuſes proviſions, qui dans ces années de triſteſſe & d'abandon, charmeront notre mémoire de ſouvenirs raviſſans, & réjouiront tout notre être au milieu de la fête continuelle d'une conſcience qui nous applaudit. Qu'elle ſatisfaction inexprimable nous recueillerons de la vue d'une ſuite non interrompue d'actions vertueuſes! Avec cette perſpective devant nos yeux, que nous nous plairons avec nous-mêmes! Le ſentiment fâcheux de nos infirmités ne nous fera point dans nos impatiences appeler le trépas, ni les craintes d'un avenir inquiétant redouter le coup dont la mort s'apprête à nous frapper. Nous ſerons calmes & ſereins; nous nous conſolerons de tout par la douce penſée, que pour recompenſe des vertus qui ont orné les différens âges de notre vie, nos cendres & nos noms ſeront embaumés, la tombe transformée pour nous en un aſile de repos, & nos ames, pures comme nos yeux, métamorphoſées en anges de lumiere.

LETTRE

D'HERVEY A UNE DAME.

DIMANCHE dernier la Providence m'appela loin de mon troupeau, pour aller prêcher dans deux Paroiſſes étrangeres, éloignées l'une de l'autre de pluſieurs lieues. L'eſpace qu'il me fallut parcourir pour y aller, & revenir de-là chez moi, peut paſſer pour un voyage, & ce fut un des plus agréables qu'on puiſſe faire Je voudrois avoir les couleurs & le génie d'un Peintre habile, pour peindre à votre imagination, ſans faire tort à leur beauté, les charmans payſages & le riantes perſpectives qui ſe ſont ſuccédés ſous mes yeux.

La température de l'air étoit arrêtée dans un juſte milieu : l'atmoſphère n'avoit ni cette chaleur brûlante qui vous énerve & vous accable, ni ce froid pénétrant dont le ſentiment déſagréable vous pourſuit & vous occupe. Elle étoit à ce degré heureux qui fait évaporer doucement les parfums des plantes & des fleurs ſans les épuiſer trop vîte, & ſa pure tranſparence laiſſoit voir leso bjets dans le jour le plus favorable. La face du ciel contribuoit encore

à augmenter la beauté variée des prefpectives ; elle étoit femée, non de ces nues épaiffes & noires dont les flancs font gonflés de pluies, mais de ces nuages d'argent légers & fugitifs qui rompent de temps en temps l'uniformité fatigante d'un foleil continuel, & jettent par intervalle devant fon difque éblouiffant un voile d'ombres qui foulage & repofe les yeux. J'avois pour compagnon de voyage un honnête homme, d'un jugement neft & folide, & qui ne manquoit point de lecture. Il avoit long-temps vu le monde, & il l'avoit vu en homme qui fait approfondir les chofes, & qui ne juge pas fur les apparences. Il étoit en état de parler bon fens fur mille fujets importans, & de donner de temps en temps de vues utiles. Ainfi quand je voulois paffer des réflexions ou du fentiment au plaifir de converfer, j'avois avec moi un homme avec qui je pouvois profiter. Ainfi Dieu fembloit difpofer tout pour rendre notre voyage agréable.

A la premiere halte que nous fimes, nous trouvâmes une terre forte qui ne demandoit qu'à produire ; mais la main de l'homme n'y avoit rien femé, & fe fol naturellement fécond étoit eftérile faute de culture. N'eft-ce pas là le cas de plufieurs ames immortelles, qui nées avec les difpofitions les plus heureufes, reftent incul-


tes



tes & perdues faute de soins & d'instruction ? Cependant cette plaine inculte, quoiqu'elle n'offrit elle-même aucun agrément, servoit à relever l'éclat de la verdure des plaines voisines. Ainsi la vue de l'abîme profond où sont allumées des flammes éternelles, par la terreur même qu'elle inspire, fera mieux goûter aux élus le bonheur dont ils jouiront au haut des cieux. Nous fimes plus de diligence pour sortir plutôt de cette plage aride : car pourquoi s'arrêter dans un lieu ou avec une connoissance qui ne vous offrent rien d'utile ? On ne peut se délivrer trop tôt d'une situation si fâcheuse.

Quand nous fumes avancés un peu plus loin, nous entrâmes dans un vaste enclos. Ici nous reconnumes par-tout la main du travail & d'une heureuse industrie, L'épi étoit encore enfermé dans son chalumeau, & par-tout les tiges multipliées croissoient heureusement. Ce champ couvert d'une riche verdure, & purgé de ses herbes inutiles, promettoit à son propriétaire satisfait l'espérance d'une moisson prochaine qui payeroit ses travaux, & nourriroit sa famille. Je sentis le prix d'une main laborieuse, trésor qu'il est au pouvoir de tout homme de se donner lui-même. Le champ du paresseux ressemble aux montagnes de Gilboa, sur

lesquelles on ne voyoit jamais ni pluies, ni rosée, ni fruits. Mais par-tout où se trouveront la prudence pour imaginer & le courage pour exécuter, le succès suivra presque toujours l'entreprise. Il n'est point de désert aride où l'économie & le travail ne puissent faire épanouir la rose.

Nous continuâmes notre course en admirant l'active fécondité de la terre, l'enfance des moissons, & les jeunes trésors dont les campagnes étaloient par-tout l'espérance. Cela me donna lieu de refléchir sur un des dogmes les plus importans du Christianisme, sur la Résurection, & je fus parfaitement convaincu qu'il est possible à Dieu de ranimer les morts. Cela me donna aussi quelque idée de la beauté & de l'éclat dont se revêtira le corps du juste.

En effet, il n'y avoit que quelques jours que j'avois arrêté mes regards sur les campagnes, & je n'avois vu dans le monde végétal qu'une étendue stérile, sans aucune parure, sans un seul trait aimable ou gracieux : mais aujourd'hui quelle foule de beautés, quelles graces, quel éclat! Il n'est point de jeune vierge dont le visage soit plus riant & plus fleuri ; il n'est point d'épouse mieux parée & plus brillante. Et si Dieu anime & pare ainsi l'herbe des champs & les

êtres insensibles des plaines, quel éclat, quelle majesté ne donnera-t-il pas à l'argile qu'il destine à loger des âmes immortelles ? Nous avons accompagné à leur tombeau plusieurs de nos amis ; nous avons vu en plurant leurs tristes ossemens déposés dans la poussiere ; mais séchons nos larmes, ils ne périront point dans la tombe : ce n'est qu'une retraite où leur argile s'épure, & d'où elle sortira brillante comme l'aurore, & radieuse comme le soleil, pour jouir, sans jamais se corrompre, d'une fraîcheur & d'une jeunesse immortelle.

Nous entrâmes ensuite dans un chemin bordé des deux côtés d'une haie de grands arbres mêlés d'umbles buissons. Ici la vue étoit resserrée ; & nous n'avions plus d'autre perspective que les rameaux épais de cette voûte de feuillages : les jeunes branches étoient vêtues d'un vert agréable & doux à l'œil, qui observoit avec plaisir les livrées diverses dont chaque plante étoit ornée. Ici les tendres rejetons montroient un bouton tout prêt à s'ouvrir ; là le bouton étoit ouvert, & montroit la fleur défendue par ses épines ; & ce qui étoit si agréable à voir, étoit dangereux à toucher. O merveilleuse & puissante énergie de la voix de Dieu ! Il n'a dit qu'une fois, *que la terre produise*, & la nature fidéle obéit tous les ans à cet ordre unique. Des fié-

cles se sont écoulé depuis la naissance du monde, & la nature n'a rien perdu de sa vigueur. La force de cette parole de l'Eternel dure encore, & soumet tout l'univers matériel à ses loix !

Au moment où nos yeux se repaissoient de tous ces objets agréables, une volée de cloches ébranlées toutes à la fois, saluerent notre oreille d'une harmonie vraiment auguste, & d'une musique simple qui avoit quelque chose de majestueux & de céleste. Tout-à-coup une bouffée de vent s'éleve & emporte loin de nous ces sons argentins ; mais ce fut pour nous les renvoyer aussi-tôt, lorsque nous les croyions perdus, & le plaisir de les entendre fut renouvellé par cette agréable surprise.

Bientôt ces plaines & ces vastes avenues disparurent, & nous nous enfonçâmes dans le bois d'un vallon. Mille oiseaux des plus gais, sautillant & gazouillant dans le feuillage, nous tinrent compagnie dans l'ombre de cette solitude. Nous rendimes graces à ces chantres des bois de leur complaisance & de leurs chansons, & nous les priâmes de célébrer pour nous le Créateur. Mais ce qui nous parut plus nouveau, ce qui nous toucha davantage, ce furent les cadences & les roulemens du rossignol. Quel gosier harmonieux a reçu cet être charmant ! Quel musicien infatigable !... J'ai

plus d'une fois entendu sa plainte mélodieuse pendant le jour, & l'on m'a dit qu'il ne se repose point les nuits, & qu'il chante encore dans les ombres. L'air étoit impregné des plus douces odeurs; & en les respirant, je me rappellai ces vers si gracieux du grand *Milton*. *

„ Maintenant les zépgirs légers agitent
„ leurs aîles odoriférentes; ils distribuent
„ à nos sens les purs esprits des parfums
„ de la nature, & dans leur murmure ils
„ sembloit dire à quelles fleurs ils ont ravi
„ ces dépouilles embaumées.

Je me rappellai en même temps une description d'un cantique de l'Ecriture, bien supérieure aux vers de *Milton*. „ Enfin l'hiver est passé, les pluies ont cessé
„ les fleurs paroissent sur la terre : la sai-
„ son où chantent les oiseaux est arrivée ;
„ & la voix de la tendre tourterelle est en-
„ tendue dans nos bois.

Dans un lieu où deux de nos sens étoient si délicieusement affectés, nous n'avancions qu'à regret, & nous craignons l'instant où nous sortirions de ce bois agréa-

---

* . . . . *Now the gentle gales*
Fannig their odoriferous wings dispense
Native perfumes, and whisper whence they stole
Those balmy spoiles.

ble, quoique nous y fussions resserrés; sans autre perspective que le dais étroit & brillant des cieux sur nos têtes. Mais lorsque nous l'eumes passé, quelle étonnante multitude de merveilles s'offrirent à notre vue! Je tressaillis de plaisir, & jamais surprise plus agréable n'émut mon ame. Nous étions montés sur le sommet d'une colline, d'où notre œil embrassoit une longue file de plaines d'un contour immense: à peine notre vue pouvoit en atteindre les dernieres limites. Toute cette scène étoit partagée entre une foule de laboureurs, & chargée de mille fruits différens. Les plaines les plus voisines de nous & dont nos yeux distinguoient le mieux les objets, étoient couvertes de tous les trésors champêtres. Les parcs étoient remplis de moutons & d'agneaux bondissans près de leurs meres; les vallées étoient comblées de moissons si épaisses & si pressées, qu'elles offroient à l'œuil les flots mouvans d'une onde doucement agitée. Ici brilloit une profusion de fleurs entassées sans mesure & sans ordre: là la verdure en étoit simplement émaillée, comme un tapis que parcourt le dessein d'une broderie légere. De cette foule de fleurs les unes étoient dorées comme l'orange; les autres avoient la blancheur de la neige; quelques-unes sembloient teintes des rou-

ges couleurs d'un beau ſang. Plus loin les Villes & les Villages étoient ſemées par intervalles. Mille autres beautés innombrables ſe preſſoient en foule devant mes yeux.

Oh ! puiſſent tous les charmes de cette ſaiſon délicieuſe élever toujours vers le pere de la nature les penſées du voyageur qui s'arêtera pour les contempler ; & tandis que ſon œil eſt enchanté de ce tableau, que ſa langue exprime mille actions de graces au Maître de l'univers !

Suprême Auteur de tout bien, ces beautés ſont ton ouvrage. Dieu tout-puiſſant, ce ſont tes mains qui ont formé ce bel univers ; c'eſt de toi que ſont ſorties toutes ces merveilles. Quelle merveille ne dois-tu donc pas être toi-même ?





MEDITATION

Composée par une jeune Angloise en 1750, à l'imitation de celles d'H ERVEY.

LES jours fuyent plus rapidement : les nuits s'allongent & se traînent à pas lents : les nuages plus sombres, plus noirs s'enflent de pluies & s'abaissent sous leur poids : l'air plus froid & plus piquant mord déja les tendres fibres de nos corps sensibles : tout annonce les approches de l'hiver.

Voyez les arbres, ils partagent aussi le sort de l'homme & le dépérissement de son être ; ils se dépouillent de cette épaisse chevelure qu'agitoient les orages de l'été, leur parure se flétrit & leurs feuilles tombent de toutes parts. Quelques-unes, comme le vieillard décrépit & chancelant sur le bord de sa tombe, pendent de leur tige desséchée &, reposent encore quelques heures suspendues au frêle appui qui le soutient

ſoutient au haut des airs, juſqu'à ce qu'un léger ſouffle briſe leurs foibles liens, & les précipite ſur la terre qui doit les diſſoudre & les détruire. Elles tombent ſans que leur ſort nous intéreſſe, depuis qu'elles ont ceſſé de faire le plaiſir de nos yeux à peine ſont-elles éparſes & foulées ſous les pieds de l'homme, quelles ſont oubliées de lui. Briller & plaire l'eſpace d'un été, voilà donc le terme de leurs deſtins, tandis que le ſapin ſuperbe que ces filles paſſageres du printemps viennent effacer dans la fleur de leur jeuneſſe, ſurvit & demeure après elles, étalant une verdure & des charmes plus durables. Arbre privilégié, ta beauté, ta verdure vivent auſſi longtemps que toi : tu ne les perds qu'en ceſſant d'être toi-même.

O emblême frappant des charmes & de la beauté périſſable de mon ſexe ! Qu'il eſt fragile & court le bonheur de ces femmes inſenſées qui ont mis leur félicité dans le plaiſir d'être admirées ! Et de quels hommes ? Ce n'eſt pas au ſage ni à l'homme de bien qu'elles ſont jalouſes de plaire; c'eſt à des êtres légers & frivoles comme elles. Le ſage ne prodigue point ſon hommage à l'éclat d'une argile mieux polie & plus agréablement colorée. Sous cette enveloppe brillante, il cherche l'ame, & n'admire que la vertu. Peut-être paſſeront-elles

leur jeunesse sans s'occuper d'une seule pensée utile & sérieuse. Et quel trésor de folie & d'impertinence elles auront amassé pour leurs derniers jours, pour ces jours où toutes ces riantes chimeres, ou tous ces charmes dont elles sont si vaines, auront disparu & ne laisseront d'elles qu'un être difforme & insupportable ! Comment soutiendront-elles le choc de la vieillesse menaçante qui les dépouillera de tous les attraits de la béauté, & les traitera comme l'automne traite ces arbres ?

Hélas ! toutes ces qualités, toutes ces perfections que le monde vante à nos oreilles dans ses discours flatteurs, tant que nous avons de la jeunesse & de la beauté, s'évanouissent avec elles ; ou s'il nous en reste encore quelques vestiges, le monde retire ses éloges ; & garde désormais sur elles un profond silence ! Malheur à nous si le champ de notre ame n'a pas été cultivé dans nos jeunes années ; si la vieillesse ne le trouve pas enrichi des fruits de la raison, il s'y fait un vuide immense que viennent remplir la malice & l'envie dont les semences se développent sur-tout dans l'automne de l'âge. La femme qui n'a compté que sur des charmes périssables, comme une feuille fanée, languit oubliée du monde qui ne la voit plus qu'avec

indifférence : heureuse encore si elle n'excite pas ses mépris. Semblable au vol de la flêche qui ne laisse dans l'air qu'une trace invisible, sa vie ne laisse sur la terre aucuns vestiges de vertu qui fasse souvenir d'elle.

Oh ! combien plus heureuse est la femme dont une mere vertueuse éleva l'enfance & guida la jeunesse, mêlant sagement à ses jeux innocens les leçons de la vertu ; qui apprit d'elle, avant que les vains plaisirs eussent fait sur son ame tendre une impression trop profonde, que tout étoit vanité, hors la religion & la vertu ; & qui s'est souvenue de son Créateur, avant d'être surprise par ces tristes années, par ces mauvais jours, qui finiront par lui faire dire le soir du fond du cœur : » je n'ai » eu aujourd'hui aucun plaisir.

La beauté est pour nous un avantage réel, lorsqu'elle embellit la raison, & qu'elle sert d'ornement à la vertu ; mais si elle n'est que le masque du vice ou de la folie, si elle nous persuade qu'avec elle nous pouvons nous passer des autres qualités plus solides, la beauté alors est une malédiction ; c'est un présent que Dieu nous a fait dans sa colere ; c'est un flatteur qui nous trompe pour nous perdre, & dont le temps nous démasque bientôt

la perfidie. Si nous ſommes ſages, la ſeul ambition digne de nous, c'eſt la raiſon unie à une belle ame. Ne ſoyons point jalouſes d'exciter l'admiration, mais ſoyons-le toujours de la mériter.





ÉLÉGIE

Ecrite sur un Cimetiere de campagne, traduite de l'Anglois de M. Cray.

J'ENTENDS le son de la cloche funebre qui annonce la fin du jour : les troupeaux mugissans marchent à pas lents & tortueux vers l'étable : le laboureur fatigué regagne avec effort sa chaumiere ; il abandonne l'univers à l'effroi des ténébres & à l'horreur de mes réflexions.

Les prairies ont perdu tout leur éclat : un triste & vaste silence régne autour de moi, & n'est interrompu que par le bourdonnement de quelques insectes aîlés qui volent pesamment dans le vague des airs : leur murmure assoupissant & lugubre se fait entendre au loin dans la campagne.

Mais quels gémissemens viennent frapper mon oreille ! C'est le triste hibou, qui du haut de cette tour couverte de li-

erſe, éleve ſa plainte juſqu'au ciel ; j'ai troublé ſon antique ſolitude : j'ai profané ſes ſombres boſquets.

La mouſſe que le temps a réduite en pouſſiere, s'éleve en monceaux ſous ces arbres touffus. C'eſt là, c'eſt ſous ces ormeaux ſauvages & à l'ombre des cyprès, que repoſent les ruſtiques ancêtres des habitans du hameau ; ils ſont enfermés pour jamais dans leur étroite demeure.

La voix perçante du coq, le gazouillement des oiſeaux, les accords des inſtrumens champêtres, ne pourront les faire ſortir de ce lit effrayant ; Ils ne ſe leveront jamais pour reſpirer les parfums du matin que les zéphirs apporteront en vain ſur leurs aîles.

On a vu ſouvent la moiſſon tomber ſous leur faux tranchante, & la terre indocile céder à leurs travaux : ils menoient en triomphe un ſuperbe attelage. Combien de fois les chênes audacieux des forêts n'ont-ils pas gémi ſous le coup de leur hache peſante !

Ce n'eſt plus pour eux qu'un feu pétillant brille dans les foyers, ou qu'une épouſe chérie prépare un repas champêtre ; ce n'eſt plus pour eux que de tendres enfans élevent leurs mains innocentes, en ſollicitant un baiſer qu'ils envient à leur mere.

Altiere ambition ! pourquoi méprisez-vous leurs travaux, la simplicité de leurs plaisirs, l'obscurité de leur destinée ? Pourquoi la grandeur écouteroit-elle avec un souris dédaigneux l'histoire succinte & naïve du pauvre ?

L'orgueil de la naissance, la pompe du pouvoir, tous les avantages que donnent la richesse & la beauté, attendent également l'heure inévitable : tous les sentiers de la gloire aboutissent au tombeau.

Les voûtes de nos temples ne retentiront jamais de leurs éloges : la postérité n'a point érigé de trophées sur leurs tombeaux. Grands de la terre, pourquoi les plaignez-vous ?

Un superbe mausolée pourroit-il rappeller dans ce cadavre le dernier souffle qui s'échappe ? La fumée de l'encens réchaufferoit-elle cette froide poussiere, ou les accens de la flatterie charmeroient-ils l'oreille insensible de la mort ?

Peut-être a-t-on enseveli sous cette terre méprisée un cœur autrefois animé d'un feu céleste, & des mains dignes de porter le sceptre ou de toucher la lyre d'Apollon.

Mais la science enrichie des dépouilles du temps, ne leur a jamais ouvert son livre immense : la froide indigence a étouf-

ſé dans leur ame leurs nobles tranſports ; elle a glacé dans ſa ſource le génie créateur qui donne la vie aux grandes penſées.

Ainſi mille pierres précieuſes ſont renfermées dans les ſombres cavités des montagnes : mille fleurs naiſſantes répandent dans les déſerts une odeur embaumée.

Ici repoſe peut-être un Hampden, qui auroit oppoſé ſon intrépide vertu aux injuſtes efforts de la tyrannie : un Milton qui vécut ſans écrire, & qui mourut ſans gloire : un Cromwel, dont les mains ne furent jamais ſouillées du ſang de ſa Patrie.

Ils ne régnerent pas ſur les ames par l'éloquence & le génie : l'obſcurité de leur ſort les priva des triomphes de la vertu, des éloges de la renommée, du doux pouvoir de répandre des bien-faits, & de faire naître un ſourire ſur les levres du pauvre.

Mais ſi leurs vertus furent enchaînées, leurs vices reçurent auſſi des liens ; ils ne s'éleverent pas au trône par des degrés ſouillés de ſang & de carnage ; ils ne fermerent pas ſur le genre humain les portes de la clémence.

Ils n'eurent jamais à cacher la rougeur de leur front, ou à combattre les déchiremens d'une conſcience effrayée : leur

muſe ne profana point l'encens des dieux, en le faiſant brûler ſur l'autel de la débauche & de l'orgueil.

Mais j'apperçois un groſſier monument qui ſemble garantir ce tombeau des outrages du temps : quelques vers gravés à peine ſur la pierre, demadent au voyageur le tribut de ſes larmes.

Hélas ! qui réſigna jamais ſans regrets l'inquiete & flatteuſe exiſtence ? Qui s'expoſa volontairement à devenir la proie du ſilence & de l'oubli ? Comment abandonner les enceintes du jour &la chaleur de la vie, ſans jetter en arriere un regard long & douloureux ?

L'ame qui s'envole jouit encore des regrets d'un cœur déſolé : les yeux qui ſe ferment ſollicitent de pieuſes larmes : la nature jette un cri du fond des tombeaux, & du milieu même de nos cendres on voit ſortir quelques étincelles.

Pour moi qui rends hommage à ces cendres négligées, & qui les fais revivre dans mes vers, ſi quelque ami de la ſolitude, ſi quelque cœur ſenſible eſt un jour attiré comme moi dans ces lieux champêtre, il voudra peut-être connoître ma deſtinée.

Peut-être un berger, dont les cheveux ſeront blanchis par les ans, s'empreſſera de lui répondre : » Nous l'avons

» vu ſouvent au lever de l'aurore : ſes pas
» précipités faiſoient jaillir la roſée du
» ſommet des fleurs ; il devançoit le retour
» du ſoleil ſur ces côteaux fleuris.

» Voyez-vous à l'extrémité de ce vallon
» ce chêne antique, dont les branches
» inclinées forment une ombre majeſtueu-
» ſe ? C'eſt - là qu'il écoutoit le murmure
» du ruiſſeau, & qu'il ſuivoit des yeux ſon
» cours tranquille.

» Tantôt il erroit au haſard dans la
» forêt : un ſourire amer étoit ſur ſes
» levres ; il proféroit quelques mots en-
» trecoupés, images fantaſtiques de ſes
» ſombres rêveries ; tantôt il tomboit dans
» un long anéantiſſement comme un mal-
» heureux abandonné de la nature entiere,
» ou tourmenté d'un amour ſans eſpoir.

» Mais un jour il ne parut point au le-
» ver de l'aurore ; en vain le ſoleil s'éleva
» ſur l'horizon ; il ne vint point ſous l'om-
» brage de la forêt, ni ſur le bord du
» ruiſſeau.

» Bientôt des chants lugubres, un fune-
» bre appareil m'annoncerent qu'il n'étoit
» plus ; je le vis porter lentement vers
» ſon éternelle demeure. Liſez ces vers
» gravés ſur la pierre : je vais écarter ces
» brouſſailles qui les couvrent.

» Reçois-le dans ton ſein, ô terre bien-
» faiſante ! Il ne brigua jamais ni les fa-

» veurs de la fortune, ni les éloges de la » renommée; il appartint à la douce mélan- » colie, & la sagesse ne dédaigna point d'éclairer son humble naissance.

» Le ciel le combla de ses faveurs; car » il le doua d'une ame bienfaisante & sin- » cere; il n'avoit que des larmes à don- » ner, il les répandit sur les malheureux; » il ne désiroit qu'un ami, & il eut un » ami.

» Ne cherchez point à faire briller ses » vertus, ni à tirer ses défauts de cet asile » terrible; c'est ici que ses défauts & ses » vertus reposent pour jamais dans le sein » de son Pere & de son Dieu, entre la » crainte & l'espérance.



Na. Nous avons cru faire plaisir à nos Lecteurs en insérant cette Elégie avec les Ouvrages d'*Hervey*. Elle nous a paru écrite avec beaucoup de goût, de force & d'harmonie : elle est d'ailleurs analogue aux sujets que nous venons de traduire.

Fin de la premiere Partie.

5 C. 12

ferme ~~[illegible]~~ 1 ~~[illegible]~~ 6 pce } 1 C. 20 p

a la maison

+ Lauren — 1 C

5 C. 15

MÉDITATIONS
D'HERVEY,

TRADUITES DE L'ANGLOIS,

Par M. PEYRON, & revues par M. LE TOURNEUR.

SECONDE PARTIE.



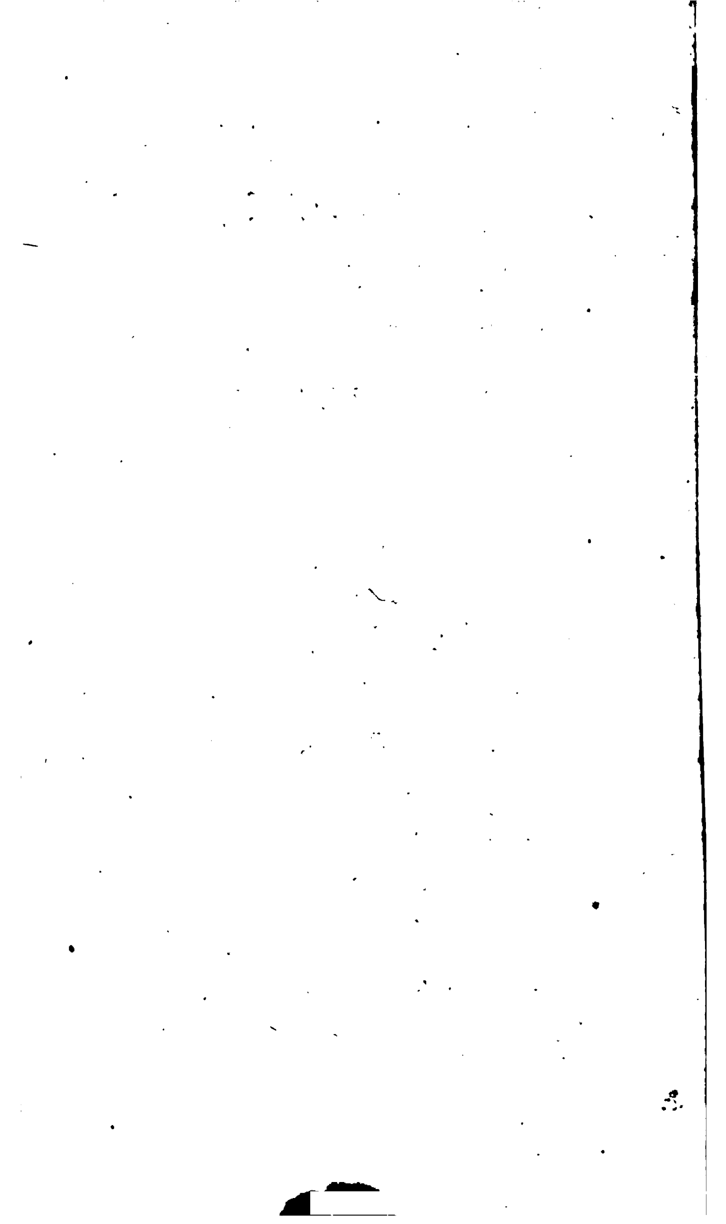
A PARIS;

Chez LE JAY, Libraire, rue Saint Jacques au-dessus de celle des Mathurins, au grand Corneille.



M. DCC. LXXI.

Avec Approbation & Permission.





MÉDITATIONS AU MILIEU D'UN PARTERRE.



PROMENADE DU MATIN.



A PEINE sorti des tombeaux, encore tout arrosé des vapeurs humides de la voûte sépulcrale, j'allai respirer au milieu d'un parterre émaillé de fleurs. Tous mes sens s'ouvrirent à la volupté. Mon imagination tendrement émue, erroit sur tous les objets, & se promenoit avec délices de fleurs en fleurs.

C'étoit le matin d'un beau jour d'été. L'air étoit frais & léger, la nature riante & animée. Le monde bruyant étoit plongé dans le sommeil. L'intérêt avoit suspendu ses calculs. La débauche lassée reposoit sa tête coupable. Tout étoit serein & tran-

quille. Mon ame étoit calme, mes penſées ſérieuſes & douces. L'aloüette joyeuſe a quitté ſon nid ; je la vois planer dans les airs ; elle ſalue le jour naiſſant ; elle appelle le Laboureur au travail, & les oiſeaux au concert de la nature.

Qu'il eſt doux de rêver, en foulant à ſes pieds l'herbe encore trempée de roſée, en reſpirant la fraîcheur d'un air pur & tranquille ! Ce plaiſir eſt perdu pour vous, enfans de la molleſſe. Que le pareſſeux eſt inſenſible ! qu'il eſt malheureux ! il abandonne la moitié de ſa vie au ſommeil, triſte image de la mort.

Lever du Soleil.

L'aube matinale decline par degrés, ſes couleurs d'un gris obſcur s'effacent & ſe perdent dans les rayons de feu qui rempliſſent les cieux, & vont couvrir la terre. Déjà l'horizon ſe colore d'un rouge brillant. Lorſque le ſoleil ſe leve & commence ſa carriere ; lorſque la foule des oiſeaux paye un tribut d'harmonie au Créateur ; que l'homme s'éveille, qu'il ſe proſterne, qu'il méle les accens de ſa voix à cette mélodie naturelle ; que ſes hymnes montent juſqu'au trône de l'Eternel, avec les parfums ſuaves & délicieux qui s'exhalent de la nature.

C'eſt dans les lieux que l'homme porte

ses premiers regards. Il se plaît à considérer leur voûte magnifique, prodigieux théâtre où les éclairs lancent leurs feux, où le tonnerre éclate & gronde, d'où la tempête s'élance pour ravager l'univers, où roulent & se perdent des milliers de mondes suspendus !

Voyons le soleil sortir du sein de l'orient. A son approche les nuées épaisses s'ouvrent & fuyent comme des rideaux flottans. Avec quelle noblesse il s'avance sur l'horizon ! Sa contenance est fiere & majestueuse. Déja sa lumiere pénetre l'univers. Rassemblez toutes les merveilles de l'art humain, & montrez-moi sur la terre une scène comparable au lever du soleil.

Je vois dans le soleil mille propriétés admirables ; c'est l'emblême le plus vrai du Créateur. Le culte que lui rendirent les Païens est l'idolâtrie la plus excusable. La surprise enchaîna la raison : l'homme se prosterna, vaincu par l'admiration.

Que seroient tous les Royaumes du monde sans la lumiere ? Quels noirs cachots ! C'est en vain que nos yeux cherchent à pénétrer le sombre voile de la nuit. Les traits de la nature nous échappent : la terre nous paroît un désert affreux, un chaos horrible & confus. Mais dès que les heures matinales ont ouvert les portes du jour, la perspective riante se déploie à nos regards.

L'azur des cieux eſt parſemé de roſes : la tendre verdure tapiſſe les plaines : les fleurs étalent des couleurs riches & brillantes : la nature paroît ornée de ſes plus beaux attraits : l'œil s'égare & s'étonne ſans ceſſe.

De même, quel ſeroit l'état de notre ame ſans la révélation ? Voyez les Païens arranger des ſyſtêmes. Quelles idées abſurdes ne ſe formoient-ils pas de la Divinité ! quels ſonges impoſteurs ! quelles conjectures vaines & puériles ſur le ſombre avenir ! Mais le Rédempteur paroît, il verſe dans les ames la gloire & l'immortalité.

Nous ne marcherons plus dans la nuit de l'incertitude & de la crainte ; nous ne demanderons plus en tremblant : » qui roulera la pierre qui nous couvre ; qui nous » ouvrira les portes éternelles ; qui écartera » l'épée flamboyante ; qui nous conduira » dans le ſéjour de plus pures délices ? » Tout fut accompli par ce grand ſacrifie : le pécheur fut ſanctifié, & les portes du bonheur s'ouvrirent à lui.

Si nous béniſſons la Divinité pour avoir tracé le cercle que ſuivent les ſaiſons, le jour, la nuit, les années & les ſiècles, ne devons-nous pas l'adorer & verſer des larmes de reconnoiſſance, pour avoir élevé ſur nos têtes le ſoleil de juſtice ? Sans lui, nos ames ſeroient enveloppées des ombres

de la mort ; sans lui, après avoir erré long-temps d'écueils en écueils, couverts du bandeau de l'incrédule, nous nous serions précipités dans les profondeurs de l'abyme.

Sans cet astre, grand principe de la vie de l'univers, que seroit la terre ? Une masse informe, un amas de matière sans force & sans activité. Les arbres ne nous couvriroient point de leur ombrage : les plantes sans vigueur ne nous montreroient plus le tendre bouton prêt d'éclore : les prairies ne seroient plus un tapis délicieux pour le solitaire. Plus de moissons, plus de fruits. Ce sont les traits de feu de ce globe vivifiant qui donnent au printemps ses couleurs, & à l'automne ses richesses. Ils pénetrent dans les seps de la vigne. La seve fermente, la grappe se colore, & le vin mousse & pétille dans la coupe du plaisir. Le verger fleurit, & se courbe sous le poids de ses fruits : l'or mûrit & se colore au sein de la terre : le diamant se durcit & se remplit de ses rayons : nul être dans la nature que sa chaleur n'atteigne, & qui ne lui doive des bienfaits.

Lorsque ce pere du jour répand sa splendeur matinale, toutes les créatures s'animent : des millions d'insectes recouvrent l'existence : les oiseaux s'éveillent & remplissent l'air de mille chants harmonieux : les troupeaux, par un doux bêlement, mar-

quent leurs tendres ſenſations & leurs reconnoiſſance : le vallon retentit d'une muſique champêtre : écho ne répete que des ſons d'allégreſſe & de la volupté. On voit les fleurs éclore & exhaler dans les airs mille parfums : la campagne offre à nos regards mille ſcènes variées & ſéduiſantes. Mais que cet orbe radieux s'éclipſe un inſtant, toute la nature devient triſte & mélancolique : les cieux paroiſſent inquiets : les oiſeaux baiſſent ſous leurs ailes leur tête affligée : le Berger muet abandonne ſon hautboits, & regarde ſa Bergere d'un œil moins tendre & moins riant : la voix du plaiſir ſe tait : d'affreux rugiſſemens épouvantent les forêts : le hibou ſauvage ſe réjouit ſeul, & croit ſentir les approches de la nuit.

Ainſi lorſque Dieu nous abandonne, quand la foi nous quitte, le déſeſpoir deſcend dans nos ames, & verſe ſur nos heures l'affliction & la douleur.

Je vois le ſoleil répandre la lumiere en tout ſens. Prodigue de ſes dons, il éclaire la terre, & la réjouit : l'orient eſt rougi de ſes rayons naiſſans, & les montagnes d'occident ſont dorées de ſes premiers feux : les régions glacées du nord s'échauffent, tandis que les vaſtes plaines du midi ſont déja embraſées. Ainſi les mérites de la mort précieuſe du Rédempteur s'étendront juſ-

ques sur les derniers âges du monde. Dieu Créateur, commande à ton Evangile de prendre les ailes du matin, & de suivre le soleil dans son cours; qu'il vole chez tous les Peuples, depuis ceux dont le sang est glacé par les neiges & les frimats, jusqu'à ceux qui sont brûlés par des rayons dévorans; que ton nom soit connu & adoré dans tout l'univers; que les ennemis de ta doctrine se sentent arracher le bandeau qui les aveugle, & qu'il vienne une époque célebre & sacrée où toute l'espece humaine soit éclairée & conduite par la vérité!

La Rosée.

L'homme, après avoir promené ses regards dans les cieux, les repose avec plaisir sur la terre: les gouttes de rosée, plus brillantes que le cristal, comme autant de prismes, lui renvoient les couleurs les plus vives. Humilie-toi, pierre orgueilleuse, qui brilles sur la tête des Monarques; que tu serois méprisable auprès de ces gouttes précieuses, si elles avoient ta solidité! Mais, hélas! l'éclat dont elles brillent les consume & les détruit.

Que la fraîcheur que répand la rosée est douce! Bientôt le soleil dans toute sa pompe la fera monter en vapeur légere; mais la tendre nuit viendra de nouveau

remplir de ſon humide haleine le calice des fleurs, & rendre la force & la vie aux plantes languiſſantes.

De combien de moyens ſe ſert la Providence pour verſer la fertilité dans le ſein de la nature ! Tantôt des nuées épaiſſes & noires couvrent le firmament : les vents déchaînés les tranſportent ſur la face de la terre : le tonnerre gronde & les entr'ouvre : les pluies abondantes & rapides ſe précipitent, inondent les plaines & groſſiſſent les fleuves écumans. Tantôt une vapeur légere, ſi déliée que l'œil ne peut l'appercevoir, ſi douce que dans ſa chute elle ne peut bleſſer la fleur la plus tendre, ſe reſſerre & ſe condenſe, ſe réſout & tombe en gouttes de criſtal. C'eſt par ces opérations différentes ou contraires, mais qui tendent au même but, que la fertilité, cachée dans le ſein des eaux, pénetre la terre, & fait germer toutes les plantes qui bientôt nous fourniront des parfums ou des fruits délicieux.

Ainſi j'ai connu des hommes qui employoient des moyens violens pour ſortir des entraves du crime ; le Tout-puiſſant ſe préſentoit à leurs cœurs obſtinés, comme aux Iſraëlites devant Sinaï, avec l'éclair dans les yeux, & la menace dans une voix effrayante : leur conſcience, frappée du ſentiment du crime & de la crainte de la

vengeance ſuprême, trembloit, agitée comme ces montagnes dont un volcan terrible ſecoue les entrailles : les tiraillemens du remords, les agonies de la frayeur, précédoient leur nouvelle naiſſance ; ils étoient réduits à la derniere extrémité, preſque vaincus par le déſeſpoir, avant de trouver le repos & le bonheur dans les bras de Dieu. D'autres ont été rappelés par des voies plus douces & plus attrayantes : le Pere des eſprits s'attachoit à leurs ames dociles, & les attiroit à lui avec douceur : sa grace pénétrante s'inſinuoit dans leurs cœurs comme la roſée dans le ſein de la terre ; ils paſſoient de la mort à la vie, d'un état impur à un état de pureté & d'innocence, par les gradations les plus imperceptibles. O toi, Dieu puiſſant & bon ! ramene-nous dans ton ſein, ſoit par l'alarme de tes terreurs, ſoit par l'attrait de ton ſourire. Frappe-nous des armes de la conviction, ou entraîne-nous par les tendres impulſions de l'amour.

Vue générale de la Campagne.

Montons ſur cette terraſſe, & laiſſons nos yeux errer ſur la campagne voiſine. Quelle perſpective ſéduiſante ! quelle eſt vaſte ! qu'elle eſt variée ! Avec quel plaiſir l'œil s'y repoſe ! Cette plaine renferme les

tréſors de la nature, c'eſt ici qu'elle prépare une foule d'alimens différens à des millions d'êtres. Oui, la nature eſt un livre immenſe : heureux le ſolitaire qui borne tous ſes plaiſirs à le parcourir ! Chaque page lui offre une preuve de la bienfaiſance du Tout-puiſſant. Il le voit aſſis au milieu de l'univers ſur une nuée brillante, réglant ſes mouvemens, & verſant de ſes mains fécondes la vie & le bonheur.

Déja la campagne ſe dore des préſens de Cérès : l'épi s'ouvre aux rayons du ſoleil : le grain ſe colore & mûrit : le Laboureur joyeux voit croître ſon eſpérance & bénit l'Être ſuprême qui couronne ſes travaux.

Des guirlandes naturelles bordent les prairies : des touffes d'herbes croiſſent & promettent un aliment ſalutaire au bœuf vigilant, lorſque les neiges & les glaçons auront fermé le ſein de la terre : un ruiſſeau clair & limpide ſerpente en replis longs & tortueux, & parcourt ce rivage tranquille : les fleurs naiſſent ſur ſes bords, & conſervent leurs couleurs ſous les ardeurs du midi : le firmament voit ſon image répétée par ce miroir champêtre, tandis que le ſaule tranquille & ſolitaire ſe baigne & ſe nourrit dans ſes eaux : une foule de poiſſons nage dans ſon ſein, plonge, revient & amuſe par ſes jeux le pêcheur, qui d'un œil avide contemple ſa proie, & lui

tend le perfide hameçon. Mais ce ruiſſeau, emblême de l'homme libéral, s'éloigne de ſes bords, & roule au loin dans ſes ondes argentées l'abondance & la pureté.

Les côteaux voiſins ſont couverts de riches pâturages : le bœuf vigoureux y puiſe la force, le bélier une chair délicate & le germe de la reproduction : le courſier indompté frappe la terre d'un pied léger ; il s'exerce à la courſe, & apprend à être utile à l'homme.

Au pied de ces côteaux, un bois ſolitaire, dont les arbres touffus élevent leurs têtes juſques dans les nues, offre ſon ombrage frais aux amans, & à l'homme qui va méditer loin du ſéjour des villes. Il ſert de repaire aux bêtes farouches, & d'abri aux heureux oiſeaux. Bientôt il ſervira peut-être de ſoutien aux lambris de nos palais, ou il nourrira le foyer de ce vieillard décrépit, qui repaſſe dans ſa mémoire les beaux jours de ſa jeuneſſe, & ſe plaît à en redire l'hiſtoire à ſa famille attentive : une bruyere entique environne ſon écorce ; & comme les ombres bien ménagées dans un tableau, elle jette un nouveau luſtre ſur la partie de ce payſage : les herbes ſalutaires naiſſent en foule ſur ce côteau voiſin : les maux les plus invétérés, les douleurs les plus aiguës cedent à la force de leur ſuc bienfaiſant : la fievre ralentit ſes fureurs, le ſang circule

avec plus de vîteſſe & d'egalité: notre : conſtitution énervée ſe rétablit ; & la ſanté, le plus doux de tous les biens, couronne nos têtes de fleurs.

Ramenons nos yeux ſur ces riantes campagnes : le fertile eſpalier, moins fier que l'ormeau, mais plus utile, m'offre la ſcène la plus ſéduiſante. Mon cœur treſſaille à la vue de l'abondance qui ſe prépare pour l'automne. Déja les fleurs couvrent le pied des arbres, l'air eſt embaumé, le fruit a percé le tendre calice, & paroît de toutes parts ſur le moindre rejeton. Voltige maintenant, Zéphir léger, viens careſſer Flore ; & toi, impétueux Borée, retiens ton ſouffle deſtructeur, épargne la jeuneſſe de ces fruits ; que la poire diſtille ſon ſuc délicieux, qu'elle ſe colore aux rayons du ſoleil juſqu'à ce que mûrie elle puiſſe orner la table frugale de l'homme champêtre ; que la prune repoſe tranquille ſur l'eſpalier juſqu'à ce qu'elle ait acquis ſon embonpoint délicat & le velouté de ſa peau charmante ; que lornement de nos vergers, la pomme vermeille, ne ſoit point precipitée ſur la terre aride avant que le ſoleil dans ſon cours l'ait colorée par degrés, & pénétrée d'un parfum délicieux. Bientôt nos ſerres ſeront remplies de toutes les eſpèces de fruits. Notre goût excité y trouvera un repas frugal pour le matin, & un rafraîchiſſement doux & humectant

pendant

pendant les chaleurs du jour. Quelques-uns attendent leur maturité tardive de la neige & des frimats, & semblent pousser l'automne jusqu'au centre de l'hiver ; ils viennent en foule couronner nos tables, & finir délicieusement nos festins ; ou bien pressés dans la cuve & préparés par les mains de l'art, ils pétilleron bientôt dans nos verres, & nous fourniront une boisson aussi piquante & aussi délicieuse que le vin.

Une main généreuse a planté tout autour un bois épais pour servir de barriere aux attaques du nord ; mais elle a su ménager une ouverture bienfaisante aux sourires du midi. Je crois voir dans ces jardins potagers une république simple & frugale : la pompe des Cours en est bannie : toutes les productions sont parées d'une simplicité douce & riante : ici les qualités les plus rares sont unies, la modestie & la propreté ; une main adroite a partagé la terre en petites allées & en plate-bandes : chaque espece a sa place où il lui est permis de croître : point de confusion, tout est en ordre. C'est ici que la symmétrie & le cordeau triomphent & sont sûrs de plaire.

La joie & la santé se promenent dans ces lignes. Quelle source de mets exquis & sains, tous destinés à l'homme ! Parmi cette foule d'herbes, il n'est pas une espece qui charge la terre d'un poids inutile ; la moindre

plante eſt un aliment exquis ou un remede ſalutaire : chaque ſaiſſon accommode ſes production à la température de l'air & à l'état de nos corps. Le poſſeſſeur de cette terre ineſtimable peut-il envier le ſort des Rois ? Il ſe promene tous les jours au milieu des ſes paiſibles ſujets : chacun d'eux lui fait ſon préſent & lui paye un tribut volontaire : ſes beſoins ſont ſatisfaits, & ſon goût eſt agréablement flatté.

J'apperçois d'un côté des montagnes immenſes dont la cime court ſe perdre dans les nues ; elles paroiſſent les bornes de la nature : un roc effrayant penche ſur la cabane du Laboureur ; il effraie le paſſant, & l'excite à rêver. Tout eſt beau dans l'univers. Sur la cime des montagnes, à côté de cent précipices affreux, au milieu de cent roches déſertes, régne une plaine verdoyante, un fertile vallon que baigne une onde fraîche & pure, où la nature ſemble ſourire au ſein de la triſteſſe. Je vois les carrieres & les mines s'entr'ouvrir : l'induſtrie y deſcend, & en tire le ſoc qui doit fendre le ſein de la terre, & la faux bienfaiſante qui lui aſſure ſes moiſſons : l'art ſourit à l'induſtrie, & arrache du fond des abymes les maſſes énormes que l'Architecte attand. Ami du luxe, il éleve les dômes ſuperbes, enfle l'orgue & dore nos lambris.

De l'autre côté, une mer vaſte & profonde borne mes regards ; quelle foule de créatures vivent dans ſon ſein ! C'eſt ici la citerne de l'univers ; elle diſtribue toutes les eaux qui vont ſe répandre ſur la face du globe : le moindre ruiſſeau qui ſerpente dans les déſerts affreux & ignorés, la moindre nuée qui ſe forme ſur nos têtes, ſe nourriſſent dans cette ſource inépuiſable : le commerce vient ſur ſes bords ; il voit avec chagrin la vague s'élever & rugir : ſon eſpérance chancelle. Tout-à-coup un vent léger & favorable enfle les voiles ; il monte gaiment ſur un frêle vaiſſeau : les cris des matelots frappent les airs ; il vole dans les régions les plus éloignées de la terre ; il découvre des peuples nouvaux, il devient leur ami ; le monde eſt ſa patrie.

La vue de cette magnificence & de cette profuſion a ſuſpendu les fonctions de mon ame. Que ce ſpectacle eſt impoſant, lorſque nos côteaux rians ſont couvers de troupeaux & de Bergers, & que la valée retentit de leurs douces chanſons ! Qui peut ſe refuſer à la joie générale ? qui peut ne pas ſentir les vives atteintes du plaiſir ? Lorſque le Pere de la nature répand le bonheur ſur ſes enfans, qui peut ne pas reſpirer le ſouffle de ſa bienfaiſance ? Mon cœur ſe dilate, le plaiſir ébranle tous mes fibres. Que vous êtes heureux, habitans de ces cantons !

Que peut-on ajouter à votre félicité? Comment vous payer ma reconnoiſſance ? Ah ! mes vœux vous ſont inutiles; la paix veille ſur vos demeures.

C'eſt pour vous que l'Eternel poſa les fondemens de l'univers ; pour vous il déchira le voile des ténébres, & forma la nature ſi riante & ſi belle. Il parſema le firmament des étoiles brillantes pour charmer vos regards : la terre fut couverte de gazon pour être le ſiége de vos plaiſirs : le ſouffle divin répandit ſur la nature cette vapeur douce & légere qui la nourrit : le zephir fut formé pour careſſer les joues de vos tendres Bergeres, & les rendre plus fleuries .... Sa main entaſſa les montagnes pour vous ménager les vallées fraîches & ſolitaires. Jouiſſez de vos plaiſirs, l'homme des villes n'eſt pas aſſez ſenſible pour vous les envier.

Les ſaiſons roulent autour de la main de l'Eternel : ſon doigt préſide à toutes les révolutions céleſtes ; il preſſe le reſſort de la nature, & le principe actif s'exerce ſur tous les êtres : l'univers eſt dans ſa main : l'ordre & l'harmonie ſont ſes bienfaits. Ce globe rentreroit dans la confuſion du chaos, le aſtres retomberoient enveloppés dans es ténébres ; ſi l'Etre ſuprême ne veilloit ſur les opérations de l'univers.

Si le raiſin vous rafraîchit par ſon jus

agréable & piquant, vous le devez à sa bonté ; si le pain nourrit & entretient vos forces, c'est un effet de sa bienfaisance ; si la plus tendre mélodie se fait entendre dans les bois ; si le rossignol vous charme par son chant délicieux, rappelez-vous qu'il fit le printemps ; c'est à lui que vous devez la figue sucrée, l'eau fondante & douce de la pêche, & la saveur musquée de l'abricot ; c'est lui qui versa le parfum dans le chévre-feuille & le jasmin. Il forma le calice de toutes ces fleurs que vous foulez à vos pieds, & dont l'air s'embaume. Si toutes ces créatures pouvoient emprunter votre voix, ne doutez point qu'elles l'emploiroient à publier les louanges du Créateur. » Nous sommes les serviteurs, diroient-» elles, de celui qui mourut pour vous ; il » nous créa pour être les réservoirs de ces » délices que sa bienfaisance suprême a » voulu vous prodiguer. N'imaginez pas que » de nous-mêmes nous puissions servir ni » à vos plaisirs ni à votre consolation : c'est » l'énergie divine qui agit en nous, & qui » fait votre bien-être. Nous vous servons, » ô fils des hommes, parce que vous êtes » capables d'aimer & d'adorer Dieu qui » nous forma. Servez donc ce Dieu bien-» faisant, vous tous, êtres sensibles, qui » vous plaisez à goûter nos douceurs.

Parfum & coloris des Fleurs : leur courte durée.

Quittons ce côteau pour descendre dans une vallée solitaire. Je me plais à détailler le plaisir. Ici l'aspect de la nature n'inspire pas ce sentiment vif qui suspend les fonctions de l'ame pour la plonger dans l'admiration & l'extase ; mais il fait naître ces sentimens purs, ces douces rêveries, ces transports délicats qui ne se peuvent exprimer, mais qui se font sentir à l'homme heureux qui sait les goûter. La nature n'est pas ici dans toute sa pompe, mais dans un négligé séduisant : sa parure est un bouquet, un ruisseau pur arrose son sein. Ici elle inspire la douce gaieté à ses amis. Mes yeux ne peuvent suffire à tant de beautés ; mes pas m'entraînent dans la profondeur de ce bois. J'ai traversé les vastes prairies : quelle douce retraite m'a préparé la nature ! Ce tapis de mousse m'invite au repos.

C'est dans les bois solitaires & tranquilles que les Grands Hommes ont puisé ce goût du grand & du beau, ces pensées sublimes qui nous étonnent ; c'est sous cet ombrage qu'ils ont découvert les vérités utiles qui nous éclairent ; c'est ici que je veux finir le reste de mes jours : là nature me donna le

goût de l'étude, je viendrai le nourrir dans cette ſolitude; aſſis ſur ce gazon, je me livrerai à la douce méditation, & la vérité deſcendra dans mon ame.

Quelle odeur ſuavé & délicieuſe ! Je reſpire le doux parfum des fleurs : l'encens de la nature me pénetre : le chévre-feuille & le jaſmin agréablement enlacés, couronnent cette muraille ſolitaire, & ſe jouant avec les zéphirs, verſent de leurs calices mille flots odorans. Quelle invitation plus agréable & plus forte, de s'arracher de la mort volontaire où nous plonge la molleſſe ! Ce fut pour l'homme vigilant que l'Eternel prépara ces délices. L'homme oiſif & ſenſuel voit à ſon lever le ſoleil au milieu de ſa courſe : les tendres fleurs penchent leur tête deſſéchée : le ſpectacle raviſſant d'un beau matin a diſparu : l'air a perdu ſa douce fraîcheur, & s'eſt changé en un fluide brûlant.

Quels tranſports, quelle volupté dut éprouver le premier des mortels, lorſque le matin du premier jour de l'univers, pénétré des premiers rayons du ſoleil, embaumé par couche de fleurs où il avoit repoſé, il jetta un regard étonné ſur ſon aimable compagne, & voulut l'éveiller de ſon profond ſommeil! » Eveille - toi, s'é-» cria-t-il, le jour brille ſur nos têtes : une » douce fraîcheur nous appelle dans les

» prairies : les tendres fleurs ouvrent leur » calice & exhalent dans les airs mille odeurs » délicieuſes. Je ne ſais ſi la volupteuſe » ivreſſe qui remplit mon ame, embellit » tout ce que voient mes yeux : les plantes » ambrées, preſſées ſous mes pas, portent » à mon odorat des flots de parfums : la na- » ture pénetre tous mes ſens : je ſuis tranſ- » porté . . . . » Qu'un Génie bienfaiſant aille murmurer ces douces paroles à tous ceux qui, plongés dans le ſommeil, ſe refuſent à ces pures jouiſſances.

Ici le plaiſir conſerve toujours toute ſa force : ici l'intempérance eſt innocente, ou plutôt jamais l'excès n'accable nos organes ; le corps ne fait que ſe prêter à la ſenſation : l'ame ſeule jouit, ſe remplit d'une volupté qui n'épuiſe jamais ſes forces.

Quel feu de coloris ! quelle touche ! quelle variété de couleurs ! quelle richeſſe ! Les unes fieres & animées, les autres tendres & douces, je crois voir le rubis avec ſes rayons de feu, le ſaphir avec ſon bleu d'azur : par-tout des nuances délicates & ſenſibles : la nature, l'art & le goût ſemblent concourir pour faire de ces déſerts un palais de délices. Quel pinceau délicat a ſu compoſer cette variété de teintes ! quelle main habile a ſu ménager ces couleurs ! Là elles ſemblent jettées au haſard & confondues : ici elles ſont placées avec

tout le ſoin de l'art. Par-tout brille le choix & la profuſion : la fleur, la verdure & les ombres, habilement mêlangées, adoucies, offrent un contraſté parfait & un accord plein de charmes. Que le tiſſu ſur lequel la nature déploie ſes tréſors, eſt fin & délicat !

Quelle leçon de confiance nous donne ce ſpectacle ! Si la Providence conſerve ces êtres ſubalternes avec un ſoin continuel, ſi elle daigne revêtir ces créatures inſenſibles d'une parure ſi brillante, confiera-t-elle à des mains négligentes le ſoin de ſes enfans chéris ?

Que ma ſituation eſt heureuſe & ſéduiſante ! La mélancolie peut-elle émouſſer le ſentiment du plaiſir, lorſque je ſuis étendu ſur un tapis de verdure ? Ces couleurs vives, ces odeurs délicieuſes pénétrent mes ſens, & portent dans mon ame une douceur qui paſſe dans mes penſées.

Combien des fois un beau ſoir de printemps a diſſipé mes idées triſtes & mélancoliques, & donné de nouvelles forces à mon eſprit abattu ! Je ne m'étonne point de voir les Rois deſcendre de leurs trônes, ſe dérober au faſte & à la pompe des Cours, pour venir s'égarer dans un jardin ; de voir les Grands abandonner leurs équipages ennuyeux & mornes, & leurs appartemens dorés, pour reſpirer la fraîcheur d'une riante campagne. Mais ſi le ſeul aſpect de

la nature eſt ſi noble & ſi touchant, quel plaiſir inſpirera la préſence de ſon Auteur ! O quelles délices, inconnues aux mortels, inonderont nos ames, quand nous ſerons couverts des rayons de ſa gloire !

Diverſité des Fleurs : Perfection & ſimplicité des ouvrages du Créateur.

Quelle profuſion de fleurs ! quelle ſurprenante variété ! Je vois par-tout la nouveauté piquante jointe à la perfection & à la ſimplicité. Quelques-unes élevent leur tête avec majeſté, dominent ſur tout le parterre, comme le Souvain dans un Etat. L'autre, plus modeſte & ſans ambition, n'oſe pas même élever ſa tige, & laiſſe ſa tête repoſer ſur le gazon. Les unes ſont élégamment découpées ; les autres garnies de franges, & chamarrées de mille couleurs. Celles-là, ſimples dans leur parure, ont la candeur d'une Vierge, & ſont pures comme la vertu. Celles-ci, décorées de la pourpre des Rois, ſont l'orgueil du jardin & du maître. Mais jamais le noir, jamais cette triſte & ſombre couleur ne fut admiſe dans la parure du printemps : les habits de l'affliction & du deuil ne ſiéroient pas à la nature, lorſque d'un air riant elle ouvre les ſources du plaiſir, pour le diſtribuer dans tous les êtres. Maintenant elle ne veut inſpirer

que des idées agréables : l'illuſion du ſentiment a gagné mon ame. Quel raviſſement ! Des millions de fleurs brillantes diſputent devant moi le prix de la beauté. Je jouis de leurs couleurs, de leurs parfums, de leur charme : toutes attirent mon éloge, & je reſte indécis.

Que tes ouvrages ſont ſublimes, Maître de la nature ! Ta ſageſſe forma la douce volupté pour la récompenſe du Sage. Que n'eſt-il permis à mon imagination enflammée d'embraſſer l'immenſité de tes deſſeins, & de ſentir toute la juſteſſe de l'exécution ! Homme miſérable & borné, que de travail, que de ſoins, que de peines pour achever un ouvrage qui toujours reſte imparfait ! Efforts du génie, vous reſtez toujours au-deſſous de la nature ; mais l'Architecte ſuprême bâtit d'un ſeul mot. La perfection & les graces naïves ſont à ſes ordres. Il étonne, il ravit, il ſéduit. L'erreur ſuit ſans ceſſe les traces de l'homme ; elle mêle ſon poiſon aux découvertes de la ſcience.

La vérité déplaît aux humains, quand elle ſe montre nue à leurs foibles yeux ; pour que leurs regards n'en ſoient pas bleſſés, ils la couvrent du manteau de la fable & du voile de l'allégorie. L'inconſtance & la légereté dégradent tous les jours les chef-d'œuvres de l'art. Le dégoût ſuit de près

l'admiration ; mais des millions de ſiécles ſe ſont écoulés, & le dégoût & l'ennui n'ont point encore attaqué les œuvres du Tout-puiſſant. Depuis l'inſtant où le néant enfanta l'être, on ne ceſſe de les admirer ; la ſurpriſe & l'admiration prennent de nouvelles forces de l'attention même qu'on apporte à les contempler : & l'enſemble & les parties, tout eſt merveille.

De quelles teintes, de quel crayon ſe ſervit le Peintre céleſte pour deſſiner, pour colorer la robe de la nature ? La main du Tout-puiſſant n'a beſoin que d'un principe ſimple pour donner l'eſſor à une infinite de cauſes. L'humidité de la terre & le fluide ſubtil qui l'environne partent de la même ſource : ſeuls ils operent tous ces miracles ; ils pénetrent ſubtilement dans les fibres de la mouſſe qui couvre la terre, & montent par degrés juſqu'au ſommet des cèdres les plus élevés : attirés par les racines, circulant dans des canaux inviſibles, & s'incorporant avec la ſubſtance des moindres rejetons, ils font pouſſer le bourgeon, le font épanouir : les feuilles naiſſent & couvrent les arbres : les fleurs ſuccedent aux feuilles, & les fruits aux fleurs : les forêts ſe rembruniſſent, & nous préparent l'ombrage frais qui doit exciter les plus douces rêveries. Une cauſe ſimple & uniforme fait naître tous les effets qui nous charment dans

dans le printemps de l'année, & nous effrayent dans son hiver. C'est cette cause unique qui fait circuler le sang dans les veines de la mûre, & qui s'atténue en petites feuilles d'or pour dorer le coin fortifiant; c'est elle qui souffle dans nos jardins une vapeur suave, & qui charge le jeune Zéphir d'embaumer la nature; & ce sont ses larmes précieuses qui vont former la gomme odoriférante dans le sein de l'Arabie.

Quelle variété dans les individus de la même espece! Dans un bosquet de tulipes ou dans un groupe d'œillets, à peine un ou deux sont colorés & situés de la même maniere. On voit qu'ils appartiennent à la même famile, mais chacun a sa parure & son attitude particuliere. Permettons donc à quelques-uns de nos freres de s'écarter dans quelques points indifférens, si nous sommes réunis sur les objets importans; que ces légeres différences d'opinion ne nous empêchent point d'être amis; ne souffrons entre nous d'autre rivalité que celle de suivre de plus près notre divin Maître, de mener la vie la plus pure & la plus innocente, & de montrer le plus de zèle & d'ardeur à nous obliger mutuellement.

Succeſſion réguliere des Fleurs : effets agréables qui résultent de cette économie.

Quoi de plus digne encore de notre admiration, que l'ordre régulier dans lequel chaque eſpece de fleurs ſuccede à l'autre ! Tandis qu'une foule d'eſpeces nous prodiguent leurs appas, une foule d'autres germent dans le ſein de la terre, & nous préparent de nouveaux plaiſirs : le lys s'avance le premier à travers les glaçons ; ſans craindre les frimats, il vient, décoré de la robe de l'innocence, offrir à ſon maître le premier tribut de l'année ; près de lui la fleur de ſafran s'effraye du bruit des vents impétueux & des rugiſſemens de la tempête ; elle cache ſa tête timide ; el e n'oſe trop allonger ſa tige, qui l'expoſeroit à leurs fureurs. Dans cette brillante ambaſſade de l'année, la viollette ſe montre des premieres ; ornée de ſes ſimples graces, & digne d'embellir les jardins des Rois, elle ſe contente de border nos haies, & de croître au pied des buiſſons ; elle diſtribue librement & ſans faſte la douceur de ſes parfums, bornant toute ſa gloire à nous donner du plaiſir, ſans chercher notre admiration ; emblême expreſſif de ces vertu s modeſtes, qui dans le ſilen ce & l'obſcurité, verſent leurs d ouces influences ſur le malheureux, ſans attendre que l'i mportunité leur arrache des

bienfais. La malheureuse polyanthe, qui faisoit l'ornement de nos plates-bandes, a disparu : transplantée sur nos fenêtres, elle servoit de barriere aux rayons du soleil, & nous faisoit goûter un ombrage frais & parfumé ; je l'ai vu se faner, elle a penché sa tête languissante, & la mort l'a desséchée. Tu es venue nous consoler de sa perte, toi * fleur agréable & brillante, qui empruntas ton nom de l'ours féroce : marquée de mille couleurs, un œil de cristal te couronne ; ta draperie est du plus beau satin : tu exhales dans les airs un parfum délicieux : tant de titres t'ont rendue la favorite de ton maître ; mais tous ses soins ne peuvent te préserver de la loi commune ; ta douce odeur & ta bauté ne peuvent te dérober aux coups du sort.

Je vois éclore la majestueuse tulipe ; elle nous fait oublier pour un temps toutes nos pertes ; sa douce fantaisie la colore à son gré de mille couleurs : sa passion est de plaire à tous les yeux. L'anémone la suit : sa robe est étendue, sa cime est couronnée d'un dôme superbe : son manteau flotte négligemment : sa touffe agréable offre un trône aux amours de Flore & de Zéphire. Le même mois produit encore la renoncule : fiere & gracieuse, elle étale la richesse de son feuillage. Pour nous plaire,

* L'oreille d'ours.

elle n'a besoin que de l'élégance de ses formes & de la brillante variété de ses teintes. Il me semble que la nature se perfectionne dans ses opérations : à mesure qu'elle s'apprête à finir l'année, ses derniers ouvrages sont toujours plus marqués au coin du grand Maître. Pour couronner ses bienfaits, elle fait naître l'œillet, qui captive tous les yeux par ses graces, & charme notre odorat de ses parfums. Cette fleur rassemble seule toutes les qualités des fleurs qui ont passé avant elle, & nous les fait oublier. La giroflée, comme une amie fidelle, nous accompagne constamment au milieu des vicissitudes de la saison. Les autres fleurs ne vivent qu'un matin, elles ne se montrent à nous que pour nous laisser des regrets ; mais celle-ci se perpétue, pour ainsi dire, dans nos jardins, & ajoute la fidélité à la complaisance.

Laisse-moi reprendre haleine, divine nature ; tu épuises mes sens : laisse-moi contempler à loisir le bouquet charmant qui couvre ton sein ; il ne se flétrit jamais ; ton souffle pur le reproduit sans cesse : chaque jour te pare de nouveaux attraits. Etres ravissant & mystérieux, pourquoi as-tu borné mes sens ?

Qui encourage l'asphodèle à se hasarder au milieu de Février, & à confier son panache doré aux astres séveres & perfides

de l'hiver, qui exite les différentes eſpeces d'arbres à pouſſer des fleurs avant que la douce halene du printemps ait pénétré leur écorce délicate ? Qui apprend au girofle à ralantir ſon pas juſqu'à ce qu'un ſoleil brûlant ait fait fermenter dans ſa tige ſes riches parfums, ſi ce n'eſt cette Providence infaillible, qui du haut de ſon trône régle d'un tour de main la deſtinée de tous les êtres !

Suivez-moi dans ce parterre ; conſiderez chaque plante : jettez un inſtant les yeux ſur cette tulipe. Le papillon, malgré ſon inconſtance, ne peut la quitter : ſans ceſſe il revient lui prodiguer de nouveaux baiſers. Voyez le jaſmain élever ſa tête ; il ſe courbe & ſe replie ſur les colonnies qui ſoutiennent le houx ; il étend ſes rameaux flexibles, & forme un riant berceau, où le Laboureur paiſible puiſſe pendant les chaleurs du jour ſe repoſer ſous ſa verdure. Ici la noble pivoine montre ſa tête orgueilleuſe : là la triſte hyacinthe penche la ſienne. Le lys majeſteux voudroit-il changer la blancheur de ſa robe pour les franges & la magnificence de l'œillet ? Les colonnes qui s'élevent du milieu de ſon calice, & qui ſont couronnées par un chapiteau d'or, ajoutent à l'éclat de ſes panneaux d'albâtre.

Trop ſouvent nos eſprits inquiets mur-

murent contre le partage des bienfaits de la Divinité. Nous citons le Maître du monde au tribunal de notre vanité ; nous osons accuser sa justice de partialité, & nous imaginons que notre lot pouvoit être plus riche & notre condition plus heureuse. Nous regardons avec des yeux jaloux les rangs & les honneurs comme des biens qui nous sont enlevés, & qui nous étoient dûs. Mais considérons avec attantion la conduite de la nature envers les plantes même les plus simples, & nous reconnoîtrons notre folie. Le moindre fibre dans leur constitution pourroit-il être altéré, & le moindre trait dans leur dessein ou leur couleur changé, sans qu'ils perdissent quelque agrément ? Pourroit-on enlever de la chaîne générale la moindre fleur, sans déranger la proportion qui régne dans cette classe de créatures ? Et si celui qui voit tout conserve une harmonie si exacte parmi ces agréables bagatelles, n'arrangera-t-il pas avec plus de combinaison & de soin une succession noble & constance parmi ces créatures raisonnables ? Celui qui a choisi la saison la plus propre pour faire croître la primevere, & l'imbiber de rosée, pourroit-il négliger ses enfans, ou se tromper sur leurs vrais intérêts ? Celui qui a combiné le systême de la végétation si parfaitement, que le monidre vuide pourroit le détruire, per-

mettra-t-il au hasard de présider aux destins de son peuple chéri ?

Apprends, mortel aveugle, que la sagesse de Dieu est infaillible ; sois certain que dans la foule des êtres qui vivent sous ses yeux, tu es le premier que distinguent ses regards. Je te jure au nom du Tout-puissant, que tu es à ses yeux d'un bien plus grand prix que toutes les herbes qui couvrent les campagnes. Si sa volonté sacrée t'afflige d'une maladie, n'imagine point qu'une santé durable fût pour toi le plus grand de tous les biens. S'il lui plaît de t'enlever tes enfans, ne conclus point que ton bonheur est détruit, parce que les espérances que tu fondois sur une famille nombreuse se sont évanouies. Celui qui régla l'univers sait mieux que toi-même ce qui te convient : tous les changemens qu'il fait dans ton état son pesés, sont ordonnés pas sa science infallible... Prosterne-toi donc dans une humble résignation, & sois persuadé que tout ce que veut l'Etre suprême est ton bien.

Fleurs créées pour l'homme seul : les animaux sont insensibles à leurs beautés & à leurs parfums

C'est sur-tout pour l'homme que Dieu créa les fleurs ; lui seul a reçu le privi-

lége de jouir de ces êtres charmans. Voyez la brillante couronne de l'impériale; considérez la tendre tubéreuse ; contemplez la pompe & l'éclat de ce parterre, où la variété des couleurs & celle des parfums se disputent le plaisir de nous séduire & de nous ravir. Considérez ensuite tous ces animaux qui se nourrissent dans son sein, voyez s'ils sont sensibles à tant de beautés. Le cheval agile ne s'arrête jamais pour contempler les appas d'une belle fleur : le bœuf pesant ne se détourne point pour respirer sa douce odeur. Ils ont des sens pour distinguer les parties grossieres des objets ; mais il n'ont pas le goût qui diserne leurs qualités délicates & agreables.

La premiere fin de cette riche décoration, disent les Philosophes, est d'envelopper & de conserver l'embryon. Mais si la nature ne vouloit que coserver le germe de la reproduction, pourquoi ce tissu brillant ? pourquoi tant d'art & de parture ? Si cette mere universelle n'avoit d'autre but que de conserver le germes, une étoffe chaude & grossiere auroit bien mieux rempli ses desseins.

Il est donc évident que les fleurs ne furent enrichies de ces graces seduisantes que pour les plaisirs de l'homme. Aussi nous payent-elles régulierement le tribut que la

nature leur impoſa pour nous ; elles paroiſſent ſolliciter nos regards ; les plus belles naiſſent auprès de nos demeures , elles croiſſent ſous notre main , elle s'embelliſſent ſous nos yeux. Pour mieux gagner notre affection , elles ont ſoin de cacher dans le ſein de la terre toute leurs difformités ; elles ne déploient à la vue que les formes les plus agréables & les plus ſéduiſantes ; elles réſervent leursplus douces odeurspour embaumer nos promenades du matin & du ſoir , parce que l'homme choiſit ordinairement ces heures tranquilles pour s'égayer au milieu d'elles. C'eſt à ces heures qu'elles ſont plus prodigues de leurs parfums , & qu'elles exalent des corſpuſcules plus fins & plus délicats.

Homme , délices du Créatur , favori de la Providence , ſi tu es diſtingué par ſa bonté , diſtingue-toi auſſi par ta reconnoiſſance. Tandis que dans un éloquent ſilence toutes les creatures publient ſa grandeur , prête-leur ta voix ; ſois le grand-Prêtre de la nature , & mêle tes himnes à leurs hommages muets. Adore ce bienfaitur ſuprême qui verſa le bonheur ſur tous les êtres. Il te doua d'une ame immortelle & raiſonnable; c'eſt à l'éclat de ce flambeau ſacré que tu parcourus l'univers pour en prendre poſſeſſion. C'eſt à ta raiſon que tu dois tes jouiſſances privilegiées; c'eſt elle qui te fait goûter ce

qu'il y a de plus délicat dans la jouissance de la volupté : par elle tu découvres mille beautés dans la nature, qui deviennent pour toi la source de mille délices. C'est ce principe noble qui te gouverne & te conduit, qui te rend capable d'admirer & de contempler les ouvrages de ton Maître : c'est ce principe immortel qui perpétuera ton bonheur. Lorsque la nature aura perdu le charme qui nous séduit, l'osque le flambeau du jour consumé laissera l'univers dans les ténébres, seul tu survivras à l'univers ; tu jouiras de la vue de ton Dieu, tu seras pénétré des rayons de sa gloire. Homme, que tu es grand ! Connois tu tes droits & l'immensité de tes espérances ?

La terre fut donnée à l'homme pour sa demeure. Cette voûte d'azur, semée d'astres brillans, fut construite de mains de l'Eternel, pour s'élever comme un dais superbe au-dessus de la tête du Roi de la nature : la tendre verdure, émaillée de fleurs, ne germe que pour être foulée à ses pieds : le soleil ne fut suspendu dans les airs que pour éclairer ses pas & ses jours. Lorsque la nuit tranquille s'apprête à commencer son cours, la lune avec sa lumiere douce vient calmer les pensées de l'homme ; elle jette une lueur sombre sur les objets de ses passions, pour adoucir l'émotion de ses désirs, & le plonger dans un sommeil paisible :

les vapeurs légeres qui voltigent ſur ſa tête, n'errent dans le firmament que pour en varier les ſcènes touchantes, & tempérer les chaleurs brûlantes de l'été. La douce fraîcheur, renfermée dans des bulles errantes, ſe condenſe, & portée ſur l'aîle des vents, humecte & rafraîchit toute la nature. Les vaſtes champs ſont les greniers inépuiſables de l'homme, l'océan eſt ſon réſervoir; les animaux n'ont reçu leurs forces que pour le ſervir, leurs fourrures brillantes que pour l'habiller, leur chair délicate que pour le nourrir. Chaque élément eſt un magaſin fécond, formé pour ſes beſoins ou pour ſes plaiſirs; chaque ſaiſon apporte ſur ſa table les productions les plus délicieuſes; toute la nature eſt à ſes ordres.

Que peux-tu répondre, homme ingrat? Comment juſtifieras-tu tes crimes? L'Etre ſouverain t'environne de ſes bienfaits; il brigue ton amour par une libéralité ſans bornes, & les aſtres dans leur cours te retrouvent ſans ceſſe aux pieds des autels du vice; toujours les cris de la débauche viennent frapper la voûte de cieux, & jamais elle n'entend la voix de ta reconnoiſſance.

Induſtrie, culture des terres éducation & leurs effets

Quelle vivante peinture des heureux effets de l'induſtrie ! Sans la culture ; ce jardin ſi riant n'eût été qu'un affreux déſert, couvert de ronces & d'épine : inacceſſible à l'homme, il eût été le repaire ſauvage des ſerpens & des reptiles immondes : la bêche & la ſerpe, conduites par la main de l'induſtrie, en ont fait un nouvel Eden.

Ce que la culture eſt à la terre, l'éducation l'eſt à l'ame. Leſprit qui n'a pas été cultivé de bonne heure, qui n'a pas reçu le germe de la vertu, reſſemble à la vigne du pareſſeux. Livré aux penchans d'une volonté dépravée, il ſera le jouet éternel de l'erreur & des paſſions. La colere, comme un buiſſon épineux, hériſſe ſon caractere, & rend ſon humeur agreſte & chagrine : l'avarice apprend à ſes mains l'art de ravir, & à ſon cœur l'art d'opprimer : la vengeance le remplit d'un poiſon deſtructur, & lui fait méditer la ruine de ſes voiſins, une luxure effrénée imprime à toutes ſes penſées le caractere impur du vice : ſon imagination corrumpue ne ſe promene que ſur des objets laſcifs & criminels. Telles ſont les productions de la nature ſauvage

&

& d'une ame abandonnée au déréglement de ses penchans.

Mais la jeune ame qui s'est ouverte de bonne heure à toutes les impressions de la vertu, que la main du Sage a guidée vers le bien, ressemble à un jardin qui fait les délices de son maître : les idées tranquilles & riantes y germent en foule : les passions dévorantes qui auroient pu les étouffer ont été arrachées : la charité répand sur elle ses douceurs, & l'espérance les rayons du plaisir : toutes les vertus personnelles & sociales ornent ce jeune cœur ; tous ses sentimens respirent la candeur & la générosité, & l'homme remplit la carriere de sa vie avec fruit & avec honneur.

O vous, dans les mains de qui le pere de famille remit tout son espoir, venez dans ce jardin ; voyez le Fleuriste attentif, suivez-le dans ses opérations, imitez sa tendre inquiétude. Le matin il visite ses chers nourrissons : le soir il les visite encore. Si le ciel avare refuse aux fleurs ses pluies fécondes, il les arrose lui-même d'une onde pure qui leur rend la fraîcheur ; il les met à couvert des insultes de la tempête ; il les préserve de la dent meurtriere des insectes. Voyez la joie & l'espoir briller sur son visage à la vue du tendre rejeton ; il suit d'un œil attentif tous ses progrès, & ne se repose jamais jusqu'à ce que la fleur brillante vienne

dans toute sa pompe récompenser ses travaux.

Industrie, c'est à toi qu'on doit les autels qu'on élevé à l'ambition. Ta main verse le bonheur & l'abondance sur l'univers : l'ambition le ravage & le défigure. Tu le rends fécond, elle le remplit d'affreux déserts & de ruines.

Le Tournesol.

Parcourez tous les points de vue ; partout une perspective agréable attache votre œil enchanté. Voyez le tournesol s'élever comme une tour, & dominer sur l'étendue du parterre ; sa couronne d'or attire les regards : elle est d'une couleur qui captive sur-tout les yeux des misérables.

Mais quelle passion sympathique tourne sans cesse cette fleur vers l'astre du jour ? Elle paroît le suivre dans son cours, & le soir lorsque les pâles ombres épaississent le sombre rideau de la nuit, cette amante du soleil penche sa tête languissante, ferme son tendre bouton, & gémit toute la nuit dans l'attente de son retour. Dès qu'ils reparoît aux portes du jour, elle tourne vers l'orient ses regards amoureux, & lui présente son bouton d'or. Lorsqu'il régne élevé sur le trône brûlant du midi, elle épanouit ses larges feuilles, & se pénétre des impres-

ſions de feu que lui lance l'aſtre qu'elle aime.

Imitons cette fleur; comme elle tournons ſans ceſſe nos regards vers Dieu : ſoyons ſous la main de la Providence comme cette fleur ſous l'influence de l'aſtre du jour.

La Senſitive.

Et toi, tendre ſenſitive, pourrois-je oublier de te chanter ? Ta pudeur eſt délicate comme celle d'une jeune vierge facile à s'alarmer : tu renfermes tes modeſtes appas ſous un voille de verdure; & par un privilége qu'aucune autre fleur ne partage avec toi, tu ſembles être douée de la douce ſenſibilité des êtres animés. On peut la regarder comme un anneau de la chaîne qui lie le régne animal au régne végétal.... L'obſervateur qui ſuit ſes mouvemens, eſt tenté de croire qu'elle a reçu quelques degrés de connoiſſance & de ſentiment. Avancez la main pour la toucher, allarmée elle reſſerre promptement ſes fibres ; & comme une Belle qui craindroit la violence, elle ſe dérobe à la main qui l'approche dans un déſordre précipité; elle ſemble craindre que la fineſſe de ſon tiſſu délicat ne ſoit profanée par la main de l'homme, & elle évite rapidement ſes familiarités indécentes & dangereuſes.

Laiſſons dans les ſecrets du Créateur la cauſe de ce phénomène merveilleux, & ſongeons plutôt à nous appliquer cette leçon. Que rien ne nous raſſure contre les approches du vice. Evitons avec inquiétude juſqu'à l'apparence du mal, & ne ſoyons jamais ſans alarme, même dans le ſein de la vertu.

Fuyons, fermons notre cœur & tous nos ſens aux premieres inſinuations de l'iniquité ; retirons notre ame auſſi vîte que la main ſe retire de la flamme qui l'atteint, auſſi conſtamment que la tendre ſenſitive fuit nos approches.

La délicateſſe des Fleurs, & la groſſiereté de leurs racines : image de la Réſurrection.

Il n'y a que quelques mois que ces rares productions du printemps n'étoient que des racines ſéches & groſſieres. Si nous euſſions ouvert le ſein de la terre, elles nous euſſent paru viles & mépriſables, & maintenant elles ſont la gloire de la nature & les délices de l'homme. L'aiguille & le pinceau travaillent jour & nuit pour tranſporter ſur la toile la richeſſe & l'éclat de leur parure.

Quelle image frappante de la Réſurrection ! Ainſi l'homme couvert de la pouſſiere du tombeau, n'eſt qu'un amas informe

de corruption & d'argile. Mais bientôt cette poussiere s'anime, elle s'éleve à la voix du Créateur, & reprenant un nouvel être & une forme immortelle, elle va briller près du trône de l'Eternel.

Jardin charmant, séjour oú mon ame a goûté une volupté douce & pure, fleurs qui réjouissez mes yeux, qui embaumez mes sens, un sentiment de tristesse vient me saisir au milieu de vous; une idée douloureuse vient empoisonner les doux sentimens que vous m'inspiriez. Je gémis sur votre destinée, en prévoyant les orages qui s'apprêtent à vous détruire. Déja la foudre sillonne la cime des monts & les bords des précipices. Ces douces odeurs dont vous parfumez les airs seront bientôt dispersées & perdues; vos couleurs brillantes vont se flétrir; la tempête brisera vos tendres tiges; le printemps consterné verra d'un œil languissant son sein déchiré par les vents furieux.

Venez vous regarder dans ce miroir, ô vous filles d'Eve, qui brillez dans tout l'éclat de la bauté. Voyez vos charmes éclipsés & ternis par cette simple fleur, & votre beauté fragile passer rapidement comme elle. Une fiévre peut porter un feu dévorant dans ces veines délicates; la consomption peut dessécher ces joues gracieuses & fleuries; des douleurs inattendues

peuvent éteindre la vivacité de vos esprits ? & quand la maladie respecteroit vos attraits, le Temps, le Temps inexorable amenera les rides ; sa faux ne respectera pas plus les fleurs de votre jeunesse, que celles dont brilloit n'aguères la robe du printemps.

Et vous, dont les yeux étincelent encore de tout le feu du plaisir, lorsque la douleur, au lieu de la volupté, consumera vos sens, & que vous roulerez sur vos plaisirs passés une prunelle mourante, comment soutiendrez-vous cette perte ? comment rappellerez-vous un temps déja rapide plus rapidement écoulé dans l'effervescence de la débauche ? En lisant ces lignes qu'une tendre inquiétude pour vos intérêts les plus chers me fait tracer, ne frémissez-vous pas ? Une voix forte & puissante ne se fait-elle pas entendre au fond de vos ames ? La jeunesse colore encore vos visages ; il est peut-être encore temps de vous livrer aux pensées sérieuses de votre salut ; que la Religion ne vous effraie point, elle a des douceurs qui consolent.

Fleurs, vous périrez. Ce lys paroît le roi de ce parterre. Voyez avec quelle grace noble & touchante il éleve sa tête majestueuse ! quel air de dignité & de grandeur ennoblit son aspect ! Hé bien, il ne survivra que peu de jours à sa gloire. Que la

grandeur eſt vaine & paſſagere ! Un vent brûlant l'a deſſéché en un moment.

Cette tulipe étoit, il n'y a pas long-temps, l'orgueil de nos plates-bandes & le fleuron le plus brillant de la couronne du printemps ; mais elle n'a brillé qu'un inſtant. Maintenant inodore & flétrie, elle dépare le partere : elle eſt arrachée par le triſte Jardinier, qui cherce à dérober à nos regards le ſpectacle de la déſolation.

Roſe, que ta figure eſt agréable ! Quel bel incarnat ! quels ſuaves parfums ! Mon odorat frappé de tes flêches ambrées, frémit voluptueuſement... Combien de fois la belle Chariſſa, auſſi fraîche & auſſi vermeille que la roſe, cruelle aux yeux de tant d'amans, a tendrement ſouri à cette belle fleur ! combien de fois en a-t-elle nuancé la blancheur de ſon ſein, où ſiégent linnocence & la vertu ! Sur ce trône de l'Amour, envié de tous les yeux & de tous les cœurs, cette roſe a vu flétrir ſes charmes ; elle a trouvé ſon tombeau dans le ſein des plaiſirs & de la volupté

Qui n'a pas ſouhaité que ces tendres habitans de nos jardins euſſent une exiſtance plus durable ? Vœux inutiles ! Leur deſtinée eſt de fleurir & de briller l'eſpace d'un matin. Tous les jours le ſoleil dans ſon midi brûlant feroit de nos parterres un vaſte déſert, ſi la douce nuit ne verſoit dans les

calices des fleurs une vapeur fraîche & légere qui les nourit, & si le matin ne venoit, tout trempé de rosée, ranimer, relever leurs tiges mourantes.

Fleurs, tendres fleurs, vous périrez; l'orsque, semblable à un conquérant ambitieux, qui, le fer & la flamme à la main, ravage les moissons, démolit les villes, dépeuple les campagnes, répand par-tout la mort & la désolation, l'hiver, le triste hiver, entouré des orages, potté sur les aquilons impétueux, viendra s'asseoir avec son sceptre de fer sur un tas de ruines au milieu de la nature languissante. Alors la tempête horrible fera résonner ses affreux sifflemens; les arbres seront dépouillés de leur riche verdure; nous ne jouirons plus de ces nuits vertes & délicieuses que forment les forêts épaisses & touffues: les vastes plaines seront dépouillées de leurs trésors ondoyans: la terre couverte du sombre voile de la tristesse, ressemblera à une jeune veuve inconsolable: le soleil qui maintenant se leve triomphant, & s'avance à pas de géant pour embraser toute la nature du feu de la volupté, jettera à peine une foible lueur, interceptée par les nuées épaisses & noires, & le jour même ne sera qu'une nuit obscure, une longue nuit: les chantres agréables de nos bois ne feront plus entendre leurs concerts, & le tendre

rossignol interrompra sa plainte mélodieuse; écho muet ne répétera plus les cris joyeux des Bergers : un vaste & triste silence qui ne sera interrompu que par les horribles sifflemens des vents, investira la nature, & roulera sous les voûtes de ces forêts, qui pendant l'été offroient à l'homme des berceaux si délicieux.

Et les fleurs & les chênes périssent : l'univers même périra, & les cieux s'écouleront comme une cire dissoute par le feu.

Divin Rédempteur, si tu nous ouvres ton sein, cet asile est sûr, & nous n'avons rien à craindre du bouleversement de la nature.



PROMENADE DU MIDI.

LE soleil est maintenant au milieu de sa carriere ; sa chaleur pénétre la terre, & bat avec force dans mon pouls palpitant. Je vais me reposer à l'ombre de ce bosquet. Là le chévre-feuille & le jasmin forment un berceau délicieux qui conserve encore la fraîcheur du matin & les gouttes précieuses de la tendre rosée. Ombrages frais & embaumés, recevez mes hommages. Votre influence délicieuse pénétre mes membres languissans ; mes nerfs, par une chaleur excessive, reprennent leur vigueur, & la vie circule avec plus de vivacité dans toutes les parties de mon corps.

Penché sur un lit de mousse, & embaumé des parfums que j'exprime des fleurs que je presse, j'éleve mes pensées jusqu'à la Divinité. Tels Augustin & sa pieuse mere, au milieu d'une contemplation sur les beautés de la nature, furent ravis dans une espece d'extase, où leurs ames au sein de la plus pure jouissance, parurent oublier pendant quelques instans qu'elles étoient liées à des corps terrestres & mortels.

Lorsque la tempête agite l'océan, lors-

que des gémiſſemens & des cris plaintifs frappent l'air & les flots, & que des vagues écumantes ſe jouent des triſtes débris d'un naufrage, qu'il eſt doux & conſolant d'être tranquillement aſſis ſur le rivage ! Lorſqu'un torrent impéteux briſant les digues qui l'arrêtent, fond dans les plaines, entraîne dans ſon cours les arbres, les troupeaux, & la cabane du Laboureur effrayé, qu'il eſt agréable de ſe trouver au ſommet d'une haute montagne, & de ne reſſentir que les agitations & l'inquiétude que cauſe la vue éloignée des malheurs d'autrui ! Telle eſt à préſent ma ſituation. Le ſoleil eſt dans toute ſa hauteur; l'air brûlant nous tranſmet tout le feu de ſes rayons : la terre s'entr'ouvre & forme des abymes : les chemins ſont obſcurcis par des nuées de pouſſiere ; le voyageur brûlé hâte ſon cheval, & cherche un abri : le Laboureur trempé de ſueur, abandonne ſa faux & le travail : le bétail cherche l'ombrage, où haletant, ſe tourmente ſous un midi brûlant : le rocher obſtiné qui laiſſe ſa tête expoſée à toutes les ardeurs du ſoleil, voit fendre ſes entrailles ; tout eſt opprimé par ce déluge de feu, tandis que je jouis d'une douce fraîcheur, & de la tranquillité de mes réflexion au milieu de ce boſquet où le ſoleil peut à peine introduire une foible clarté.

Puiſſions-nous ainſi repoſer enſureté ſous l'aîle du Tout-puiſant ! Et quoique la peſte & la mort ſe promenent ſur la terre & verſent leur poiſon dans toutes les ſources de la vie, nous n'avons rien à craindre. Quoique la profanation & l'impiété, fléaux mille fois plus cruels, ſoufflent une contagion mortelle dans le cœur de ceux qui nous environnent, ſi le Pere des Eſprits, le ſouverain Etre nous couvre de ſa main puiſſante, notre ame ſera toujours pure, & nous ſerons fideles juſqu'à la mort.

O mon Maître éternel, dans ce dernier des jours, lorſque le voile du firmament ſera déchiré, lorſque ton bras invincible arrêtera le ſoleil dans ſa carriere & briſera l'édifice de l'univers, lorſque, la foule des morts comparoîtra devant ton trône, & que la deſtinée du genre humain dépendra d'un mot de ta bouche, ſi tu nous avoues pour tes enfans, nous verrons ſans terreur & d'un œil tranquille les convulſions de la nature expirante, & nous bénirons la diſſolution de l'univers.

Je vois d'ici les abeilles, bravant les ardeurs du ſoleil, ravir aux fleurs les tréſors de leur bouton épanoui. Ce peuple Chimiſte, à qui la nature communiqua le rare ſecret de s'enrichir ſans appauvrir les autres, & l'art d'extraire un baume délicieux des plantes odoriférantes ſans bleſſer leur ſubſtance,

ſubſtance, excite mes réflexions; c'eſt lui que je veux prendre pour modèle. Laiſſons le papillon volage agiter ſes aîles ſuperbes, & ſe livrer au plaiſir fantaſtique de l'inconſtance & du caprice. Laiſſons la ſombre araignée ſe préparer par ſon travail à une pareſſe funeſte. Imitons l'abeille vigilante, qui des plantes les plus vénéneuſes ſait extraire un miel délicieux. Puiſſent ces méditations occuper ſans ceſſe mon ame! Recueillons de ces fleurs qui ſont ſous mes yeux, des penſées utiles à la vertu. Chargé de ce butin précieux, & n'ayant dans mes mains qu'une feuille d'arbre ou une ſimple fleur, je rentrerai plus riche dans ma demeure, que ſi je rapportois les diamans de l'Inde & les tréſors du Potoſe.

Je ne me laſſe point de contempler l'enſemble de toutes ces beautés que j'ai parcourues en détail. Du point de vue favorable où je ſuis placé, & d'où mon œil les raſſemble toutes, j'ai peine à quitter ces murailles tapiſſées d'arbres fruitiers, ces vaſtes allées bordées de gazon & de mouſſe & adoucies par un ſable léger; tantôt couronnées d'une voûte de feuillage qui ſert de barriere aux impreſſions brûlantes du midi; tantôt ouvertes pour laiſſer un libre accès à la douce haleine des vents, & augmenter les plaiſirs des ſoirées agréables.

Mais comme j'oublierois bientôt tous ces

objets qui me raviſſent, ſi le voile d'azur qui couvre l'entrée du Royaume de l'Eternel, s'entrouvroit & me laiſſoit pénétrer juſqu'à ſon trône !

Cité de Dieu, tout ce que nous admirons dans l'univers ne fut créé que pour élever nos idées juſqu'à toi. Mais il n'eſt point de langue ni de pinceau qui puiſſent d'écrire les merveilles que tu renfermes, ni d'imagination aſſez vaſte pour embraſſer tous les biens que Dieu prépare à ceux qui l'aiment & le ſervent. Oh ! quand pourrai-je, admis dans les demeures céleſtes, jouir de la préſence & des bienfaits de cet Etre magnifique !





PROMENADE DU SOIR.

Nigth *is fair* virtu'es *immemorial friend* :
'*The conſcious* moon , *through ev'ry diſtant age*
Has held a lamp to Wiſdom.
(Night THOUGHTS , N°. V.)

La nuit fut dans tous les temps l'amie de la vertu:la lune eſt une lampe allumée par le Créateur pour éclairer les veilles du Sage.
(XIIe Nuit D'YOUNG.)

LA chaleur du jour étoit diſſipée : mon ame délivrée du tumulte des affaires, ſe livroit à des idées paiſibles : une ſoirée agréable & fraîche m'invitoit à la promenade. Je ſortis des murs où j'étois renfermé, & je quittai la ville pour aller dans les champs reſpirer un air plus pur, & inſenſiblement je m'enfonçai dans la ſolitude la plus ſéduiſante.

Les tilleuls & les ormeaux uniſſant leurs rameaux, formoient au-deſſus de ma tête une voûte d'ombrage & de fraîcheur. Sous mes pieds étoit un tapis de gazon, de mouſſe & de fleurs, étendu par la nature, & plus doux que le velours. Le jaſmin & le chévre-feuille agréablement enlacés, s'élevoient en rampant autour

des arbres, déployoient aux yeux leur beauté naturelle, & exhaloient les plus doux parfums. De l'autre côté, les branches arrondies en voûte de feuillage s'ouvroient pour m'offrir au loin la plus charmante perſpective, & ma vue, après s'être heureuſement égarée ſur les plus rians payſages, alloit enfin ſe repoſer & ſe perdre dans l'immenſité de cieux. Les oiſeaux, joyeux & reconnoiſſans des plaiſirs du jour, payoient au Créateur un tribut d'harmonie, & ſe préparoient un ſommeil tranquille par des concerts mélodieux, tandis qu'au loin dans la campagne voiſine un hautbois envoyoit dans les airs des ſons qui parvenoient à mon oreille affoiblis & pleins de douceur.

Diſtrait d'une maniere ſi agréable, mes penſées s'exerçoient ſur un ſujet plus agréable encore. Je penſois à notre dernière victoire, à ma patrie arrachée aux fureurs de la trahiſon inteſtine, & de l'invaſion étrangere : victoire glorieuſe à notre ſiècle, & qui ſera chere à nos derniers neveux, dont elle aſſure le bonheur. J'applaudiſſois à la ſageſſe de notre adminiſtration, je béniſſois la Providence. L'orage alloit éclater ſur nos têtes : elle le détourne & le diſſipe ; que dis-je ? elle le renvoie ſur les têtes coupables, confond nos ennemis, & écraſe les méchans & leurs ténébreux

complots ſous le poids de leurs propres armes.

Cet événement fortuné a donné un nouveau prix à tout ce que je poſſede, un nouveau charme à tout ce que je vois, une nouvelle vie à tous mes ſentimens. Je lui dois la tranquillité d'une vie privée, & la jouiſſance des innocens plaiſirs d'une ſolitude contemplative.

Si la rebellion eût réuſſi dans ſes déteſtables deſſeins, au lieu de me promener avec ſécurité dans ſe ſentiers fleuris, ou j'aurois fui mon habitation champêtre, ou je n'aurois rencontré que le poignard de l'aſſaſſin & la mort. O bonheur ! ô tranſport ! Je vous revois encore, ombrages odoriférans, ſiéges de gazon où je me livrois à la méditation & au repos. Les cris dédaigneux du vainqueur ne troubleront point le calme attendriſſant que je viens reſpirer ici. Le barbare, s'il eût triomphé, il vous eût ravagés, il m'eût arraché du ſein de vos paiſibles retraites. Je vous revois encore, arbres que j'ai plantés, fruits de mes peines & amuſemens de mes loiſirs. Je n'aurois plus élevé la tendre fleur vers les rayons du ſoleil; l'eſpalier n'eût plus appris ſous ma main induſtrieuſe à étendre ſes fertiles rameaux; je n'aurois plus trouvé dans mon riche potager les ſources les plus pures de la ſanté.

Au lieu de cette douce musique qui se fait entendre dans ces bois, j'eusse été alarmé des sons effrayants de la trompette guerriere & des éclats du tonnerre de Bellone. Au lieu de ce paysage séduisant qui réjouit mes yeux j'aurois vu l'horrible carnage désoler nos champs, nos maisons renversées & pillées, nos villages dévastés & déserts. J'aurois vu nos villes entourées d'armées formidables; nos champs fertiles livrés à la désolation, remplis d'images terribles & effrayantes; le sang ruisselant de toute part; le frere poignardant son frere, & le pere expirant sur le corps de son fils. Au lieu de la paix qui nous sourit & nous couvre du précieux rameau d'olivier qu'elle tient dans ses mains; au lieu de la justice, dont la balance égale pese & conserve nos biens, nous eussions vu la persecution armée d'un poignard, & l'esclavage, l'œuil morne & la tête baissée, faire entendre le bruit de ses chaînes.

La liberté, le plus cher des noms, & la propriété, le meilleur de tous les titres, ajoutent un charme inexprimable à nos possessions. Voyez le soleil à son coucher embellir les nuées de l'occident, les nuancer en cramoisi, & les broder en couleur d'or. C'est ainsi que la propriété donne la vie au sentiment de notre bonheur, & le multiplie sous mille formes agréables.

Lorſque les rayons du jour ſeront éteints, les mêmes vapeurs flotteront dans les airs. Mais qu'elles ſeront changées ! Plus de beauté, plus de charme. Déja cette couleur d'or s'eſt évanouie, toutes ces nuances agréables vont ſe prendre ſous un voile gris & ſombre qui n'inſpirera plus qu'une tendre mélancolie. ainſi finiſſent toutes les beautés de la nature, & avec elles ce plaiſir touchant qu'elles nous inſpiroient.

Coucher du Soleil.

Le ſoleil eſt près de finir ſa courſe, il touche au but. Comme il deſcend plus rapidement ! Les roues de ſon char ſemblent pencher ſur les bords du firmament. Sur le point de s'évanouir, ſon diſque s'agrandit & prend à nos yeux plus de ſurface & d'étendue. Les ombres que jettent les objets s'allongent de plus en plus, dans un inſtant les ténébres vont envelopper & les corps & leurs ombre. C'eſt l'image des plaiſirs de la vie ; on en fait peu de cas dans le moment qu'on les goûte : c'eſt lorſqu'ils s'envolent que l'on commence à ſentir leur prix : c'eſt lorſqu'ils nous quittent & que nous ne pouvons plus les rappeler, que nous les regrettons avec douleur.

Le globe lumineux paroît maintennant à demi enfoncé dans la terre obſcure ;

il se plonge dans les mers d'occident, & va quitter notre hémisphère : il ne dore plus les plaines que d'une pâle clarté....... Tantôt les eaux de la mer horizontalement frappées de ses rayons, semblent un verre flottant; tantôt ses rayons refletés dans différentes directions, forment & mélangent une multiplicité de couleurs agréables & magnifiques. L'homme sensible qui va méditer sur le rivage sabloneux, & entretenir sa rêverie au murmure des vagues sonores, est agréablement ému des décorations superbes & variés de cette vaste surface. Il voit avec un étonnement mêlé de plaisir, les ondes mutines s'entrechoquer, paroître tantôt d'une blancheur éblouissante, & tantôt s'embraser de pourpre & de feu. Ici la mer montre une belle couleur d'azur; là elle jette des ondulations d'un verd ageable; par-tout elle offre des scènes fluides & mouvantes que ne peut saisir le pinceau de l'homme, que ne peuvent rendre les couleurs les plus brillantes qu'ont broyées ses mains.

Le Crépuscule : son utilité.

Tandis que mon imagination se promenoit sur les bords de la mer, le flambeau du jour s'est précipité sous l'horizon, & a disparu : la terre est couverte d'ombres,

ou, pour me servir de l'expression d'un des meilleurs Peintres de la nature, elle s'est *revêtue d'une brune obscurité*. Restent encore quelques montagnes dont la cime est blanchie par quelques rayons argentés qui s'enfuyent : la tête touffue des forêts & le sommet des tours élevées, reçoivent le dernier sourire du jour, & brillent encore d'une clarté qui expire. Que le passage de la lumiere aux ténébres est rapide ! Comme le plaisir des hommes, elle a disparu avant qu'on ait pu en jouir. Voyez cette derniere clarté langissamment s'agiter sur la feuille des arbres, & jetter une lueur mourante sur le front des montagnes : elle s'affoiblit & diminue à chaque instant : je peux à peine la distinguer encore. Tandis que je parle, elle expire, & prépare le monde & nos yeux aux ténébres.

Le crépuscule augmente, il revêt tous les objets de sa sombre livrée ; ils brilloient, il n'y a qu'un instant, d'une lumiere douce & variée, & maintenant ils sont voilés d'un brun uniforme presque sans couleur. Les oiseaux qui par leur plus tendre mélodie paroissoient animer la nature insensible, se sont tus, & partagent ce silance morne & général. Dans nos champs tout étoit vif & léger ; maintenant les membres sont appesantis par la fatigue & les plaisirs du jour : le Berger tranquille a im-

posé silance à sa musette : déja la tendre verdure s'efface sous les ténébres naissantes : l'air ne résonne plus des sons touchans du hautbois : écho ne répéte que les gémissemens de la plaintive philomèle qui erre dans les bois des rameaux en rameaux. Pourrois-je maintenant être gai & folâtre ? la terre & le ciel me reprocheroient ma légéreté hors de saison. Il faut que mes pensées soient aussi tranquilles que la fin du jour, aussi augustes que l'aspect de la nature dans ses momens de son repos : mes heures pendant le jour sont animées par les innocens plaisirs : la soirée enveloppée de son crêpe noir, vient sonner l'heure des méditations profondes. Quel sujet plus grand & plus profond que l'éternité ! Elle s'avance à pas de géant, & pousse nos jours vers le dernier jour : le cercle de nos amusemens se rétrécit ; l'ennui des affaires s'empare de nous, & attiédit nos ames.

Mes amis, abandonnons ces intérêts vains & passagers ; livrons-nous à des pensées douces & solides qui puissent ramener la paix & la tranquillité dans nos cœurs.

Je ne vois plus : le soleil a disparu ; & cependant je ne suis point enveloppé d'épaisses ténébres ! D'où part ce reste de lueur, qui pouvant à peine être apperçu, ne laissa pas d'adoucir le front sauvage de la nuit ? Je

ne vois plus le grand diſpenſateur de la lumiere, & je me ſens encore pénétré & réjoui par une douce influence de ſa ſplendeur; il nous rappelle ſes progrés dans l'autre hémiſphére, en nous renvoyant quelques éclats de lumiere pour rendre nos pas moins incertains. Auroit-il emprunté quelques rayons plus foibles pour varier nos plaiſirs & nos ſituations, juſqu'à ce que le ſommeil verſe dans nos ſens ſon heureuſe langueur, & que l'aſſoupiſſement le plus doux vienne peu à peu ſaiſir nos membres, ſuſpendre les fonctions de la vie, & rendre la lumiere inutille?

Avantages de la ſolitude: Dieu préſent par-tout

Une longue & brûlante journée a fait place à la douce fraîcheur du ſoir: une verdure nouvelle ſemble couvrir la terre: les plantes deſſéchées ſe raniment, les fleurs décolorées & fletries ont repris leur coloris & leur éclat: elles exhalent un parfum plus ſuave. L'air reçoit auſſi une force nouvelle, ſon reſſort a plus d'activité... Il pénétre nos membres, rend l'élaſticite à nos poumons, & fait circuler plus rapidement le ſang dans nos veines. Une chaleur trop conſtante détruiroit ces perles de roſée qui brillent ſur le front du printemps;

elle les feroit monter en exhalaiſons inſenſibles : l'haleine les vents & les mouvemens plus légers de l'éventail de l'aurore diſſiperoient ces vapeurs avant qu'elles puſſent ſe réunir ; mais favoriſées par le calme de l'air , & condenſées par la fraîcheur de la nuit, elles diſtillent cette humeur fine & délicate qui répare les plantes, comme le ſommeil répare nos membres épuiſés.

Douce ſolitude, que tu donnes de plaiſirs à l'homme ſenſible ! Le monde eſt un océan en courroux ; & qui peut établir ſes deſſeins ſur l'inſtabilité de ſes vagues flottantes ? Le monde eſt une école de tromperie : & qui peut échapper à ſes dangereuſes ſéductions ?

Dans ce ſejour de tumulte & de corruption, les vérités ſacrées que Dieu grava dans nos ames par la main de la nature, ſont obſcuſies, ſi elles ne ſont pas effacées. On étouffe juſqu'aux cris de la conſcience, & ſes avis ſont interprétés par l'erreur.

C'eſt ici que réſignent la paix & la ſureté ; le ſilence ferme la porte à la noire médiſance & aux cris empoiſonnés d'une converſarion dangereuſe : la foule nombreuſe des images fantaſtiques qui nous importunoient au milieu du tumulte des plaiſirs, ſe diſſipe & s'évanouit dans l'épaiſſeur de

ces

ces ombres. Ici je puis ſans trouble converſer avec mon propre cœur, & apprendre à me connoître moi-même. Ici l'ame peut réunir ſes forces diſperſées, & la grace recouvrer ſa premiere énergie. Ici j'efface l'impreſſion dangereuſe des mauvais exemples. Ici je puis m'appliquer à vaincre mes paſſions ; je deviens le maître & le poſſeſſeur, non d'un ſceptre ni d'une couronne, mais de moi-même. Hommes que l'ambition dévore, agitez-vous, tourmentez-vous pour des honneurs frivoles ; accumulez les baſſeſſes & les crimes pour vous agrandir & monter au faîte du pouvoir. Vos vains plaiſirs ne me touchent point, & je promets d'être fidele à ma ſolitude. Que de charmes raſſemblés ici pour un eſprit appliqué, & qui aime la vertu & la vérité !

Mais eſt-il bien vrai que je ſuis ſeul ici ? Je n'y ſuis pas entouré de mes amis; mais peut-être que ces miniſtres aîlés qui ſe réjouiſſent de la converſion du pécheur, & qui veillent ſur les pas du juſte, ſuivent l'heureux ſolitaire dans ſes douces promenades, & ſont chargés de faire couler ſes heures précieuſes dans la paix & la tranquillité.

Mais comment ai-je pu me croire ſeul ci ? Quel témoin m'environne ? Dieu n'eſt-il pas avec moi ? Je ſuis auſſi préſent à

ses regards qu'il est invisible aux miens?

Qu'il est heureux celui qui porte partout l'intime sentiment de la présence de son Dieu ! Si les dangers le menacent, il voit le bras de Dieu qui le soutient; jamais l'ennui ne répand son poison sur ses heures tranquilles; il n'est jamais seul. Est-il appelé par son état à s'exercer dans les fonctions les plus viles de la société, une passion bien plus noble que l'intérêt l'anime & adoucit ses travaux. Il offre ses peines & ses actions à son Pere céleste, qui maintenant les observe en secret, mais qui doit les récompenser un jour en face des nations assemblées. Il découvre ses besoins à l'œil de la bienfaisance infinie; il verse toutes ses douleurs dans son sein. S'échappe-t-il du monde pour s'enfoncer dans la solitude, il se voit toujours sous les regards de son Maître. Si son ame se ferme aux illusions des passions, la Divinité descend & vient converser avec elle. Que de douceurs il goûte dans le commerce de cette divine amitié !

Rapidité du temps : sa dépense folle & prodigue.

Le jour est fini : les heures se sont envolées; elles sont maintenant devant le Juge suprême, & lui rendent un compte

fidele des actions des hommes. Une main céleste trace leurs écrits en caractere de feu dans le livre de vie qui s'ouvrira pour les publier au dernier jour de l'univers. Heureux ceux dont la vertu s'est accrue des pertes de sa durée, & dont le temps a mesuré la marche & les progrès vers la sagesse!

Que le vol des heures est impétueux! que la course du temps est fougueuse! Il fuit plus rapidement que ne vole dans les champs de Mars le coursier que presse l'aiguillon; ou sur l'onde le vaisseau dont un vent favorable enfle les voiles; ou dans l'air l'aigle joyeux, qui saisi de sa proie, perce les nues, & laisse loin sous ses pieds les nuages & les tempêtes.

Qu'une journée paroît courte lorsqu'elle est finie! Comme elle s'est rétrécie, cette longue étendue que mon imagination échauffée remplissoit de plaisirs, d'espérances & de projets flatteurs! Comme toutes ces perspectives séduisantes & variées s'évanouissent, dès que la main de la froide expérience vient à les toucher! Le feu de mon imagination s'est amorti: l'illusiou s'est dissipée; l'éternité s'est présentée à mes yeux effrayés; & j'ai découvert qu'un état durable & permanent dans une existence finie & bornée étoit une chimere.

Vous qui êtes dans l'iverſſe des plaiſirs ; dans le délire de la jeuneſſe, & ſous le charme de l'opulence, vous n'en croirez peut-être pas le témoignage d'un homme, qui, comme vous, eſt jeune encore. Interrogez donc quelqu'un de ces vieillards reſpectables qui vivent parmi nous ; abordez un de ces Sages qui a paſſé ſa vie ſur le théâtre du monde ; demandez-lui combien il a vécu d'années & de jours : vous le verrez ſecouer ſa tête blanchie par les ans, & vous répondre d'un ton pénétré : „ Quatre-vingts ans ſeſont écoulés, & n'ont „ laiſſé d'autres traces que ces rides & ces „ cheveux blancs, Cette carriere peut pa„ roître longue à la jeuneſſe inconſidérée „ qui la commence ; mais qu'elle eſt courte „ aux yeux d'un vieillard décrépit, qui „ près du terme, ſe retourne pour meſu„ rer l'eſpace qu'il a parcouru ! Il me ſem„ ble que c'étoit hier que je changeois les „ amuſemens de l'enfance pour ceux de la „ virilité. Vous verrez à mon âge combien „ eſt petite la diſtance qui eſt entre la „ tombe & le berceau „ . . . . Croyons à ce témoignage de la vieilleſſe. Examinons ce ſable qui marque & qui nous ravit les heures. Voyez avec quelle rapidité la navette paſſe & repaſſe du métier dans les mains du Tiſſerand, & remplit le canevas

de ſa toile c'eſt l'image de la viteſſe avec laquêlle les jours ourdiſſent le tiſſu de notre vie.

Profond ſilençe dans la nature.

Quel vaſte ſilence environne le monde ! Il eſt ſi profond, que mon oreille entend mon cœur palpiter : mes moindres mouvemens ſont retentir la plaine : la nuit à ramené la paix & la tranquillité dans les villes : le Laboureur ſe repoſe dans le ſein de ſa cabane ; le tendre ramage des oiſeaux ne rend plus les buiſſons harmonieux : l'air eſt tranquille, les branches des arbres ne ſont point agitées : écho n'eſt plus inquiétée, elle ſe livre au repos : l'oreille épanouie ne laiſſe rien perdre à l'attention ; elle ſe ſaiſit des moindres ſons ; elle eſt frappée du murmure inſenſible de ce foible ruiſſeau qui coule au loin dans la prairie.

Si au milieu de ce calme profond & univerſel tout-à-coup mille tonnerres éclatoient ſur ma tête, de quelle frayeur je ſerois frapé ! Je vois mes ſens confondu & mon ame conſternée : mon corps pâle & friſonnant ſe proſterneroit ſur la face de la terre : mes mains tramblantes ſe leveroient vers le ciel . . . . . . Mortels, un appel plus prodigieux ira bientôt por-

ter l'alarme jusqu'au son des tombeaux ; & ébranler vos ossemens émus. Lorsqu'après un repos de plusieurs siécles, la tombe s'ouvrira pour laisser un passage à votre poussiere surprise de se voir animée ; lorsque les cris perçans de l'Archange & la trompete de l'Eternel frapperont l'oreille de limpie, & porteront le déseſpoir dans son cœur, ces sons effrayans agiteront la voûte des cieux : la terre s'entr'ouvrira : ils pénétréront dans les recoins les plus profonds & les plus secrets du tombeau. Comment ces ames criminelles pourront elles soutenir ces sommations redoutables devant un tribunal plus redoutable encore ? O mon ame ; prête une oreille attentive à la douce voix de l'Evangile, & les cris de cette nuit d'horreur feront pour toi des accens mélodieux ; ils te feront plus agréables que la nouvelle de la liberté annoncée à une foule de captifs : ton bonheur commencera à ces mots ; *éveillez vous & sortez, vous qui dormez ensevelis dans la poussiere*

Cette heure sombre & taciturne a tout suspendu. Linterêt ; les affaires & les soucis rongeurs agitoient toutes les têtes : la vie & l'activité se reproduisoient sous mille formes : cette ville immense fourmilloit d'une multitude toujours mouvante : la campagne étoit couverte d'un monde de la-

boureurs : l'air étoit perpétuellement agité par le vol des oiſeaux & le bourdonnement des abeilles : l'art avec des yeux perſans enlevoit à la nature ſes beautés, & l'induſtrie étoit accablée ſous les faix du travail. Cette ardeur & tout ce fracas ſe ſont diſſipés au ſoleil couchant. les animaux ſont tranquilles dans leurs aſiles : & les tendres oiſeaux dorment ſur le duvet de leur nid cotonneux ; le marteau repoſe ; & l'enclume ne gémit plus ſous ſes coups : les boutiques ſont fermées : le ſeuil de la porte de ce Marchand accrédité n'eſt plus uſé ſous les pas des nombreux accheteurs : le Laboureur goûte un ſommeil tranquille, & ſon chien fidele aprés avoir fait longtems une garde vigilante, s'étend & rêve aux pieds de ſon maître ; la fatigue & le travail ont engourdi tous les membres : les affaires ont ceſſé avec les vapeurs errantes qui ſe jouoient dans les cieux au coucher du ſoleil ; la nature entiere eſt aſſoupie ; cependant le ſentiment de la vie palpite encore dans tous les corps qu'elle anime.

Ainſi tout ſera fini pour nous : il ne ſera plus temps de ſonger à la grande affaire de l'homme, à ſon ſalut, lorſque la ſoirée de la mort nous aura couvert de ſes ombres, Travaillons tandis que le jour dure

encore, &hâtons-nous avant que la nuit éternelle soit venue.

Les ténébres

Le noir manteau de la nuit s'obscurcit de plus en plus. J'admire la marche lente & sombre des ténébres. Elles ne viennent point brusquement couvrir en un moment la face de la nature; ce n'est d'abord qu'un voile léger, qui se rembrunit ensuite & s'épaissit par dégré. Un passage trop rapide du jour à la nuit seroit effayant & terrible; il troubleroit le voyageur au milieu de sa course; il frapperoit tous les êtres d'un effroi mortel; il blesseroit peut-être les organes sensibles de la vue. La Providence à réglé la marche des ténébres, & les fait passer par des gradations insensibles & lentes sur la terre: le crépuscule les devance pour nous avertir de leur approche, & nous prévient contre la frayeur & le trouble qu'une nuit soudaine porteroit dans nos sens.

Maintenant les fiers habitans des forêts abandonnent leurs cavernes: mille monstres devorans peuplent les déserts; la mort est dans leur gueule affamée: altérés de sang, ils font leur ronde nocturne. Voyageur infortuné, que je te plains, si la nuit

te ſurprend dans ces affreux déſerts ! Soutiendras-tu ſans pâlir les horribles rugiſſemens de ce lion furieux qui cherche ſa proie ? Ciel propice, prête-lui ton ſecours. Il eſt attandu d'une épouſe vertueuſe & tendre, qu'environne un groupe de jeunes enfans qui ont beſoin de ſes ſecours. Ecarte de leurs pas les dangers & la mort. Le loup vorace ſuit maintenant la trace des Bergers ; il aſſiége bientôt les timides brebis dans le ſein de la bergerie ; & le renard plus adroit ſe gliſſe dans la chaumiere, enleve au Laboureur ſon eſpoir, & une mere à une famille infortunée qui venoit d'éclore ſous ſes aîles.

O homme, faut-il que je te rencontre auſſi dans l'ombre de la nuit, plus féroce & plus terrible pour ton ſemblable que les bêtes affamées & ſauvages ! Grand Dieu, fais ſentir ta préſence à l'aſſaſſin, qui dans les ténébres médite la mort de ſon frere ! Qu'un éclair ſoudain de ta lumiere frappe ſon ame, & le renverſe à tes pieds innocent ou mort !

Les ténébres ont voilé tous les objets agréables : la nuit a paſſé l'éponge ſur les images brillantes du printemps. Où ſont maintenant ces nuances délicates qui charmoient mes yeux ? La roſe eſt ſans couleur, & le lys a perdu ſa blancheur. En vain j'envoie mes regards ſur cette campagne,

tous les êtres semblent mêlés & confondus. O soleil, sans toi l'univers ne seroit encore qu'un chaos : tu es son second créateur.

Ainsi Jesus-Christ est l'ame de nos ames ; c'est par lui que je goûte un plaisir inexprimable à fouler sous mes pieds tant de fleurs : c'est l'assurance de sa grace qui fait bondir mon cœur joyeux dans mon sein tranquille & sans remords. Sans cette idée consolante, je ne me promenerois dans cette riante canpagne que comme un spectre que le sourire de la nature & les caresses de la fortune ne pourroient rendre sensible : mon passage dans ce monde seroit celui d'un criminel condamné à la mort, & conduit au supplice à travers des prairies émaillées de fleurs, & sous des berceaux de jasmin & de chévre-feuille. Mais la douce pensée de ma réconciliation fait sur mon ame ce qu'un soleil brillant opere sur la nature, & y répand la lumiere, le plaisir & le bonheur.

Le Sommeil.

L'homme poursuit son travail jusqu'à la fin de la soirée ; mais ses forces diminuent, ses esprits s'épuisent & languissent : le repos ne lui suffiroit pas ; il a besoin d'un baume qui le rafraîchisse & le répare. Que le sommeil vient à propos remplir ces

deux objets ! Le ſommeil amene les heures tranquilles pour renouveler l'ame & le corps. Dès que l'eſprit & les travaux des mains ſont interrompus, nos membres laſſés s'engourdiſſent, l'eſprit dépoſe le fardeau des ſoins & des affaires : l'attention ſe refroidit & s'émouſſe, & le ſommeil enchaîne toutes nos facultés. Pendant cet intervalle d'une douce & paiſible inaction, la machine ſe remonte, ſes reſſorts reprennent leur élaſticité : la faculté penſante ſe rajeunit, & ſon ardeur ſe ranime pour les travaux du matin. Sans ce reſtaurant ſalutaire, les conſtitutions les plus fortes ſeroient bientôt énervées. Je vis, il y a quelques jours, le malheureux *Florio* : ſon air étoit ſauvage, ſon corps maigre & exténué, ſes penſées errantes & ſes diſcours égarés. Frappé d'une altération ſi ſubite, j'en demandai la cauſe, & j'appris que ſes yeux n'avoient pas été fermés par le ſommeil depuis pluſieurs nuits. Ce jeune homme autrefois l'ame de la converſation, le plaiſir & le charme des ſociétés, n'eſt plus qu'un objet de miſere & d'horreur depuis que le ſommeil l'a abandonné.

Combien des mes concitoyens, & même de mes amis, ſont maintenant étendus ſur un lit de languer, & diſent avec ce Vieillard de l'Ecriture, ſi célébre par ſa patience ;

» Je n'ai plus que des nuits fatiguantes & » douloureuſes » ! Au lieu de repoſer mollement, ils comptent les heures ennuyeuſes ; leur timpan eſt frappé de chaque coup de cloche ; ils meſurent les inſtans par les palpitations d'un pouls agité. Que ne feroient-ils pas pour obtenir une légere trève à leur agonie, oublier leurs douleurs, & goûter quelques momens la douceur d'un ſommeil paiſible !

Par combien de précautions la Bonté divine nous facilite la jouiſſance ce bien néceſſaire ! comme ſa main bienfaiſante éloigne de nous tout ce qui pourroit mettre obſtacle à ſes précieuſes influences ! Dieu tire ſur nous le voile des ténébre, nous plonge dans une molle léthargie ; il cache à nos regards tous les objets qui pourroient agiter nos ſens & les diſtraire, met la tranquillité dans nos maiſons, & impoſe un profond ſilence à toute la nature. Ainſi une mere tendre écarte de ſon jeune enfant le bruit & le danger, & appelle ſur lui le ſommeil par de légers & doux mouvemens.

Songes.

La raiſon maintenant a interrompu ſes fonctions : l'imagination délivrée de cette ſurveillante qui la gêne, ſe livre à ſa fougue extravagante

extravagante, & entraîne l'eſprit dans le labyrinthe de la vanité. Notre tête eſt entourée de fauſſes images, & ſéduite par des craintes ridicules ou des plaiſirs trompeurs. Quelques-uns ſe promenent dans des plaines enchantées, & ſe voient couronnés des guirlandes d'un bonheur imaginaire, tandis que leurs corps ſont étendus ſur la paille ſous le toît d'une chaumiere, dont l'importune araignée leur diſpute l'eſpace pour y filer ſa toile. D'autres abandonnent leurs appartemens ſuperbes : on les traîne dans un horrible cachot; ou bien agités ſur les flots, ils ſe débattent au milieu des vagues rugiſſantes; tantôt ils eſcaladent d'un pas précipité un roc eſcarpé, fuyant de vains dangers avec une inquietude réelle; ou bien engourdis par une crainte ſubite & ſans force ourp échapper au péril, l'eſpérance les abandonne: & quoiqu'enfoncés dans le duvet, ils ſont précipités ſans eſpoir de ſecours dans des gouffres affreux. Telles ſont les extravagances de l'eſprit humain ſous l'empire bienfaiſant du ſommeil.

Mais eſt-ce dans le ſommeil ſeulement que ces jeux de l'imagination abuſent l'homme? Les hommes ne ſe repaiſſent-ils pas le jour de ſonges plus vains que ceux de la nuit? Les uns ſe croient d'une nature ſupérieure, parce que la faveur du Prince

a joint quelques titres de plus à ceux qu'ils possédoient déja ; ou parce que le ver à soie leur a légué en mourant sa parure brillante pour les couvrir. Les autres se félicitent de voir leur coffre se remplir d'or, ils se promettent un plus grand degré de bonheur, s'ils peuvent ajouter de nouvelles sommes à celles qu'ils ont amassées. Quelques-uns soupirent après des louanges frivoles, & voient l'immotalité dans le bourdonnement d'une réputation momentanée. Tous ces hommes sont-ils plus raisonnables que le misérable qui, endormi sous l'ombre d'une haie, & couvert de haillons, se croit possesseur d'un Palais somptueux orné de meubles fastueux du luxe ?

Voulez-vous un vrai tableau de leur vie ; jettez les yeux sur la description qu'en a faite le Prophête. „ C'est un homme affamé „ qui rêve, & qui croit manger ; mais il „ s'éveille, & son ame est vuide : c'est un „ homme altéré qui dort, & qui croit „ boire ; mais il s'éveille, il se trouve „ foible & languissant, & son ame est dé- „ vorée de désirs „. Tel est l'état de ces chercheurs de dignités & de plaisirs. Ils vivent dans l'esperance & la vanité : ils meurent dans le malheur. Eclaire-nous, Seigneur miséricordieux, dans ces égaremens de l'esprit qui nous sont journaliers ; éclaire-nous lorsque la lumiere peut

tourner à notre avantage, & ne pas accroître nos peines ; que nos yeux distinguent la vérité, & ne soient plus séduits par ces apparances fantastiques, qui malgré leur pompe & leur éclat, sont plus vaines & légeres que les ombres de la nuit, plus passageres qu'un songe oublié.

Qu'il me soit permis de m'arrêter un instant sur les mysteres du sommeil. Considérez l'homme de la constitution la plus vigoureuse étendu sur son lit, & plongé dans le sommeil : sa force est enchaînée dans une indolence qui ressemble à l'anéantissement : ses nerfs sont relâchés comme la corde d'un arc détendu : presque tous ses mouvemens sont arrêtés. Considérez une personne tendre & sensible & douée du caractere le plus aimable : ses yeux ouverts ne peuvent recevoir les rayons de la lumiere, & ne distinguent point les objets : les organes de l'ouie sont ouverts, les accens viennent frapper sur le tympan ; mais son oreille ne peut recueillir les sons : le sens & leurs touches délicates sont comme émoussées & engourdies. Vous appellez l'homme un être sociable ; mais où sont alors ses affections ? Il méconnoît son pere & son ami. Que son épouse vertueuse & belle meure à ses côtés, sa sensibilité n'en sera point émue. Ses enfans sont tourmentés de plus cruelles douleurs, & son cœur

reste insensible. Voyez cet homme de génie; il a pénétré les sciences les plus abstraites; il sait débrouiller la vérité du chaos de l'erreur : son goût épuré peut nous produire dans un instant toutes les beautés de la composition & le pathétique du sentiment . . . Maintenant qu'il est endormi, sa faculté pensante est jetée hors de son centre; son imagination le promene d'erreurs en erreurs; au lieu de resonnemens simples & conséquens, il n'a plus qu'un mélange confus d'idées absurdes; au lieu de principes fermes & vrais, il n'a plus que des assertions vagues & indéterminées : l'illusion la plus grossiere en impose à son génie : la nuit entiere ne lui paroît qu'une minute : il n'est plus sensible au mouvement du temps ni à sa durée.

Mais dès que le matin avec ses doigts de rose vient ouvrir le sombre rideau, dès que la clarté pénétre dans son cabinet, il s'éveille, & se remet en possession des talens qu'il avoit perdus pendant quelques heures : ses nerfs se tendent, & le rendent capable d'agir : ses sens ont repris leur premiere vigueur : ses affections réchauffent de nouveau son ame : ses visions romanesques se dissipent, & la raison luit. Et pourquoi cet engourdissement qui saisit les facultés animales, ne les laisse-t-il pas dans une inaction perpétuelle ? Lorsque les pen-

tées sont une fois dans la confusion, pourquoi ne restent-elles pas dans ce désordre? Par quelle puissance sont-elles ralliées dans un instant, & ramenées de l'irrégularité la plus désordonnée dans l'ordre naturel qui leur fut prescrit? Comment le corps peut-il sortir d'une inaction qui ressemble à la mort, & reprendre sitôt toute la vigneur de ses facultés & l'harmonie de leurs fonctions?

Les Esprits.

Voici l'instant où les esprits ont, dit-on, leurs apparitions. Meintenant la timide imagination s'alarme des monstres qu'elle a créés; elle voit des fantômes s'avancer lentement dans l'obscurité, où plus légers que l'éclair, ils volent & disparoissent en un clin d'œil. Maintenant des voix terribles sortent du fond des voûtes souterraines: des gémissemens profonds sont envoyés des tombeaux: des spectres mélancoliques errent parmi les ruines des Temples antiques, visitent les sombres demeures des morts, se promenent sous mille formes différentes dans les galerires des châteaux abandonnés, ou s'arrêtent sur quelques tombes plaintives. Que de pas inutiles! Quel long circuit va faire l'écolier tremblant pour éviter le redoutable cimetiere! Et si la nécessité, la triste nécessité l'oblige

de traverser cette terre où sont confondus les titres, les rangs & les sexes, mille histoires épouvantables reviennent se présenter à sa mémoire; la crainte met des aîles à ses pieds; à paine touche-t-il la terre qu'il parcourt; il n'ose regarder derriere lui; & si nuls sons effrayans n'ont épouvanté son oreille, si nulle ombre fugitive ne s'est présentée à ses regards, il respire enfin, & bénit sa bonne fortune.

Je ne vois pas sans étonnement cette crainte excessive qui s'empare de l'esprit du peuple, tandis qu'il ne prend aucun intérêt à des objets plus sérieux. Des hommes que glace la vaine frayeur de rencontrer un spectre dans des promenades solitaires & sombres, ne sont cependant pas épouvantés par la prespective assurée d'un autre monde, & ne tremblent point à l'idée de ce jour terrible oú ils paroîtront devant l'Eternel. Si un pâle messager des régions de la mort tiroit nos rideaux au centre de la nuit, & nous disoit comme à Brutus, en nous désignant le lieu du rendez-vous: je te rencontrai là...... je pense que les cœurs les plus intrépides, saisis de terreur, seroient abattus & consternés. Mais lorsqu'une voix céleste se fait entendre, & nous crie dans le langage touchant des Prophêtes: » Prépare-toi, Dieu est prêt d'arriver », nous

ne faisons seulement pas attention à cet avis important. O stupidité ! ô inconséquence de l'homme ! nous sommes indifférens & insensibles à ce qui devroit exciter nos craintes, & nous nous livrons à la douleur & au désespoir pour les vaines chimeres que nous offre notre imagination. Homme, replie-toi sur ton propre cœur, & sois attentif à cet avis céleste : » Je vous avertis que vous devez craindre, non ces horreurs imaginaires de la » nuit, mais la présence du souverain Etre.

Ce sujet me rappelle un événement rapporté dans le livre de Job, qui peut servir à prouver l'existence réelle des apparitions dans quelques occasions extraordinaires. Je ne prétens point autoriser cette légion de contes frivoles que la superstition débite, & que la crédulité écoute. Je pense que si quelquefois ces habitans d'un monde inconnu se rendent visibles aux mortels, ce n'est pas pour les effrayer de leurs ombres, mais pour les aider dans des circonstances douteuses, & pour faire sur leur ame des impressions utiles.

Il étoit nuit profonde : toute la nature étoit enveloppée de ténébres : toutes les créatures étoient ensevelies dans un profond sommeil : un morne & vaste silence régnoit sur l'univers. *Eliphaz* seul éveillé & tranquille, méditoit sur des sujets su-

blimes & ſaints, lorſque tout-à-coup un être effrayant ſort des royaumes inviſibles, & s'offre à ſes yeux dans ſon appartement : la terreur le ſaiſit, tous ſes membres tremblent, ſa chair friſſonne, ſes cheveux ſe hériſſent d'horreur & d'épouvante. Le fantôme s'avance lentement, s'arrête en face devant lui, & fait une pauſe pour le remplir de l'idée de ſa préſence, & préparer ſon eſprit à l'attention. Enſuite une voix ce fit entendre, mais une voix dont les ſons & la force étoient de nature à laiſſer dans ſons ſouvenir une impreſſion éternelle. Voici le ſens des paroles qu'il entendit : » L'homme fragile & méchant » peut-il être juſte devant Dieu ? Le plus » parfait des mortels ſera-t-il pur aux yeux » de ſon Maître ? Si les Anges eux-mêmes » ſont à une diſtance immenſe de ſa gloire, » dans quel abaiſſement profond doit ſe voir » l'ame humaine qui eſt ſortie de la pouſſiere, » & dont l'état n'eſt qu'imperfeſtion & foi» bleſſe.

C'eſt pour nous donner des leçons de vertu, & non pour nous inſpirer de vaines terreurs, qu'un fantôme peut quelquefois s'élever. des ſombres vallées de la mort, ou un meſſager céleſte traverſer les vaſtes plaines de l'air, & deſcendre ſur la terre.

L'Oiseau de nuit.

Jentends une voix lugubre dont les cris plaintifs & les sanglots précipités troublent le silence d'une nuit paisible; c'est l'effraye sinistre qui soupire ses douleurs avec les accens de la désolation; elle volle dans les bois épais, & fuit la société des autres oiseaux : les parterres & les prés fleuris n'ont aucun charme pour elle. Des ruines désertes, des murailles couvertes de lierre sont les demeures qui lui plaisent; elle s'endort sur le penchant d'un precipice, & s'expose à une chute cruelle, tandis que le serpent au fond des marécages fait résonner l'air de ses sifflemens horribles. La douce clarté du matin réveille la joie dans les autres animaux; mais elle n'inspire aucun plaisir à cette sombre solitaire : la face riante du jour la consterne : les scènes agréables de la nature la jettent dans le trouble & l'inquietude.

Tels seroient les troubles de l'impie dans les demeures chastes & pures de cieux : leur eclat tourmenteroit sa vue & le rendroit miserable : l'impie dans la société des Anges & du Dieu de lumiere, souffriroit comme souffre cet oiseau mélancolique, lorsque chassé de sa sombre retraite-

il ſe trouve emprisonné ſous les rayons du jour.

Peuple vain & ſuperſtitieux, ceſſe de t'effrayer des cris de cet oiſeau volant près de ta fenêtre, ou des croaſſemens d'un corbeau, & crois à des préſages plus certains. Cejour qui s'eteint & finit, t'annonce la fin de ta vie d'une maniere bien plus frappante. Ces ténébres qui tombent ſur la terre & l'enveloppent, ne ſont-elles pas une eſpéce de drap mortuaire tendu par la nature, & une image ſenſible de cette longue nuit qui couvrira bientôt ſes habitans? Cette chambre ténébreuſe, ce lit où je vais m'enfoncer ne me repréſente-il pas au naturel ce tombeau où tous les êtres vont ſe confondre dans le ſilance & dans l'oubli?

Le Roſſignol.

Quel eſt cet oiſeau dont les chants ſont ſi doux & ſi tendres? Que ces accens ſont loin de reſſembler aux ſons ſauvages & choquans du triſte oiſeau qui m'attriſtoit tout à l'heure! Tendre roſſignol, je reconnois ta voix. Quelle étendue, quelle force de voix dans un être ſi frêle!

Maître de l'harmonie, il module ſes airs ſur tous les tons; il enfle ſon goſier moëleux, & en tire des ſons qui émeuvent l'ame. Tout à

l'heure ſa chanſon étoit languiſſante, il ſoupiroit ſes amours : ſes notes mélancoliques & tendres arrêtoient les ombres fugitives, & portoient dans mon ame attendrie une molle volupté : le ſilance étoit attentif, & la nuit prêtoit l'oreille à ſes cadances mélodieuſes.

Ces plaiſirs tranquilles & purs ne ſont point goûtés du triſte habitant des villes : ce chantre modeſte & diſcret n'entretient que les amans de la ſolitude : ceux qu'entraînent la débauche & l'ivereſſe, ſont privés de cet agreable concert. Ainſi les plaiſirs de la religion, cette joie pure & ſainte que nous fait goûter la paix de l'ame avec Dieu, ces doux raviſſemens qui s'élevent de la perſpective que nous offre l'immortalité, ſont ignorés de ces hommes qui ne ſe plaiſent que dans la foule du monde, & qui n'oſent deſcendre dans leur propre cœur.

Le Ver luiſant.

Quelques inſectes épars ſur l'herbe des champs, brillent dans la nuit en l'abſence du ſoleil ; mais toutes ces foibles lueurs raſſemblées ne réparent point la perte du jour, & ne peuvent éclairer les pas du voyageur égaré. Ainſi quand l'homme éteint le flambeau de la révélation, il reſ-

livré aux vaines conjectures d'une raison aveugle qui ne peut lui montrer les sentiers d'une vie future ; il s'égare d'erreurs en erreurs, & ébloui par ces vaines clartés, il se précipite dans l'abyme.

Une Comète.

J'observois, il y a quelques jours, dans les cieux un phénomène étonnant. Cet astre prodigieux qui dans sa route enflammée semble couvrir la moitié du firmament, étoit pour quelques-uns un objet de crainte & d'épouvante ; ils le regardoient avec l'effroi dont Balthazar contemploit cette main fatale qui traçoit sa destinée sur les murs de son Palais. L'un prédisoit déja la chute des Empires, la mort des Rois & les calamités des Nations ; l'autre voyoit la guerre menaçante & la discorde cruelle secouer leurs torches enflammées, & embraser le monde entier.

Ainsi la superstition & le fanatisme colorent presque toutes les images que la main du peuble a tracées. Fonderai-je aussi de vains pronostics sur la ceinture lumineuse qui entoure la comète ? Non, je me contente d'adorer cet Etre suprême qui lança de sa main ce globe immense dans les plaines de l'air, & qui lui ordonne

tantôt

tantôt d'aller ſe mêler & ſe confondre avec les rayons brûlans du ſoleil ; tantôt de paſſer bien au-delà des bornes de notre ſyſtême planétaire & de ſe préſenter aux yeux ſurpris d'un autre monde.

Quelquefois dans les heures nocturnes un phénomène auſſi remarquable amuſe les Philoſophes, & alarme le vulgaire. Des météores volans s'enflamment, & reflètent leur lumiere du côté du nord ; ces flammes rayonnates ſe choquent & ſe mêlent, l'air en paroît embraſé ; quelquefois elles ſe ſéparent, & ſemblables à des flêches rapides, elles ſillonnent le firmament.

L'ignorant Villageois contemple ce ſpectacle d'abord avec ſurpriſe, & bientôt avec frayeur. Une terreur panique s'empare de tous les eſprits : les cœurs palpitent, la pâleur couvre tous les viſages. L'épouvante s'accroît par les diſcours & les obſervations de la multitude : chacun parle le langage de la crainte : les uns voient des fantômes hideux, des armées s'entrechoquer, des plaines couvertes de morts, des ruiſſeax de ſang : les autres pouſſant leur crainte plus loin, penſent que le grand jour eſt venu ; que l'heure irrévocable va ſonner, que le monde va finir. Ce peuple ſe proſterne dans la terreur, éleve vers les cieux des bras tramblans ;

& pousse des sanglots & des gémissemens profonds.

Si cette ondoyante clarté qui se joue innocemment sur nos têtes peut repandre sur le peuple une consternation si générale, quelle sera notre situation, lorsque nous verrons s'allumer l'embrasement universel qui doit consumer l'univers ?

Le lever de la Lune.

La lune s'avance ; elle fait son entrée dans le firmament. Voyez-la sortir de ce nuage argenté. Que son aspect est sublime & sombre en même temps ! A chaque pas qu'elle fait dans les cieux, son éclat augmente. Déja sa lumiere pâle & tremblante couvre la terre, attire nos regards, & répand sur le monde endormi des vapeurs voluptueuses, tant sa clarté est douce & tendre ..... O reine des ombres ! tu es l'ornement des cieux & la gloire des astres. Puissent mon ame & mes pensées être aussi pures que toi !

Le jour nous offroit mille scénes variées que les ténébres ont couvertes d'un voile impénétrable. En vain les étoiles officieuses viennent nous prêter leur secours ; elles ne font qu'adoucir les sombres regards de la nuit, sans faire éva-

noüir l'épaiſſe obſcurité qui nous couvre. A peinne un foible rayon ſe réfléchit de la ſurface des objets vers l'œil qui les conſidere. Mais la lune raſſemble tous ces rayons, & blanchit de ſa lumieré le voile étendu ſur le front de la nature. Aidés de ſa clarté, nous pouvons conſidérer les vaſtes tableaux que renferme l'univers, non dans leur vrai coloris, mais délicatement ombrés & adoucis par un éclat plus tendre.

Quel ſpectacle impoſant & ſublime! La lune pend du céleſte lambris comme une lampe immenſe de criſtal : les diamans enrichiſſent d'une broderie magnifique le dais ſuperbe de l'univers : une lumiere tendre deſcend lentement ſur la terre. D'abord elle ſe gliſſe ſur le ſommet des hautes montagnes, d'ou elle tombe & s'étend ſur les plaines : mille rayons ont fondu les eaux de la mer en argent liquide : la ſombre verdure qui couvre les forêts s'eſt éclaircie : les feuilles mollement agitées par un vent frais & léger, prennent dans un inſtant mille nuances agreables : une perſpective immenſe s'ouvre à nos regards. Que l'aſpect de la nature émeut & remue vivement les ames ſenſibles ! Les amples dimenſions du dôme de Renelagh & les brillantes illuminations des jardins du Faxhal, ont excité une admiration

générale. Que ſont ces foibles eſſais de l'art humain auprés des ouvrages ſublimes du Tout-puiſſant?

La lune dans cette pompe touchante & magnifique, ne vient pas ſeulement pour récréer nos regards, elle luit auſſi pour nos beſoins. Que les tenebres ſeroient inſupportables & cruelles, ſi elles duroient long-temps, ſur tout dans les longues nuits de l'affreux hiver! La lune vient animer leur ſombre obſcurité; elle double de ſes rayons d'argent le manteau de la nuit, & nous conſole d'une journée froide & ténébreuſe, Dans l'été, que de charmes ne verſe-t-elle pas ſur nos ſoirées tranquille! Elle nous trace une route brillante ſur le ſein des prairies; elle nous attire dans les boſquets embaumés; elle éclaire le paiſible Berger, & le conduit avec ſon troupeau dans de gras pâturages. Que cet aſtre eſt agréable ou Matelot! Son vaiſſeau fend le ſein des mers avec agilité & ſans inquietude ſous l'influence de ſes rayons bienfaiſans. C'eſt pour nos beſoins & nos plaiſirs que le Créateur arrangea ce ſyſtême ſublime que le Savant calcule, & dont jouit le Sage.

La lune varie ſans ceſſe dans ſon aſpect; aujourd'hui ſa face eſt toute rayonnante de clarté; bientôt un croiſſant lumineux & ſimple ornera ſon front; mais enfin ſa

beauté s'évanoit. Elle voyage dans les cieux, inconnue & invisible; elle se leve tantôt à la fin du jour, & commence sa carriere admirée de la multitude; tantôt elle differe son entrée dans le firmament jusqu'au centre de la nuit, & éclaire le monde endormi sans en être apperçue.

Comme cet astre changeant, tout ce qu'il éclaire au-dessous de lui, tout ici bas n'est qu'inconstance. Hommes qui tous les jours éprouvez mille changemens & voyez changer autour de vous tous les objets, comment pouvez-vous compter sur la stabilité des biens & des plaisirs de ce monde ? N'avez-vous pas vu des oiseaux voltigeant dans les prairies, ranimant l'éclat de leur plumage dans l'onde d'un ruisseau, voler ensuite sur les arbres solitaires qui bordoient ce ruisseau ? Le plaisir voloit avec eux sur leurs aîles : la mélodie la plus tendre enfloit leurs gosiers. Vous goûtez avec ravissement ce charme inexprimable; mais a-t-il duré autant que vos désirs ? L'oiseau s'envole ; vous l'avez perdu de vue : le ciel s'obscurcit, le ruisseau se trouble : un instant a détruit vos plaisirs. Ah ! ne fondez jamais votre bonheur sur des objets passagers & périssables !

J'ai vu quelquefois ce globe resplendissant dépouillé de ses rayons ; la terre in-

terpoſant ſon corps opaque, interceptoit la clarté du ſoleil, & renvoyoit une ombre obſcure ſur la lune. J'ai vu ſa lumiere s'éteindre par degrés, juſqu'à ce que plongée dans une eſpèce d'évanouiſſement, pâle & languiſſante, elle ſembloit expirer dans les ténebres. Ce ſpectacle étonne ceux mêmes qui n'aiment à voir la nuit que dans toute ſa pompe, traînée par les ſonges dans ſon char d'ébène, & précédée par les ombres fugitives. Cette eſpèce de malheur eſt l'objet des obſervations générales & de toutes les converſations.

Il en eſt de même des perſonnes de conſidération. Les Rois à la tête de leurs Sujets, les Nobles environés de leurs Vaſſaux, un Miniſtre au ſein de ſa Paroiſſe, ſont les objets de l'attention publique : leur conduite ne peut être cachée : leurs moindres démarches ſont veillées de près, & jugées ſévérement. Les perſonnes qui menent une vie privée, peuvent faire des fautes ; elles ſont preſque toujours ignorées. Une planète peut s'éclipſer, une étoile diſparoître pendant quelques mois ; à peine un en dix mille s'appecevra de cette perte ; mais ſi la lune ſouffre une éclipſe paſſagere, la moitié du monde eſt témoin de ſon deshonneur.

Que j'étois heureux & ſatisfait lorſque je faiſois ma promenade ſolitaire & noc-

turne ſur les côtes d'occident! La mer claire & unie baignoit de ſes eaux le pied des hautes montagnes, s'étendoit au loin dans une vaſte plaine, & ſervoit de miroir aux aſtres : l'azur du firmament étoit relevé par les étoiles innombrables : la lune s'avançoit lentement ; elle paroiſſoit ſe contempler avec plaiſir dans la ſurface tranſparente des eaux.

Tel eſt l'effet d'un mérite diſtingué dans les perſonnes d'un rang ſupérieur. Leur carriere eſt d'autant plus eſtimable, que les influences en ſont plus douces & plus répandues. Ceux qui ſont animés de la noble ambition de faire des heureux, reſſemblent à cet aſtre qui va ſe peindre dans les eaux de cette fontaine, & dont la lumiere eſt refletée ſur les objets qui l'environnent.

La Priere.

C'eſt aſſez exercer mes penſées : la laſſitude s'empare de mes membres. Cédons à l'avis de la nature : laiſſons le ſommeil rafraîchir mes ſens épuiſés. Mais arrêtons. Irai-je au lit de repos ſans me proſterner en action de grace devant le ſouverain Etre qui me conſerve, & qui m'a fait jouir de tant de ſentimens agréables? Prions l'Eternel avec la ſimplicité du Laboureur & de l'Artiſan groſſier.

Eſt-ce la ſuperſtition qui inſpira les premiers tranſports qu'une ame ſenſible manifeſta au premier aſpect de la nature ? N'eſt-il pas bien naturel que l'homme entouré du plaiſir & du bien-être, admire & reconnoiſſe par des actions de graces la main qui le forma, qui le nourrit, & qui lui donne le ſentiment de la vie & du plaiſir ? Quelle plus noble occupation pour un être ſenſible, que de marquer à chaque inſtant qu'il peut ſentir ! Qui a pu ſéparer l'idée de grandeur & de dignité de l'idée de dévotion ? Vous tous qui prétendez au génie & à la liberté de penſer, comment pouvez-vous eſpérer de trouver la vérité en négligeant une communication intime avec le plus ſage & le meilleur des êtres ?

O toi qui guides mes pas, & proteges ma vie, je me mets ſous tes aîles ſacrées ; tu m'as ſoutenu pendant les heures du jour ; ſois mon bouclier dans le ſein des ténébres. Si mon ame s'eſt ſouillée de quelque tache impure, purifie-la dans ces inſtans où mon cœur ſemble ſe ſéparer d'elle pour goûter le ſommeil. Eloigne le vice & le crime de ma couche paiſible. Je m'abandonne dans tes mains prudentes : mes yeux s'appeſantiſſent & ſe ferment ; je paſſe dans des régions inconnues : le ſommeil va confondre mes idées & mes ſenſations.



MÉDITATIONS
SUR
LES CIEUX ÉTOILÉS.



Promenade ſur le ſommet d'une montagne.

JE quitte aujourd'hui les ingénieuſes retraites de l'art pour le noble théâtre de la nature, & l'ombrage frais d'un boſquet pour le ſommet des hautes montagnes. Qu'ai-je beſoin d'un épais feuillage ? Le ſoleil a quitté l'horizon, ſes rayons ne brûlent plus la campagne. Mais que l'homme ici-bas eſt malheureux ! Notre ame s'ouvre-t-elle au plaiſir ; la douleur le devance, & nous empêche de le goûter. Cette chaleur accablante eſt diſſipée, il eſt vrai : l'air eſt plus pur, la reſpiration plus libre : le ſilence, l'obſcurité qui vont régner dans la nature, ajoutent à la profondeur de mes comtemplations ; mais ce payſage & toutes ſes ſcènes variées ſe ſont évanouis dans les ombres : le château majeſtueux, l'humble cabane ont diſparu : les

montagnes & leurs fronts rembrunis sont perdus : les vallées solitaires & fleuries me semblent des précipices affreux : un voile étendu sur les plaines me cache leurs nombreux troupeaux & leurs moissons dorées : la nuit sort du fond des forêts, donne le signal aux ténébres, & jette son noir manteau sur les longs détours des ruisseaux argentés. Je ne jouis plus de la riche fécondité de la nature, de la variété des ses images, & de la magnificence des ses tableaux champêtres : tout semble anéanti.

Mais devrois-je regretter cette perte ? N'en suis-je pas bien dédommagé par les beautés du firmament ? Tout l'hémisphère est soumis à mes regards : nuages, les rayons embrasés du soleil ne me derobent plus cette voûte magnifique : les planètes se succedent, & font étinceler leurs feux : les étoiles ont parsemé les cieux de pierres précieuses : des milliers de lampes celestes brillent sur nos têtes : les cieux paroissent enflammés d'une clarté douce qui charme les regards, repose les yeux, & communique à l'ame les délices les plus pures : le bleu de l'éther embelli par la saison, & plus vif en l'absence de la lune, prête encore aux étoiles un éclat plus radieux & plus animé.

Un autre plaisir se prépare pour moi : la nuit ouvre tous mes sens à la volupté

elle a rendu la vie aux plantes languiſſantes : une douce roſée remplit le calice amolli des fleurs : les zéphirs légers y plongent leurs aîles, & embaument l'air que je reſpire. Ah ! ce qui donne un prix aux plaiſirs, c'eſt la ſécurité avec laquelle on en jouit : les fleurs de cette heureuſe terre ne donnent point à la couleuvre un aſile troumpeur : les monſtres ne viennent point effrayer le Philoſophe qui médite dans l'épaiſſeur des forêts. Mais je m'écarte de mon ſujet. Eloignez-vous de moi, charmes trop ſéduiſans : la gloire des cieux redemande mes penſées & mes regards.

J'ai long-temps erré au milieu des tombeaux ; j'ai feuilleté les regiſtres de la mort pour démaſquer la vanité des choſes mortelles, & rompre leur enchantement--. Sorti des ces ſombres demeures, j'ai porté mes pas dans un jardin de fleurs ; j'ai raſſaſié mon ame du ſentiment de la vie ; je l'ai enflammée du déſir d'une vie plus longue, & des plaiſirs durables de l'éternité--. J'ai allumé la lampe de la ſageſſe & le flambeau de la méditation, non pour m'égarer dans les villes ni dans la pouſſiere des écoles, mais pour me promener le long des murailles élevées & tranquilles de l'antique nuit--. Je m'élance aujourd'hui dans les cieux ; je contemple d'un œil de

ſurpriſe & d'admiration les ouvrages ſublimes du Créateur.

Si nous avons reconnu la touche délicate de ſon pinceau dans les couleurs brillantes du printemps, ſi nous avons vu le ſceau de ſa bienfaiſance imprimé ſur les riches productions de la nature, ſi ſa clarté répandit la lumiere ſur les heures du jour, oh que les cieux annoncent ſa gloire à l'univers d'une maniere bien plus ſolemnelle ! Le firmament eſt la preuve la plus évidente de la Divinité : ſon langage ſe fait entendre aux nations les plus barbares. Tandis que la foule des hommes eſt enſevelie dans le ſommeil, je prête l'oreille à cette voix ſecrette : des impreſſions plus fortes du pouvoir éternel pénétrent mon ame : les ombres ſolitaires ſont amies de la vertu.

Folie de l'Aſtrologie judiciaire.

Que ceux dont le cœur eſt inſenſible aux paroles conſolantes de la révélation, faſſent de vains calculs ſur l'oppoſition & la conjonction des planètes ; leur ſcience n'eſt qu'un trafic d'impoſtures & d'illuſions. Je ne m'informe point ſi les conſtellations ont brillé d'un éclat plus vif, ou ſi elles ont été couvertes d'un nuage ſombre à l'heure de ma naiſſance. Que

l'Eternel

l'Eternel veille ſur moi, & je me ris de leurs menaces impuiſſantes... Je rejette les prédictions d'une maſſe ſans vie. Ces corps aveugles ſur leur propre ſort, pourront-ils m'éclairer ſur le mien ? Aurai-je recours à une matiere inſenſible & ſans ame, lorſque je puis m'adreſſer à l'Intelligence ſuprême ? Elle ſeule peut voir d'un coup d'œil tout ce que renferme le ſombre avenir. Je ne chercherai jamais à débrouiller le chaos de ma deſtinée. Heureux aveuglement !

Découvertes de l'Aſtronomie moderne.

Le vulgaire n'apperçoit dans la voûte azurée que des étincelles brillantes ; tous les aſtres raſſemblés ne ſont à ſes yeux que des clous dorés diſtribués au haſard par la main de la nature ; mais le Philoſophe, qui ſur les aîles de la méditation, ſe tranſporte dans les cieux, & en parcourt la vaſte immenſité, ſait y voir des vérités importantes.... Quelle foule de découvertes admirables viennent ſe ſoumettre à la contemplation ?

La terre eſt un corps rond, quoiqu'elle renferme dans ſon ſein de hautes montagnes, des précipices affreux, & des plaines immenſes dont les ſeules bornes ſont les cieux & le vaſte océan. A conſidérer

cette masse énorme, notre imagination se plaît à lui bâtir une base solide ; & cependant elle flotte dans l'éther ; elle roule suspendue au firmament avec des millions de corps plus pesans, & finit son cours dans l'espace de douze mois. Cette rotation périodique enchaîne les saisons & produit l'année. Toujours roulante sur son axe, elle tourne successivement ses côtés vers la source de la lumiere, & par ce moyen donne le jour à notre hémisphère, tandis que la nuit couvre l'autre Sans. ce double mouvement, la moitié des malheureux habitans de la terre seroit dévorée par les rayons de feu de l'astre du jour ; & l'autre moitié glacée au sein de la neige & des frimats, languiroit ensevelie dans les ténébres.

Qui n'a pas apperçu la nécessité de ce double mouvement de la terre, sa succession rapide & sa douce liaison ? Ainsi les préceptes de la Religion se lient aux affaires & aux innocens plaisirs de la vie. On imagine que Dieu est jaloux des charmes que nous trouvons dans la société ; on nous dit de fermer notre ame aux délices de ce monde, si nous aspirons au bonheur de l'autre. Mais l'on se trompe, cette idée est injurieuse à la Divinité, elle outrage sa bienfaisance. Ce n'est pas au milieu des ronces & des épines qui couvrent les dé-

ſerts, mais à travers les ſentiers paiſibles & fleuris de la ſageſſe, que Dieu ſe plaît à nous conduire au ſouverain bien. Il ne s'eſt jamais propoſé d'arrêter le cours des affaires. ni d'énerver le reſſort de l'induſtrie ; mais il a réſolu, il a voulu que l'homme fût induſtrieux avec droiture; que l'ambition & l'intérêt ne fuſſent point les guides de ſes actions ni la règle de ſes projets. Il n'a pas voulu anéantir nos paſſions, mais ſeulement les diriger; ni éteindre les plaiſirs des ſens, mais prévenir leur excès, & les arrêter à ce point où ils nous menent à la douleur. L'homme peut jouir de la tendre amitié, & avoir Dieu dans ſon cœur; il peut goûter les douceurs répandues ſur cette vie, & nourrir ſes eſpérances pour celle qui ne finira jamais. Le commerçant peut ſe livrer aux ſpéculations les plus ſcrupuleuſes de ſon commerce, & ne point négliger l'affaire de ſon ſault. Le guerrier la main armée pour ſon Souverain, peut auſſi marcher ſous les drapeaux du Chriſt, & obtenir une couronne qui ne ſe flétrira jamais. Ce pere peut former des projets honnêtes pour l'avancement de ſa famille, & ne point perdre de vue le tréſor ineſtimable qui doit récompenſer ſes peines. Ainſi le Chriſtianiſme, loin d'enchaîner les plaiſirs & l'intérêt, leur donne cette forme heureuſe qui conſtitue le vrai bonheur de

l'homme, ſemblable au double mouvement de la terre qui ſuccede ſans ſe nuire, & produit l'harmonie & l'accord qui regnent dans la nature.

A nous, foibles atomes répandus ſur cette ſurface, la terre nous paroît un globe immenſe tapiſſé d'une molle verdure, couvert de toutes les eſpéces de fruits, & embelli des plus ſuperbes décorations, tandis qu'elle ne paroît qu'un point lumineux au ſpectateur placé ſur les différentes planètes, & qu'elle eſt inconnue & ignorée de l'habitant des régions plus éloignées. Ces aſtres qui roulent ſur nos têtes, qui tour à tour brillent à nos yeux, & font l'ornement de la tendre nuit, compoſent le monde planétaire ; ce ne ſont que des corps opaques brillans par réflexion ; ils renferment de vaſtes champs, des mers & des montagnes ; ils ſe font, comme nous, honneur d'un firmament ; toutes ces commodités raviſſantes que la nature nous prodigue, ces graces qui nous charment, cette liaiſon admirable & incompréhenſible entre la ſubſtance animale & l'intellectuelle, le don de vivre & le don plus précieux de ſentir & de jouir, tout leur eſt accordé ; ils ſe perdent avec nous dans l'eſpace : ignorant nos plaiſirs, nous ne faiſons que ſoupçonner les leurs ; le ſoleil brillant, ce pere de la vie & de l'abon-

dance, nous éclaire tous; il voit d'un regard de bonté ce tas immenſe de matiere rouler à ſes pieds, s'imbiber & ſe pénétrer de ſes rayons.

Lui ſeul immuable & fixe au centre du firmament, tourne majeſtueuſement ſur ſon axe, & communique ſa lumiere à tous les globes.

Ce ſoleil & toutes les planètes qui l'environnent, ne ſont qu'une foible partie du vaſte ſyſtême de l'univers... Cette étoile qui paroît à nos yeux auſſi petite que ce diamant qui pare la coiffure d'une jeune Ladi, eſt un globe auſſi étendu, auſſi reſplendiſſant que le ſoleil; chaque étoile eſt le centre d'un ſyſtême magnifique, & éclaire une foule de mondes qui l'environnent.

Quoi de plus merveilleux, de plus grand & de plus vrai que ces obſervations! La grandeur de Dieu étant infinie, notre imagination pourroit-elle mettre des bornes à ſes ouvrages? Qui peut meſurer cette voûte ſéduiſante & terrible? Les mains éternelles en ont reculé les bords juſques dans l'infini. Elance-toi du ſein de la terre, traverſe les vaſtes plaines de l'air, paſſe de bien loin toutes les planètes, va te repoſer dans ton vol rapide au centre de l'étoile la plus élevée: tu verras s'élever un autre firmament, un nouveau

ſoleil répandre ſes rayons inépuiſables ; de nouveaux aſtres former des nuits auſſi belles & auſſi délicieuſes que celles qui couvrent notre hémiſphère ; un ſyſtême plus noble frappera peut-être tes regards étonnés & perdus dans l'immenſité. Si, rempli de nouvelles forces, tu pouvois t'élever au-deſſus de ce nouveau firmament, auſſi peu avancé que dans ton premier vol, il ne te reſteroit que l'admiration & une ſurpriſe terrible.

Grandeur de Dieu.

O Divinité ſublime & inconcevable ! la crainte m'accable & mon eſprit s'anéantit, lorſque j'oſe porter un œil téméraire dans ton ſein, & que je le jette enſuite ſur mon néant & ma baſſeſſe : tout le feu de mon imagination, la rapidité & le ſublime de la penſée, le déſir brûlant & cette parcelle de divinité que tu ſoufflas dans mon ame, ne peuvent fixer un inſtant l'idée de ton être. Un voile terrible couvre à tous les yeux la baſe de ton trône redoutable. Perdu dans l'univers au milieu des atomes innombrables qui rampent ſur ſa ſurface, rampant comme eux, atome des atomes, je me dis au fond de mon cœur : » Je ſuis moins que rien : tout ce que je fais

» est vanité. Quelle sera ma situation à la
» face du Créateur, moi qui ne suis que
» cendre & poussiere ?

Néant des choses terrestres.

Tandis que jettant une vue égarée sur cette vaste étendue de feu, j'apprends à connoître ma bassesse, dévoilons aussi le néant des choses terrestres. Qu'est la terre avec toute sa pompe de sa vanité & les scènes de l'ostentation, si je la compare au spectacle imposant des cieux ? Un point qu'on apperçoit à peine dans l'étendue de l'univers. Si le soleil lui-même éteignoit ses feux dévorans, si toutes les planètes qu'il éclaire s'anéantissoient, l'œil qui peut d'un regard mesurer tout l'espace, n'appercevroit pas plus cette perte que celle d'un grain de sable de moins dans le fond des mers. L'étendue que remplissoit leur masse est si exessivement petite en comparaison du tout, que leur absence ne laisseroit aucun vuide dans les ouvrages immenses du Tout-puissant. Si notre globe & tout ce vaste systême ne sont rien, qu'est un Empire ? qu'est une Ville ? que sont toutes les possessions de ceux qu'on appelle riches ?

Lorsque l'aigle dans son vol rapide laisse loin derriere lui les nuées & l'orage

qu'il va pour ainsi dire respirer les feux du soleil, regarde-t-il avec inquiétude le ciron qui vole dans les airs, ou la poussiere qu'il secoue de ses pieds? Telle est l'indifférence de cette ame, qui sur les aîles de la contemplation s'éleve jusqu'à la gloire de son Créateur. Lorsque je porte mes regards sur l'éternité, je sens mes sentimens s'agrandir: mes désirs deviennent sublimes: mon ame palpitant après la grandeur mondaine, éteint son ardeur passagere: je me trouve au-dessus d'un vain pouvoir. Trop long-temps mes affections furent enchaînées au char de la vanité. Ces pensées terribles brisent mes fers: la méditation m'ouvre les portes de la liberté: mon cœur enflammé de tous les rayons qui s'élancent du firmament, s'éleve au-dessus des vapeurs de l'illusion, soutenu par le bonheur & l'espérance

Homme, viens contempler ces merveilles, & prosterne-toi. Dieu de l'univers, quand je considere les cieux, frappé des rayons divins de ta gloire, & transporté de reconnoissance, je fais entendre ma voix au sein de la nature, & je m'écrie:
» Que l'homme est grand, puisque tu en as
» fait l'objet de tes soins!

Rédemption.

L'Ange de paix eſt deſcendu ; il avoit dans ces mains la branche d'olivier, ſigne de notre réconciliation. Nous avons verſé des larmes de joie, des torrens de reconnoiſſance ſe ſont écoulés de nos ames. Mais lorſqu'au lieu d'un Ange l'Eternel envoie ſon Fils bien-aimé pour ſceller notre grace; lorſque ce Fils tout rayonnant de gloire & de divinité ſe ſoumet à une dépouille mortelle ; qu'il vient, non pour exercer ſon empire ſur les Monarques de la terre, mais pour être leur ſujet, où trouver autant d'amour & aſſez de reconnoiſſance ?

Si les oracles divins ne nous avoient tranſmis cet évènement terrible & ſacré, une faveur ſi peu digne de nous, ſi inattendue, ſi inconcevable, pourroit ébranler notre foi.

Le firmament eſt un miroir qui me repréſente avec les couleurs les plus vives la gloire de Dieu, & toute l'horreur de la conduite de l'homme coupable.



Puissance de Dieu.

Celui qui dans le centre de la nuit considere les cieux avec l'œil de la raison, qui voit rouler tous les mondes, briller tous les astres, peut-il s'empêcher de demander quel est celui qui forma des objets si merveilleux ? Quel sera son étonnement à la réponse ? --- Le Créatur voulut, tout fut accompli, & ce merveilleux édifice s'èleva orné de toutes ses béautés : déployant ses perfection, exaltant la gloire de son Maître.

Que ne peut pas le bras de Dieu pour le bonheur de son Peuple ? Si les miseres de toute espèce fondent sur lui & le plongent dans l'amertume & le désespoir lui seul peut le soulager. Que ses besoins soient aussi nombreux que les astres qui brillent sur nos têtes, lui seul peut y suffire. Si la tentation met ton ame aux plus dangereuses épreuves, si l'affliction te charge du poids de l'infortune, si le plaisir avec son sourire trompeur veut 'tentraîner dans une ruine délicieuse, demande du secours à celui qui peut tout ; il n'est point de péril assez imminent dont il ne puisse te délivrer.

Que le sort du méchant est terrible,

puiſqu'il provoque tout le pouvoir céleſte contre lui ! Que la rage de l'impie eſt déſeſpérée, puiſqu'elle excite la jalouſie du Tout-Puiſſant ! Créatures aveugles, pouvez-vous entrer en lice avec l'autorité ſuprême, ſoutenir les regards de la colere céleſte, & ſupporter les coups de ſon bras terrible ? Quel ſera l'aſile du ver coupable, lorſque l'Eternel dans ſa colere tenant dans ſes mains un glaive enflammé, le forcera de comparoître à un jugement inexorable, lorſque cette main qui pouſſa les comètes à une diſtance preſque infinie, s'étendra ſur la tête du méchant ? Jette un regard ſur cette main terrible, & courbe ta tête dans la pouſſiere. Conſiderez cette main, vous tous qui oubliez les bienfaits du Créateur, ou qui oſez affronter ſa puiſſance.

Je ne peux quitter ce ſujet important ſans admirer la patience de Dieu. Malgré ſa force & ſon pouvoir, il laiſſe au méchant la vie & ſon impiété; ſa miſericorde eſt auſſi infinie que ſa puiſſance. Si je prononçois avec mépris le nom d'un Monarque de la terre, je ſerois heureux de ne perdre que la liberté. Si j'oſois tirer l'épée contre mon Souverain, ma vie perdue dans des tourmens horribles, ſeroit trop peu pour expier mon crime. Mais toi que j'outrage à chaque inſtant de ma vie,

Roi immortel & invisible ; toi contre qui mon souffle envoye des blasphêmes multipliés, tu me conserves ; tu me rends heureux ; tu me soutiens au lieu de me poursuivre avec la foudre de tes vengeances ; tu m'environnes de tes bienfaits. O le plus puissant & le meilleur des Etres, ouvre mes yeux au devoir, enchaîne mon ame à tes pieds avec les liens de la bienfaisance & de l'amour.

O toi qui tiens dans tes mains ma vie & mon être, puissent mes pensées être sans cesse fixées dans ta gloire ! Puisse mon esprit, toujours humble & modeste, se plier à ta volonté ! Si les afflictions enchaînent mes sens à la douleur, puissé-je dire avec le Patriarche dans tous les états de ma vie, même dans l'abyme de la désolation : » J'éleverai un autel à mon » Dieu, un autel de soumission ; j'y écrirai » avec l'Apôtre : Au Dieu de l'univers, » seul sage & parfait ». Si tu mettois mon sort dans mes mains, que tu me permisses de me tracer moi-même une route au bonheur, je désirerois humblement de le remettre à ta bienfaisance infaillible, persuadé que tes inspirations, quoique contraires à mes penchans & même à mes plaisirs, me sont plus utiles que les mouvemens aveugles de mes sens & de ma volonté.

Bonté

Bonté de Dieu.

Si je jette une vue rapide dans les cieux, je ne vois qu'un illuſtre chaos, un mélange confus de globes brillans lancés au haſard. Mais ce qui nous paroît confuſion, eſt l'ordre même ; ce que nous croyons l'effet du hazard, eſt le réſultat des opérations les plus certaines & les plus ſublimes. Le compas n'a point promené ſa pointe erronée ſur ces globes de feu : l'œil du Tout-puiſſant les a meſurés, & la proportion la plus exacte a preſidé à leur conſtruction.

Ce qui nous paroît un mal dans l'univers, porte quelquefois l'empreinte du bonheur : l'amour paternel en fera réſulter des biens infinis. Si Joſeph eſt enlevé aux douces careſſes de ſon pere, ſi Dieu l'abandonne à l'eſclavage dans une terre étrangere, c'eſt pour ſauver toute ſa famille des rigueurs cruelles de la famine. Celui qui languiſſoit dans le déſeſpoir, s'éleve quelqueſois juſqu'au faîte des honneurs : les triſtes murailles d'une priſon, par les opérations inconcevables de la Providence, ont quelquefois ſervi de baſe au trône. Homme ignorant & préſomptueux, couvre donc ton viſage de tes larmes, jette des ſoupirs brûlans vers le trône des trônes,

& fais entendre au milieu de tes sanglots des hymnes de reconnoissance & d'admiration.

Ne taxons jamais la Divinité d'aveuglement & d'injustice; adorons dans un respectueux silence ce que nous ne pouvons comprendre; laissons errer sur nos têtes l'épée fatale; ignorons, s'il se peut, qu'elle est suspendue à un fil. Au milieu du labyrinthe que construisit la main de l'Eternel, faisons notre bonheur du bonheur général; n'allons pas, guidés par le vil intérêt, envier les richesses entassées dans les mains du vice; que la vertueuse indigence nous attache aux pas du juste; ne cherchons pas à débrouiller pourquoi l'innocence gémit au fond des noirs cachots, tandis que le crime est revêtu de la robe de l'honneur & de la considération: le jour des vengeances, le jour de la rétribution éternelle vous dévoilera le secret du Juge & de la victime.

Mais que le souffle & l'ame de la Divinité sont bien mieux empreints sur le monde animé! La froide matiere, incapable de sentiment, suit le mouvement simple qui lui fut communiqué; elle se plie à des loix immuables & uniformes, tandis que les êtres innombrables qui fourmillent dans son sein, nourris du souffle de la vie, tirent de ses opérations des délices inex-

primables. C'eſt pour eux que ſa bonté ſecoua le bonheur & le plaiſir ſur la nature, & mit une tendre liaiſon entre ſes effets & leurs ſenſations. Des millions d'habitans trouvent au fond des eaux la vie & l'abondance : la terre aride renferme dans ſon ſein une multitude infinie d'animaux : le fluide aërien qui remplit la voûte céleſte, eſt ſans ceſſe battu par les rapides mouvemens d'un peuple aîlé qui ſe reproduit ſans ceſſe, & qui paroît vouloir mêler ſes chanſons à la tendre harmonie des ſphères. Il n'y a pas une feuille d'arbre ſur la terre qui ne nourriſſe une infinité d'êtres qui jouiſſent dans ſon ſein du plaiſir de la vie & de la reproduction. C'eſt pour cette profuſion de Créatures animées qui volent dans les airs, rampent ſur la terre, ou nagent dans les eaux, que le Créateur exerce ſans ceſſe ſa bonté inaltérable, c'eſt pour elles que de ſes mains divines il forma le plaiſir, cette douce ivreſſe qu'on nomme le bonheur.

Que ſont trois ou quatre élémens ? Quel petit théâtre pour les opérations de Jehovah, dont la grandeur & la libéralité ſont infinies ! Lorſqu'on voit des millions de mondes s'élever les uns ſur les autres juſqu'à une gradation infinie, que peut dire l'homme ? Eſt ce pour lui que Dieu voulut épuiſer ſes deſſeins ? le Créateur ne

voulut, ne créa que pour sa propre gloire ; & pour communiquer sa bienfaisance inépuisable. Dieu n'a pas besoin de l'espérance : son bonheur est infini, rien ne peut l'altérer ni l'affermir. Avant qu'il fît naître le temps & l'univers, il étoit parfaitement heureux, remplissant l'infini de son être. Mais l'immense univers fut un jeu de sa volonté ; il le peupla pour verser dans le cœur de ses habitans les nobles effusions de sa bonté. Tous ces mondes que l'imagination la plus forte ne peut concevoir & nombrer, sont des jardins immenses qu'il arrose continuellement des sources les plus pures du plaisir.

Si la bonté de Dieu nous frappe dans les ouvrages de la nature & dans les faveurs de la Providence, avec quelle supériorité ne triomphe-t-elle pas dans le grand œuvre de la Rédemption ! Ce mystere est le miroir le plus fidele pour contempler cet inconcevable attribut de la Divinité. Ses autres dons sont de légeres effusions de sa gloire ; mais la Rédemption ouvre toutes les sources de sa miséricorde & de sa grace. Celui qui est plus pur que les Anges, le Tout-puissant est venu se sacrifier pour les hommes ; il descend du trône céleste, oublie l'hommage des Séraphins, pour s'exposer aux outrages & aux coups des cœurs aveugles & endurcis ? On l'enchaîne, on le traîne

de Tribunal en Tribunal : mille tourmens précedent ſa mort. Eſt-ce l'Eternel qui a dit : » Va, ma pitié pour les hommes re-» belles prévaut dans mon cœur ; que » l'épée de mon indignation ſe plonge toute » entiere dans le ſang de l'immortel ; qu'elle » perce le cœur de mon bien-aimé, je » ſuis ſatisfait ; que mon fils endure les » horreurs de la mort, plutôt que tous les » hommes périſſent éternellement ». Amour incompréhenſible, myſtere conſolant, plus délicieux à ma penſée que ne le ſont la flatterie & la louange pour l'oreille de l'ambitieux, tu ſoutiens mon ame, tu la fais paſſer tranquillement & ſans inquiétude à travers les douleurs & les épines de la diſſolution.

Pureté de Dieu.

Quel air pur ! que le ciel eſt tranquille ! Plus clair que ce ruiſſeau qui coule lentement, plus brillant & plus uni que le criſtal, ce voile d'azur relevé par une broderie de feu, couvre dans ſon étendue des millions de mondes. Quelle draperie noble & touchante ! Quelle maintient ce dais magnifique ſuſpendu ſur l'univers !

Ce firmament peut-il nous donner une idée de la pureté divine ? O toi qui es le Très-haut, pardonne-moi ſi je porte mes

regards téméraires ſur tes œuvres : tes mouvemens, tes actions. tes attributs ſon ſaints & glorieux.

Miſéricorde de Dieu.

La miſéricorde de Dieu eſt plus étendue que l'univers & les cieux. Penſée raviſſante, délicieuſe réflexion, laiſſe-moi goûter tout le charme que tu verſes dans mon cœur !... Puiſſé-je repoſer mon eſprit dans l'immenſité de cet attribut divin, & joindre cette perfection à tant de perfections ! Avec quel coloris brillant & animé n'eſt-elle pas tracée dans la parabole de l'Enfant prodigue ! Qui entraîne ce jeune inſenſé loin de la maiſon paternelle ? N'a-t-il pas été tendrement chéri, comblé de bienfaits ! Dirigé, ſoutenu dans les ſentiers pénibles de la vie, il ferme l'oreille à ſon devoir, & ſon cœur à la reconnoiſſance. Il traverſe rapidement les plaines de la débauche & du crime ; il va mener une vie deshonorante pour ſa famille, ruineuſe pour lui. Lorſque la néceſſité, non le remords, le force à un retour ſoumis & humiliant, le pere outragé ferme-t-il les portes de ſa maiſon ? a-t-il montré le moindre reſſentiment ? Les regards paternels l'ont ſuivi dans ſes débordemens réi-

térés. Dès l'inſtant qu'il ſe replie ſur ſes fautes, il lui pardonne ; ſes entrailles ſont émues ; ſes débauches infames, ſon départ cruel ſont oubliés... L'amour paternel efface dans un inſtant une longue ſuite d'offenſes; ce pere ſe jette dans les bras de ſon fils, Le retour de ce dernier eſt lent & tardif, celui du pere rapide. Il court au-devant de ſon fils: ſon front eſt doux & ſerein : il ſe jette à ſon cou, le ſerre dans ſes bras, le preſſe contre ſon ſein. Au lieu de déſavouer ſa prodigalité, de blâmer ſa conduite indocile, il le ſalue avec le baiſer paternel ; il ſe réjouit à ſon retour, comme il s'étoit réjoui le jour de ſa naiſſance. Ce fils malheureux ouvre la bouche; avant qu'il ait parlé, ſon pere l'a entendu ; les épanchemens de ſon cœur ne peuvent ſouffrir aucun délai; il eſt inquiet juſqu'à ce qu'il ait aſſuré ce fils de ſon pardon & de ſes faveurs les plus tendres..... N'eſt-ce pas là l'image la plus frappante de la miſéricorde libéralement accordée à la plus indigne des créatures? C'eſt ainſi, mon ame; c'eſt ainſi, vous tous qui l'avez offenſé, que le Seigneur vous accueillera, ſi ſenſibles à notre miſere, nous retournons à lui d'un cœur humble & repentant.

La même main qui dirige les astres soutient le Chrétien.

Que ce dôme est grand & majestueux ! Où en sont les piliers ? où se trouve la base de cette voûte superbe ? Inébranlable sur ses fondemens, elle voit tous les jours des millions d'êtres s'éclipser. Si ces étoiles sont des masses si surprenantes, quel lien les enchaîne au firmament ? Par quelle opération méchanique ces corps pesans ne tombent-ils point sur nos têtes, & n'écrasent-ils point la terre & ses habitans ? L'Architecte tout-puissant ouvre les portes du nord ; tous les astres s'emparent de la place qui leur est destinée : il suspend la terre & tous les autres globes sur le néant ; & cette base est si solide, que les siècles rapides & la faux du Temps ne peuvent l'ébranler.

Telle est l'assurance du Chrétien : la même main qui posa la base de l'univers, le défend & le soutient. Foible de lui-même, incapable d'avoir une bonne pensée, il est cépendant environné d'ennemis formidables qui méditent sa ruine. Le monde ouvre mille abymes sous ses pieds : la chair, comme un locataire perfide, sous le prétexte séduisant du plaisir & de l'amitié, cherche à corrompre son intégrité,

mais un secours invisible le défend. *Je te garderai*, a dit le Seigneur, *avec la main droite de ma justice.* Vérité consolante ! Le bras qui fixa les étoiles & qui dirige le mouvement des planètes, est étendu pour conserver les héritiers du salut. *Mes brebis*, ajoute le Redempteur, *ne périront jamais ; qui pourra les arracher de mes mains ?* Qui prononça ces mots ? Le Tout-puissant. Pour qui ? Pour des créatures foibles qui s'efforcent de suivre ses traces. Ainsi la Toute-puissance sera domptée & détruite avant que nous puissions être entraînés par les séductions de la fraude, ou terrassés par les assauts de la violence.

La sureté du pacte éternel de Dieu avec les hommes, est tracée d'une maniere emblématique dans la stabilité des corps célestes, & dans la perpétuité de leurs mouvemens.

Qui doute de la succession constante du jour & de la nuit, de l'hiver & de l'été ? Pourquoi douterions-nous des promesses de Dieu ? Le cieux seront immuables, & le Créateur varieroit dans sa parole ? Le Seigneur nous donne les preuves les plus fortes pour attirer notre confiance ; il donne à notre foi une base bien plus solide que celle qu'il a donnée à l'univers. *Le cieux & la terre passeront, mais ma parole est éternelle.*

De la Priere.

Puiſque Dieu reſide au centre de la gloire, & voit des millons de mondes proſternés à ſes pieds, pouvons-nous avoir une occupation plus agréable & plus noble que celle de le prier ? La priere nous donne accès auprès du Roi des Rois, celui dont le ſceptre remue l'univers, la ſource du mouvement & de la lumiere. La priere nous met en face du trône céleſte. Rougirai-je d'être proſterné devant le Très-haut, de demander à celui qui tient l'univers dans ſes mains, qui ſeul peut ſatisfaire des déſirs inſatiables ? Ma poſture, quand je ſuis ſur les marches de l'autel, me paroît plus noble & plus grande que ſi j'étois porté dans un char triomphant au milieu des acclamations des hommes : vains bruits qui frappent l'oreille de l'orgueil, & qui ſont évanouis auſſi-tôt qu'entendus.

Contemplons un inſtant la gloire du Seigneur & la foibleſſe de notre nature. Les ouvrages de la création, leur nombre incompréhenſible, leur étendue infinie, nous frappent par leur juſteſſe & leur propoſition ; chaque partie ſe lie ſi bien avec une autre partie, qu'on ne peut douter que tout fut arrangé par un Agent

ſuprême Si nous pouvions raſſembler les opérations merveilleuſes du goût ſublime du Créateur, quelle ſource riche & féconde ſe préſenteroit à nos contemplations! Tous les êtres nous forcent à les admirer. Mais ſi nous conſidérons le Céateur ſous un point de vue plus relatif à nos beſoins & à nos intérêts, comme le gardien & le conſervateur de tous les êtres, ſuivant ſans ceſſe un plan invariable de bienfaiſance, préſidant à tous les événemens, amenant leur ſuccès pour le plus grand bien général, faiſant de l'univers le temple du bonheur, qui refuſera de s'attendrir ſur ce dépôt ſublime de la félicité? Serons-nous aſſez éblouis par l'irréligion & la ſtupidité, pour dire au Tout-puiſſant dans un langage impie, en regardant le ciel : » Retire-toi, nous ne voulons » pas de tes graces : nous ne déſirons pas » de connoître le chemin qui mene à la » vertu ». Egarement terible! Les cieux pâliſſent, la terre tremble à cette exclamation ingrate de l'impie.

Examinons notre nature imparfaite & fragille. L'eſprit de l'homme erre ſans ceſſe dans un dédale obſcur de peine & de plaiſir. Incertains & troublés dans les moindres affaires de la vie, le déſeſpoir ſemble veiller à la porte de nos cœurs pour s'en emparer, ſi tous les événemens ne ſuivent

pas le vœu de nos désirs. Quel abime impénétrable que le cœur de l'homme, si Dieu du haut de son trône ne jettoit sur nos ames des nuages légers qui nous dérobent à nous-mêmes ! Quelle seroit notre situation ? Des passions tumultueuses & fortes qui nous agitent : des craintes journalieres qui tiennent le glaive & la foudre suspendus sur nos têtes : une vie sans cesse exposée au chagrin, à la douleur, à l'inquiétude, à la mort. Que de sujets de réflexion ! Mais il est un Etre tout-puissant : pourrions-nous refuser d'implorer son secours ? L'imagination elle-même frémit à cette idée. S'il y a des méchans livrés à la fougue du crime, dont le cœur aveugle & presompteux se met au-dessus du devoir & de la verité, devons-nous les prendre pour modèles, quoique leur front soit orné de lauriers, quoique la foule s'empresse sur leurs traces, & que la moitié de l'univers s'accorde à leur donner les titres de grands & d'heureux ?

Les astres dans leur course invariable reprochent à l'homme son ingratitude & son inconstance

Telle est la fidélité de la nature matérielle sous toutes les formes ; elle prend toutes

toutes les impressions que lui donne la main du Créateur ; le tonnerre roulant & embrasé s'arrête à sa voix ; les éclairs observent la direction de son œil redoutable ; l'orage qui s'apprête à gronder, & le tourbillon impétueux contiennent leur courroux ou augmentent leur rage : les ondes mugissantes s'élevent ou s'abaissent au moindre signe de sa volonté : tout l'univers est dans ses mains comme l'argile dans celles du potier : tout suit les impressions de sa volonté. L'homme seul, ingrat & rebelle, se laisse entraîner à ses appétits déréglés ; il murmure sous le joug de la bonté divine, il couvre sa tête du brouillard de l'erreur & des passions, pour se livrer à toute la fougue de son imagination.

Remords terrible & juste, viens déchirer mon ame ; couvre-la du voile brûlant de la honte & de la confusion. Je vois toute la nature sous le sceptre divin ; & mon cœur présomptueux murmure hautement contre la Providence. Sur les aîles d'une raison égarée, ma pensée veut parcourir l'univers : la critique insensée s'empare de ma bouche, glace mon ame éteint les transports d'une juste reconoissance. L'harmonie douce & immuable qui lie tous les êtres, ne pénetre pas jusqu'au cœur de l'impie. Sourd à la voix de la nature, couvert du bandeau des passions, il donne

tête baiſſée dans le premier abyme. Ne ſuivons pas cet exemple fatal ; que notre raiſon ſoit la premiere à ſe ſoumettre ; ou ſi rebelle à tant de preuves elle prend l'orgueil pour ſon guide, puiſſe le feu divin l'embraſer & la conſumer au milieu de ſes méditations ſur le crime !

Que mon ame raſſemble toutes ſes opérations. Venez, facultés de mon eſprit, je veux ébranler d'une main hardie l'autel de l'illuſion publique. Que l'impie gronde & me mette au rang du ſtupide vulgaire ; j'aime la voix naïve du peuple. Fidele ſerviteur d'un Dieu que je vois empreint ſur toute la nature, je ſuivrai les traces qu'il m'a déſignées. Qu'il exige tout de moi : & ſi mon foible pouvoir & ma volonté peuvent ſeconder ſes déſirs, mon ame ſe diſſoudra dans la méditation & l'exécution de ſes ordres ſacrés. Puiſſé-je faire entendre ma voix au milieu de l'eſpace ! puiſſe-t-elle retentir au fond de tous les cœurs, pour apprendre à l'univers cette douce réſignation ! Que la nature joigne ſa voix à la mienne, & proclame le Souverain des ames auſſi-bien que le Créatur de tous les êtres.

L'apparition succeſſive des étoiles ; emblême d'une véritable converſion.

A mon arrivée, ces perles brillantes étoient éclipſées par l'éclat du ſoleil. Quoique dans les mémes places, & jettant les mêmes rayons, elles étoient cependant cachées à mes regards. Maintenant que la clarté du jour prend les nuances de la ſombre nuit, que les ombres projettées en long replis vont couvrir la terre, Heſperus qui conduit cette foule d'aſtres, déploie ſon front rayonnant. Tandis que j'obſerve ſon aſpect brillant & ſuperbe, je vois les étoiles percer le rideau d'azur, ſe jouer, briller, diſparoître tour-à-tour. Bientôt la nombreuſe multitude jaillit du ſein de l'obſcurité : le firmament paroît une vaſte conſtellation : des flots de gloire & de lumiere s'élancent du haut des cieux.

Tel eſt le progrés d'une véritable converſion dans le cœur de l'infidele. Pendant le cours de ſes années inutiles, mille vérités intéreſſantes étoient couvertes d'un voile ébloüiſſant. Mais lorſque la grace diſſipe cette ombre légere, il commence à diſtinguer les objets paiſibles qui renferment le bonheur : les paroles ſaintes émanées de l'Ecriture, introduiſent la conviction dans ſon ame. Alors une penſée ou

terrible ou délicieuse imprime la terreur ; ou répand la cosolation. Des menaces excitent ses craintes, ou réveillent ses espérances. Ces premiers rayons de la grace sont quelque fois suivis de quelque affliction pour avancer la conversion, ou pour l'éprouver. Bientôt de nouvelles vérités se font appercevoir : des scénes de délices inconnues succedent à des peines inévitables : les désirs effrénés font place à de plus nobles désirs : un espoir tant de fois trompé ramene une espérance utile : son esprit a pris une forme nouvelle : une nouvelle régle anime sa vie : en un mot la grace peut tout renouveller dans des cœurs pervertis. Celui qui marcha pendant longtemps dans les ténébres, éclairé par un rayon de gloire, va jouir de l'immortalté dans le sein du Seigneur.

Utilité des astres

Ces magasins de feu, ces réservoirs de lumiere n'ont pas été placés dans les cieux comme des corps inutiles : leur situation agréable, leurs douces influences nous prouvent qu'ils sont formés pour le bonheur du genre humain : ils furent mis dans un juste éloignement pour nous laisser le plaisir de les contempler. Plus proches de nous, ils feroient notre tourment, ils

nous dévoreroient de leurs flammes. Mais aussi foibles & aussi légers que des diamans, leurs rayons destitués de toute chaleur, n'affectent nos regards que d'une douce volupté; ils ne sont ni assez forts pour nous ravir la fraîcheur d'une nuit tranquille, ni assez brillans pour distraire notre ame, & la priver d'un sommeil nécessaire.

Ce n'est pas seulement pour orner les toits de nos Palais d'une dorure magnifique, que Dieu commande aux luminaires célestes de briller pendant la nuit. Nous retirons plus d'un avantage de leur éclat bienfaisant; il divise notre temps, & fixe ses périodes; il met une fin à nos travaux, & quelquefois à nos soucis. » Ces astres, » suivant le langage de l'Ecriture, sont des » signes certains pour les saisons, les an- » nées & les jours ». Le seul retour de la chaleur & de la froidure seroit une régle trop incertaine. Mais ces corps lumineux par la régularité de leurs mouvemens, nous fournissent les moyens de calculer le temps. Par eux l'Agriculteur est averti lorsqu'il doit confier son grain au pénible sillon; par eux le Matelot s'ouvre une route heureuse au sein des mers, & porte l'industrie & le commerce dans des régions inconnues & barbares.

De quelle utilité ne sont-ils pas pour

le Chrétien ? Ils lui ſervent à compter les jours qui le menent au ſalut. Si Dieu meſura le temps, marqua ſes périodes, & raccourcit les ſcènes de la vie, ce fut pour nous faire apprécier ſa valeur. Conſidérez le Créateur réglant les progrès de notre vie dans l'étendue des cieux; ſoyez économes de vos jours, ils vous ſont donnés pour vous les rendre profitables; toutes les actions qui les rempliſſent ſont confiées à un regître ineffaçable : les cieux ont ordre de compter vos années, vos mois & vos jours. Soyez avare de vos inſtans; faites vos efforts pour quitter la vie avec les tréſors que vous aurez entaſſés. Vous amaſſerez toujours ſuffiſamment, ſi vous ſavez être utile aux hommes, & donner à celui qui a beſoin.

La beauté des cieux n'a pas échappé aux nations même les plus barbares ; toutes les générations les ont contemplés avec admiration & ſurpriſe ; jamais l'inconſtance de nos goûts n'a pu dégrader un inſtant les charmes d'un beau ciel. Il me ſemble que les étoiles ne brillent que pour m'inſpirer cette douce gaieté qui perſuade & qui attire, pour réveiller mon courage & mon zèle dans les travaux confiés à mes ſoins. Je vous entends, moniteurs céleſtes : ſi l'honneur a des charmes pour moi, ſi la véritable gloire peut ébranler mon ame,

vous déployerez les sollicitations les plus vives pour exercer mon assiduité dans les fonctions de mon ministere. J'observerai vos avis ; & si jamais mon zèle se refroidit, je rallumerai mon ardeur à vos feux célestes.

L'étoile polaire est immuable & fixe. Garde fidelle de la nuit, elle ne quitte jamais son poste : les saisons dans leur course rapide la retrouvent dans son même centre. Combien de fois sa douce clarté guidant le Matelot, l'a conduit dans le port ? ... Elle seule dirigea les premiers audacieux que l'intérêt força de monter sur un navire ; leurs yeux pâles d'avarice & de crainte étoient sans cesse fixés sur cet astre bienfaisant. Lorsqu'une nuée peside couvroit les vastes cieux de son ombre, le Matelot éperdu, errant décueils en écueils, voyoit sans cesse la mort terrible briser son vaisseau, & lui ravir ses plus douces espérances ; mais dès que le brouillard se dissipoit, son guide brillant venoit charmer son ame ; il s'empare du gouvernail ; la certitude, l'espérance & le plaisir à la poupe de son vaisseau, le poussent au travers des ondes, & le conduisent au sein de l'abondance.

Attraction, projection.

Lorſque je conſidere les corps céleſtes, puis je oublier les loix fondamentales de l'Aſtronomie moderne, la projection & l'attraction ? L'une eſt le ciment de cette grande combinaiſon, l'autre la ſource toujours active de cette ſtructure merveilleuſe. Lorſque Dieu voulut & prononça ce *fiat* puiſſant qui donna le degré de mouvement & de force à ces orbes roulans, s'ils n'avoient été ſoumis à ces deux loix ſuprêmes, ils ſe ſeroient abymés dans l'eſpace : mais la faculté de peſer, jointe à la force projective, détermina leur courſe à une forme circulaire. Ces deux cauſes ſuffirent pour ſuſpendre leurs mouvemens, & produire cette harmonie qui régne dans les cieux. Sans elles, toutes ces maſſes déſordonnées ſe ſeroient précipitées dans le feu central ; mais les forces attractive & impulſive habilement combinées par la volonté du Tout-puiſſant, s'exercent dans un accord durable & parfait. Tous les globes aſſervis ſont entraînés dans une courſe invariable. Ainſi ſe renouvellent le jour & la nuit, le temps & les ſaiſons : tout ſe ſuccede pour remplir les déſirs de la Providence, & faire le bonheur de l'univers.

Cette constitution du monde physique conduit naturellement nos pensées aux deux grands principes du monde moral. L'amour & la foi, voilà la régle & le frein du Chrétien. Tel est le doux lien qui unit les Fideles à Dieu, & les uns aux autres; à Dieu, par la reconnoissance & la dévotion; entr'eux, par des effusions réciproques d'amour & d'amitié.

Que ce principe de l'attraction est admirable! Etendu, varié, il constiue l'essence de tous les corps; il se répand jusqu'aux bornes les plus secrettes du systême du monde. Nous lui devons la pression de l'atmosphère. Ce fluide subtil & léger, resserré par la force attractive, enveloppe tout le globe & ses habitans d'un bandeau. Pressées par un choc merveilleux, les rivieres circulent dans les veines de la terre. Ce torrent devient impétueux; il arrose les plaines & les inonde. Exités par cette même force mystérieuse, les sucs nourriciers se détachent de la terre: la séve pénétre les racines, monte dans les arbres, s'ouvre un chemin dans des millions de petits canaux, & porte la vie & l'abondance jusqu'à la cime des plus petites branches. C'est ce même fluide qui retient l'océan dans ses bornes. Malgré le mugissement des vagues, elles se balotent avec toute la fureur d'une

rage mutinée ; mais retenues par ce frein puissant, elles ne peuvent outre-passer les barrieres les plus simples : les montagnes lui doivent ce front assuré qui résiste à l'impétuosité des vents & de la tempête. Par la vertu de ce méchanisme invisible, sans poulies ni siphons, des millions de tonneaux d'eau vive s'élevent dans le firmament. Ces vapeurs rasamblées & soutenues par le même pouvoir, se fondent en pluies rapides ou en molle rosée. Condensées par la froidure, elles blanchissent nos côteaux ; ou durcies, elles couvrent la terre d'une grêle meurtriere. Le même principe lie étroitement les parties des corps solides : sans lui, la machine de l'univers seroit sans force & sans vigueur ; nous attendrions en vain du secours de ces instrumens qui nous rendent la vie si douce : enfin c'est la source de ce juste équilibre qui produit la stabilité de tous les êtres ; c'est la grande chaîne qui lie l'univers, accélere & facilite ses mouvemens. Oh ! que d'effets compliqués, éxécutés & produits par une seule cause ! Quelle profusion & quelle économie ! une profusion immense des bienfaits, une éconnomie admirable de dépense !

Qu'est l'attraction ? Est-ce un être inséparable de la matiere ? Est-ce le doigt de Dieu lui-même ? L'impression constante

de ſon pouvoir n'agit-il pas ſur les corps comme l'Eſprit ſaint ſur les ames ? Ses opérations ne ſont-elles pas auſſi étendues, auſſi admirables, auſſi variées ? L'Eſprit ſaint tranſmet ſes dons à travers tous les ſiècles ; il communique ſa grace à tous les Fideles ; tout ce qu'il y a de grand & de merveilleux ſur la terre, tout le bien qui ſe fait, eſt ſon ouvrage. Aidés de ſes ſecours puiſſans, les Saints de tous les ſiècles ont foulé le vice & triomphé du monde. Par la même opération, l'Egliſe eſt éclairée, ſoutenue & gouvernée Sous ſes influences divines, l'entendement ſe ſent arracher le bandeau de l'ignorance ; le déſir s'émouſſe ; l'inſtinct de la concupiſance s'évanouit ; les dures entraves de l'habitude ſe briſent, & laiſſent à l'homme toute ſa liberté. Cet eſprit ſouffle ſur des os deſſéchés, la vie les anime, la foi les ſoutient. Ses inſpirations rendent ſenſible le cœur le plus dur, & prétent de conſolations à l'ame affligée ; elles font naître l'eſpérance la plus douce du ſein de l'humiliation & des malheurs ; elles acerent l'ame d'une force invincible, & lui donnent la douceur & la tendreſſe d'une colombe.

Chaîne des Etres.

Lorſque je contemple cette ſtructure étonnante & vaſte, lorſque je conſidere ces nobles dépoſitaires de la lumiere & de la vie, lorſque je promene mon imagination ſur les êtres innombrables qui rempliſſent tous ces ſyſtêmes ſpacieux, depuis les Séraphins qui ſervent de baſe au trône, juſqu'aux nations ſauvages qui peignent leur chair à demi nue, quelle variété dans les anneaux de cette chaîne immenſe ! Quelle progeſſion dans l'échelle univerſelle des êtres ! Je me dis, tout eſt ſorti de la main de Dieu, tout eſt rempli de ſa préſence.

Il meſura de ſon doigt ces globes larges & térribles qui ſont ſuſpendus dans la voûte des cieux ; il alluma de ſon ſouffle ces braſiers de feu qui réchauffent l'univers ; c'eſt lui qui leur donna ce mouvement invariable & perpétuel. Sa main délicate travailla ces canaux innombrables qui portent la vie & le ſang dans le corps des moindres inſectes. Il fait couler le plaiſir dans les veines de tous les animaux, juſques dans un point inviſible & animé : toute la nature ſe pénetre de ſes bienfaits. C'eſt au centre de l'univers que j'apprends à me fier à la Providence

vidence, & à me nourrir de ses bienheureuses influences.

Mais ai-je besoin de l'univers pour croire à la Providence? Le plus vil de tous les êtres qui rampe au sein de cette foule inconcevable, n'est point négligé par la cause toute-puissante : les essences célestes jouissent de son sourire; les habitans de la terre, le vil reptile, de ses bienfaits. Quoique la manifestation de ses qualités ne se développe que devant les esprits intellectuels, son oreille est cependant ouverte aux cris du jeune corbeau; son œil est attentif à la marche & du bonheur de l'oiseau le plus vil : l'enfant chéri de sa tendre mere, & doucement secoué sur ses genoux, n'est pas mieux soigné que les créatures par les soins du Tout-puissant. Cette mere passionnée oubliera l'enfant chéri qu'elle a bercé sur ses genoux, & pressé contre son sein, avant que le Pere des misericordes cesse de répandre ses bienfaits sur les humains.

Présance de Dieu.

Ces mondes qui suivant leur course journaliere au dessus de nos têtes, ces atomes qui nous environnent & nous pressent, tous ces êtres qui fourmillent dans le sein de la création, sont des garants

assurés d'une Divinité présante. Dieu n'est point caché, la nature dévoile son être.... Par-tout on reconnoît ses traces. Etre éternel & Créateur, tu nous touches en tout sens; tes œuvres t'annoncent à nos yeux; ta bonté parle à notre ame; par ton ordre les doux rayons de l'astre du jour nous échauffent le matin; le soir nous sommes rafraîchis & délassés par le souffle modéré des zéphirs..... Ta gloire brille dans les lampes célestes que la nuit vient allumer; tu nous souris dans les fleurs du printemps; ta grandeur nous est tracée dans l'étendue infinie de la création; ta science dans ces insectes volans & imperceptibles où tu plaças l'étincelle de la vie. Qu'ils sont aveugles & fous, ceux qui sans cesse frappés des marques visibles de ta présance, qui foulant à leurs pieds des merveilles sans cesse renaissentes, peuvent t'oublier un instant! Source universelle de tous les êtres, donne-moi des regards assez perçans pour t'appercevoir dans tous les objets, & un cœur sensible & dévoué pour t'adorer à chaque instant. Je veux un Dieu qui m'éclaire & qui me conduise; je ne pourrois vivre sans lui.

Le firmament étonna mon ame, avant que je pusse le considérer avec l'attention d'un homme: un charme secret se glissoient dans mes sens, lorsque négligemment

penché ſur une mouſſe légere, mes yeux s'égaroient dans la nature, voyoient les cieux nuancés d'un bleu tendre s'embraſer du feu de mille lampes. Je ne ſais quelle douce ſenſation portoit ſans ceſſe mes regards vers ce ſpectacle impoſant & magnifique : mon odorat agréablement careſſé par les fleurs que je preſſois ſous mes pieds, le chant langoureux & mélancolique du roſſignol, mes penſées émues & flattées par une fraîcheur volupteuſe, rien ne pouvoit me diſtraire du raviſſement qu'excitoit en moi cette douce contemplation.

Je ſentois je ne ſais quoi de puiſant qui agrandiſſoit mon ame, qui m'élevoit au-deſſus des vapeurs de l'orgueul, & rendoit ma vue plus perçante à travers les objets ſublimes que m'offroit ma penſée. J'ai cru entendre une voix du haut des ſphères m'ordonner le mépris des choſes de la terre. Je portois mes eſpérances & mes déſirs ſur des délices qui m'étoient inconnues. A l'avenir je me pénétrerai de ces influences morales. Elles ſont les flambeaux de l'induſtrie pour certains peuples ; elles les conſolent d'une nuit preſque éternelle. Si nous les conſultons, elles ſeront nos guides vers la ſageſſe & le bonheur.

Je contemple, je peſe mes penſées, &

j'imagine des choſes ſublimes ; je roule un œil d'admiration & de crainte ; je retire avec peine ma vue accablée & ſéduite, & je la précipite de nouveau dans le cieux. Je ne puis raſſaſier mes regards ; mes penſées forcent mon imagination bouillante à ſe ſoumettre à la contemplation. Je trouve des merveilles toujours nouvelles, toujours plus étonnantes ; & après l'examen le plus ſoigneux & le plus ſéduiſant, je n'ai fait qu'admirer, je n'ai rien connu.





L'HIVER.

LE Créateur paroît avoir déployé sa tendresse d'une maniere plus solemnelle dans les saisons riantes & délicieuses, La beauté de la nature nous ravit dans le printemps: une melodie tendre & naturelle nous enchante : une vapeur embaumée& légere porte la fraîcheur & la volupté dans tous nos sens. Au milieu des chaleurs accablantes de l'été, sa main répandit les feuilles & l'ombrage : il réveilla le zéphir. Des lits de mousse nous attendent au fond des bois : un ruisseau clair & limpide mêle ses eaux à la fraîcheur de l'air ; il serpente & murmure doucement pour caresser notre imagination. Dans l'automne, sa bonté couvre les champs de trésors inestimables : les branches plient sous le faix : la terre est couverte de fruits. Quelle abondance ! Par-tout les délices & la profusion C'est dans ces periodes riantes de l'année, que le Tout puissant répandit ses faveurs les plus pures. Cependant l'hiver est aussi son ouvrage : le triste hiver qui se nourrir d'orages & de tempêtes, annonce aussi sont

pouvoir Les glaçons & les frimats sont aussi des preuves de sa bonté; ils crient aux nations; tremblez, la colere du Seigneur est terrible --- Que l'hiver soit aujourd'hui la matiere de mes chants; que la terre couverte de neige soit attentive. Ce sujet, quoique triste, peut agrandir nos ames, & les échauffer de l'amour du Tout-puissant.

Que le jour est abrégé! Le soleil retenu dans des climats plus doux, vient d'un pas len t & tardif; il se leve avec regret, & se promene avec une morne indifférénce du côté du midi, nous lançant obliquement quelques rayons : à peine répand-il la lumiere à travers l'épaisseur de l'air, pour donner le jour à notre monde abattu : son aspect est triste, ses rayons languissans .... S'il brille par hasard d'un éclat plus vif, comme la jeunesse & la gaieté dans la maison de l'affliction, il paroît inquiet, il hâte son départ. Qu'il parte. Pouvons-nous desirer une clarté plus durable, lorsqu'elle ne nous montre plus que lespectacle de la désolation? Les fleurs ont disparu : les oiseaux muets s'enfoncent dans les murailles solitaires : les arbres dépouillés se courbent sous l'orage : l'air a perdu son parfum, la nature languissante est comme une jeune veuve inconsolable;

les vents impétueux précipitent la grêle avec des ſifflemens horribles, & lient la terre avec une chaîne de glace.

Regretons-nous le départ precipité du jour, lorſque notre chambre eſt tendue du voile de la mort ; & que des objets terribles nous environnent? Qui déſidereroit des flambeaux ardens pour voir à découvert les ſcénes de la douleur, pour rendre l'horreur plus viſible, puiſque notre vie eſt un combat perpetuel de miſere & de maux? Quel ordre admirable eſt celui qui reduit nos jours à quelques années rapides! Quatre-vingts ans ſuffiſent bien à l'homme vertueux; mais que ce terme eſt court pour le méchant! La voie qui nous mene au bonheur eſt parſemée de tous les maux : accuſerons-nous la Providence de l'avoir abrégée? Dès que nous avons traverſé la vallée de larmes, des côteaux rians s'offrent à nos regards : une lumiere douce brile ſur nos têtes : la joie nous ſourit : la gloire nous couronne.

Quelquefois le jour eſt encore plus rapide : l'année paſſe ſans voir le ſolleil : des nuées épaiſſes s'élevent du ſein de la terre, & couvrent le firmament de leurs vapeurs impénétrables : les eaux ont inondé les plaines : elles jailliſſent en caſcades rapides du haut des montagnes : elles ſe raſſemblent à gros bouillons dans les fleuves

impétueux : les digues sont renversées. Si la main négligente a laissé le toit à découvert, les eaux insinuantes pénétrent dans le chaume qui couvre la triste cabane, & vont châtier son habitant paresseux. Le Laboureur trempé de sueur & de pluie, quitte à regret sa charrue : les oiseaux plient sous leurs aîles pesantes, ils n'osent se confier à cet air humide ; les bêtes féroces, inquietes & désepérées, s'enfoncent en rugissant dans leurs grottes obscures : les ruisseaux sont enflés : les rivieres n'ont plus de bornes : partagées en torrens inombrables, elles ont enveloppé les prairies & les campagnes d'un triste déluge.

Qu'il est heureux pour nous que ces inondations ne surviennent point, lorsque les prairies sont émaillées de fleurs, les plaines couvertes d'une riche moisson ! Quelle désolation dans les familles, si dans ces momens précieux le ciel ouvroit ses soupiraux terribles ! Malgré les abominations multipliées de l'impie, le Tout-puissant ne se lasse point de nous combler de ses bienfaits, quoique l'ingrat se prosterne devant l'idole du hasard & de la fatalité. Homme présomptueux, reconnois ta foiblesse. L'Eternel peut se lasser, & saisir la foudre de la même main qui répand ses faveurs.

Que tu es puissant, mystérieux & terrible

Dieu de l'univers ! Lorſque l'air eſt tranquille, que les vents furieux donnent le calme à la nature, dans quels antres ſouterrains ſont-ils enchaînés ! Quelle main puiſſante retient leur impétuoſité juſqu'à ce qu'il te plaiſe de réveiller leur fureur ! Les portes épaiſſes de leur priſon s'ouvrent à grand bruit : l'atmoſphère eſt ébranlée : les élémens ſont confondus : des torrens d'air ſe précipitent à travers les montagnes & les mers : les flots ſe ſoulevent & mugiſſent au loin dans le continent : les arbres frémiſſent juſques dans leurs racines : le mouvement des ſphères ſe précipite : le ſoleil rouge de feu, conſterne la nature ; les forêts plient ſous les violentes ſecouſſes : les chênes long-temps reſpectés par l'orage, ſont écraſés par la foudre ; tandis que le roſeau flexible ſortant du ſein des marais, ſe plie & ſe courbe au gré de l'orage, & ſurvit au déſaſtre général.

La tempête a pour un moment ralenti ſes fureurs ; mais c'eſt pour reprendre des forces nouvelles. Sa rage eſt parvenue à ſon comble : l'air eſt plus violemment agité : les menaçantes tours s'écroulent ſur leurs fondemens : les dômes élevés éclatent & ſe précipitent : les rocs impétueux roulent dans les plaines, & renverſent la cabane du Laboureur. Où trouver maintenant un aſile ? Les villes ſont ébranlées, l'ardoiſe

vole, l'obſcurité nous environne: l'horreur ſe joint à la déſolation : l'ordre des élémens eſt renverſé: la conſternation poignarde le cœur de l'homme : la nature eſt un vaſte deſert. Ce n'eſt ici pourtant qu'un effet léger de la colere divine : la coupe de ſon indignation n'eſt pas encore épuiſée. Que ton orgueil ſera vain, l'orſque l'Eternel méditera l'épouvante, & la verſera toute dans ton cœur; qu'il ſe rendra viſible à la nature, & jugera l'univers étonné !

L'océan frémit dans ſes abymes : les vagues peſantes s'élevent & ouvrent des gouffres profonds; elles ſe briſent contre les rochers menaçans, ou vont ſe perdre dans les nues. Les vaiſſeaux mal aſſurés, malgré les ancres les plus fortes, ſont élevés; plus rapides qu'une flèche, plus légers que le vent, ils ſont les jouets de l'orage; la mer écumante s'entr'ouvre pour les engloutir, l'orſqu'une vague impétueuſe ferme l'abyme, & les lance de nouveau dans les airs. Que l'art du Pilote eſt vain ! que la force du Matelot eſt impuiſſante ! Le vaiſſeau erre de gouffre en gouffre ; il pirouette auſſi rapidement que le ſabot ſous le fouet de l'enfant qui le chaſſe. Le déſeſpoir eſt dans l'ame du Pilote: la mort, ſa faux tendue, le menace à chaque flot. Ne perds pas ton temps à t'effrayer. La main du Sei-

gneur s'eſt-elle retirée, parce que ton oreille eſt frappée des hurlemens affreux du tonnerre, & que tes yeux ſont éblouis du feu des éclairs? Leve tes mains vers les cieux; implore ſon pouvoir; les vents impétueux ſont à ſes ordres; toutes les eaux de la mer ſont dans le creux de ſa main. A ſa voix l'orage entre dans le ſilence profond: la mer redevient calme: les voiles s'enflent d'un vent favorable: le port ſe préſente au vaiſſeau délabré: la joie renaît ſur ton front.

Quelquefois après une journée longue & triſte, vient une nuit plus longue encore & plus mélancolique. Des vapeurs noires & ſombres que le ſoleil le plus perçant ne pourroit diſſiper, couvrent la terre d'un voile terrible: les heures nocturnes chancelent au milieu des ténébres épaiſſes, & vont d'un pas lent: la lune cherche ſa carriere dans l'obſcurité. Que cet appareil eſt effrayant! Le chaos ſemble retouner ſur la terre: la tempête pendant le jour a ravagé la nature: la nuit pare ſon pavillon ſilentieux de tous les apprêts de l'horreur & de la crainte.

J'ai quelquefois abandonné le cercle tumultueux du monde; je me ſuis dérobé aux clartés importunes de mille flambeaux. Plongé dans les ombres épaiſſes, je ne les ai point regrettées; mais j'ai ſouri à mon ame, je l'ai

félicitée de ſon courage. Ces ténébres étoient agréables & ſéduiſantes, comparées à l'horreur de la converſation que je venois de quitter. Les diſcours de mes amis (comment avoient-ils mérité ce titre?) étoient un langage de ténébres, l'horreur de l'ame, le tourment des oreilles. Hélas! pourquoi ſuis-je forcé de le répéter? leur langue étoit trempée dans le venin des aſpics; leur goſier étoit un ſépulcre ouvert à la gloire & à la réputation. L'envie, pâle & livide, préſidoit à ces ſoirées homicides. Quelquefois la licence & la préſomption lançoient des flèches impies contre le ciel. L'homme prenoit ſur lui de contredire l'Eternel, & de cenſurer ſes ouvrages. Quelquefois je les ai vu partager les appétits de la brute, ſe livrer à la débauche la plus laſcive; j'ai vu louer celui qui étoit le plus chargé d'exploits criminels. Le débordement & la luxure diſtribuoient des couronnes à des têtes livides & pâles, ſoutenues par des corps épuiſés: le doux plaiſir & la volupté fuyoient loin de ces ſales orgies, & alloient ſe repoſer dans le cœur du Sage.

Ils m'ont banni peut-être de leur ſociété, en pouſſant les éclats d'un rire amer: leur fauſſe joie s'eſt exhalée en bons mots ſur mon reſpect pour la Divinité; ils m'on traité ſans doute d'eſprit foible, de caractere bilieux

lieux & insociable. Peu m'importe ; je ne porterai jamais sur eux le fiel de l'indignation. Si jamais le moindre ressentiment s'élevoit dans mon sein, je le convertirois en priere. » Aie pitié d'eux, m'écrierois-je, » Pere des miséricordes ; montre-leur la rage » & la folie de leur impiété ; montre-leur » la bassesse de l'orgueil ; que leur saillie » bruyante & libertine puisse être changée » en une confusion silencieuse & profonde, » Puissent-ils ouvrir leur levres pour ado- » rer la majesté qu'ils ont tant de fois in- » sultée ! Puissent-ils dévouer à ton service » ces heures nocturnes & ces talens qu'ils » employoient à la débauche & à la profa- » nation ?

Je m'avance vers ma demeure au milieu d'un vuide ténébreux. Seul & tremblant, j'apperçois à peine la tête de mon cheval, & je ne fais que soupçonner ma route ... • Je n'ai d'autre compagnon que le danger, peut-être la destruction. Mais suis-je seul ? L'Eternel, le Pere de la lumiere, le Dieu de ma vie n'est-il pas toujours à ma droite ? Parce que le jour a disparu, dois-je avoir moins de confiance en sa présence ? Je n'aurois, à la vérité, dans mes malheurs aucun bras de chair pour me soutenir. Aucun ami, dans cet instant, ne me distrait de mes craintes, ne charme les ennuis du chemin par des propos agréables. Mais n'a-je pas

le bras du Tout-puiſſant pour ma défenſe; & la priere qui m'ouvre une converſation céleſte? Tous les lieux, tous les temps, toutes les attitudes ſont propres à cet exercice. C'eſt une ſource de délices inépuiſable, & facile à ſe procurer; c'eſt un tréſor ineſtimable qui n'eſt point ſoumis aux loix du haſard, parfaitement aſſuré au poſſeſſeur, même dans le ſein de la nuit la plus obſcure.

Me laiſſerai-je gagner à la crainte? L'accès que j'ai ſans ceſſe auprès de Dieu, me donne de nouvelles forces. Heureux ceux qui ſe confient au Tout--puiſſant! Mille eſprits céleſtes les ſuivent dans leurs voyages, & empêchent même leurs pieds de heurter contre les pierres.

Y a-t-il des ténébres pour moi, lorſque je jouis de la préſence de Dieu? Qu'il donne la paix & le repos à ma conſcience, & ce ſilence redoutable ſera plus délicieux que la voix de l'éloquence, ou que les ſons mélodieux du luth. Qu'il pénétre mon ame de ſes perfections, je ne manquerai jamais d'avoir une aurore brillente, ni de paſſer une nuit pure & tranquille.

Que les altérations de la nature ſont ſurprenantes! Je l'ai quittée le ſoir ſimple & ſans ornement. Aujourd'hui ce brouillard épais a blanchi nos côteaux: la neige ajoute ſa toiſon à celle de nos troupeaux;

& crêpe la chevelure du voyageur : les haines sont chargée de ces brillantes dépouilles : la terre en est couverte : les arbres ont pris une parure uniforme, & paroissent empleumés d'une eau qui se fige.

L'air au milieu de cette fastueuse décoration, est chargé de corpuscules grossiers & dangereux ; il dépose l'oppression & l'ennui sur toutes les fonctions de la vie : une langueur froide embarrasse nos membres : en vain le pere du jour veut à son lever dissiper ces noires vapeurs : la nuée épaisse & mal-faisante résiste à ses rayons puissans ; elle met un voile de tristesse sur toute la nature : je peux à peine distinguer la maison qui me touche. Où sont maintenant les voûtes brûlantes & azurées du firmament ? Où est la pompe d'un soleil radieux ? Où sont les scènes magnifiques de la création ? Elles sont perdues dans un vain brouillard : leur gloire est obscurcie : le théâtre de l'univers écrasé nous ouvre les portes d'un vuide affreux : toutes les nuances du brillant coloris de la nature sont rembrunies par l'obscurité. Sans l'Evangile, nos ames auroient éprouvé le même sort ; nous n'aurions connu ni le vrai bien ni le mal. Enigmes impénétrables à nous-mêmes, notre état présent n'eût été que confusion, l'avenir qu'une source de fables & d'inquiétudes. Mais le soleil de

justice dissipa de ses rayons perçans les nuages qui nous enveloppoient; il ouvrit à nos ames une plus belle perspective que celle du printemps, plus délicieuse & plus riche que celle de l'automne, plus étendue que le vaste systême de l'univers.

Le brouillard me paroissoit de loin une barriere impénétrable; mais à mesure que j'avance, il semble s'éclaircir. Telles sont les peines de cette vie; elles effraient celui qui ne les a point éprouvées. Tels sont aussi les plaisirs des sens; ils promettent beaucoup, mais leur jouissance les éteint, & rend le désir insatiable. Dans les deux cas, nous sommes également trompés: la pointe aiguë des douleurs s'émousse en nous piquant: le dégoût & l'apathie suivent les bruyans plaisirs.

Quelquefois la nature prend un visage plus riant; la soirée mélancolique s'avance, elle enveloppe tendrement le jour de son ombre: le firmament se couvre d'un bleu plus foncé: les étoiles brillent d'un éclat plus doux. Mais la gelée verse ses influences subtiles & pénétrantes sur tous les corps: les pointes aiguës de l'éther lient toute la nature: le matin d'un pas lent s'avance sur notre hémisphère, & ouvre enfin son œil pâle sur notre horizon. La nature se revêt d'une parure bizarre: les glaces inégales & dentelées pendent sur le

toit des maiſons : le brouillard a couvert nos vitres d'un vernis épais & blachâtre : nos champs fertiles ont pris la dureté du fer, nos prairies humides forment un long pavé de marbre. Le fleuve eſt arrêté dans ſa courſe : ſes eaux ſont enchaînées au banc de ſable ; ſa ſurface polie & ſolide offre un amuſement à la jeuneſſe, & devient une route ſûre au char rapide du voyageur. Et ce qui paroîtroit à l'heureux habitant du midi auſſi inconcevable que les profonds myſteres de notre Religion, un ſouffle léger ſuffit pour couvrir les lacs & les rivieres d'un pavé de criſtal, fendre les chênes avec des haches inviſibles, & briſer en mille piéces le fer & l'acier, s'ils vouloient s'oppoſer à leur effort.

Les parcelles de nitre, qui depuis longtemps volent dans l'éther, ont purifié l'air que nous reſpirons ; notre vue peut s'étendre au loin ſur la nature ; les ſemences de l'infection ſont détruites la peſte à fermé ſon ſein corrumpu. C'eſt ainſi que l'affliction mortifie nos vices, & ſubjugue nos habitudes. L'atmoſphére glacée preſſe plus fortement nos corps, & tend nos nerfs ; un ciel clair & ſans nuages, un ſoleil brûlant, nous accablent & nous amoliſſent : nous ſommes conduits à l'ombre des bois & des fontaines. Maintenant on ne traîne

plus des pas languiſſans ; on ne voit perſonne les bras croiſés, tout eſt en mouvement : la force ébranle tous les corps : la diſpoſition de l'air ſupplée à l'aiguillon du beſoin. Ainſi la dure école du malheur mene l'eſprit à l'exercice de ſes facultés. Le pâle climat de l'adverſité nous inſpire ſouvent des réſolutions au-deſſus de l'humanité, tandis qu'une proſpérité durable relâche l'ame, & l'énérve par le plaiſir, par l'indolence & la pareſſe.

Le froid eſt venu des portes du nord ; les vents impétueux ont balayé ces deſerts : ils font une deſcente cruelle ſur notre île ; ils grondent & mumurent autour de nos maiſons ; ils aſſiégent nos portes, & ſe colent à nos fenêtes, les murailles épaiſſes ne peuvent les retenir. L'obſtacle les irrite : leurs aîles chargées de glace pénétrent dans les chaudes fourrures, & glacent le ſang dans nos veines : ils promenent le triſte hiver par toute la nature : leur ſouffle eſt plus dangereux pour la jeune plante que la faux meurtriere : ils portent la mort juſques dans les racines les plus profondes. Que le blé ne ſe haſarde point dans les foibles retranchemens du penible ſillon. Que le tendre bouton ralentiſſe ſon eſſor. Ces ſauvages tyrans de la nature ne craignent point de détruire l'eſperance de l'année.

Que le froid eſt cuiſant ! La pâleur a voilé le coloris brillant de la jeuneſſe & de la ſanté : les joues ſont livides : les dents ne peuvent s'empêcher de claquer. Vous qui êtes joyeux & tranquilles au fond de vos appratemens commodes, au milieu des corpuſcules brulans d'une chaleur empruntée, n'oubliez pas vos freres qui languiſſent au ſein de la miſere. Le froid pénétre aiſément les haillons de la pauvreté. De vils lambeaux couvrent à peine leur chair friſſonnante, tandis qu'un peu de cendre chaude, éparſe ſur un triſte ſoyer, ſe rit de leurs déſirs plus qu'il n'échauffe leurs membres. Lorſqu'un vin pétillant & mouſſeux remplit le verre du plaiſir ; lorsque des mets exquis, préparés par la main de la volupté, viennent fumer ſur vos tables dans une porcelaine élégante, ſouvenez-vous que des hommes comme vous, livrés à la maladie ou au déſeſpoir, ſont expoſés à la rigueur d'un ciel courrouce. Je crois entendre les vents plaider la cauſe du maheureux : puiſſent-ils ſouffler dans vos ames la commiſeration & la pitié, tandis qu'ils font entendre leurs horribles ſifflemens dans la triſte chaumitre !

Les vents ont ceſſé, leur fureur s'eſt ralentie ; ils ſont rentrés l'un aprés l'autre dans leurs grotes ſouterraines aprés avoir couvert la terre de nuages. La neige ſe

répand d'abord en petite mousse, mais bientôt elle se précipite à gros flocons : le noir manteau de la nuit se pare de cette blanche dépouille. Au réveil du matin, quelle surprise ! toute la nature est couverte de la robe de l'innocence & de la candeur on peut à peine distingner les arbres des colines qui les supportent. Où est la différence des terres destinées au labour, à celles réservées pour le paturage ? Tous les êtres reposent dans une confusion si noble & si brillante, qu'elle efface la splendeur du jour, & qu'elle affoiblit nos regards. Le lion n'est pas si blanc que ce manteau : les lys lui-même, s'il pouvoit paroître dans ces temps orageux, seroit terni par l'éclat de la nature.

L'œil ne sauroit se satisfaire sans jetter plus d'un regard sur cette scéne curieuse & délicate. Voyez les buissons ornés d'une robe aussi pure que celle des vestales : les prairies couvertes d'un tapis plus fin que l'hermine ; les bosquets plient sous cet agréable fardeau. Bientôt un vent sorti des portes du midi, convertira cette parure vaste & magnifique en une tendre humidité : le nitre qui se dissout pénétre la glebe & la fertilise, emblême délicieux & consolant de la parole de Dieu. » La pluie & » la neige viennent des cieux, & n'y re» tournent plus ; mais elles arrosent la

» terre ; elles aſſurent l'eſpoir du Labou-
» reur : ainſi ma parole ne retournera ja-
» mais à moi ; elle accomplira mes volon-
» tés, & fera proſpérer tous les êtres ſur
» leſquels je l'aurai envoyée.

Que les ouvrages du Créateur ſont étonnans & variés ! que la nature eſt flexible & malléable ſous ſa main puiſſante ! elle prend toutes les formes : l'eſprit des eaux s'éleve dans les airs, ſe condenſe, retombe en pluie, ou prend la ſolidité de la glace, ou le velouté de la neige, ou la forme globuleuſe de la grêle cruelle.

Qu'eſt une vaine parure aux yeux du Sage ! Des levres vermeilles, un teint de roſe, des yeux étincelans, un eſprit vif & animé ne plaiſent qu'un inſtant ; mais un eſprit vertueux a des charmes qui ſurvivent à la perte de tous ces embelliſſemens paſſagers, des charmes qui joignent au doux parfum des fleurs la durée du gazon.

Le bonheur de l'homme pieux eſt comme un arbre dont les feuilles ne peuvent jamais tomber ; il n'emprunte point ſon repos des objets muables & paſſagers, mais de lui-même. Si des événemens inattendus l'appauvriſſent, il eſt riche de la poſſeſſion de la grace, & plus riche de l'eſpérance d'une gloire aſſurée : ſes joies ſont infinement ſupérieures à l'éclat paſſager de nos délices ſenſuelles, plus nobles

& plus indépendantes que les faveurs de cette Déesse trompeuse qu'on appelle la Fortune.

La nature a quitté son voile blanc : la neige se fond, & distille de nos toits : des cascades bruyantes se précipitent du haut des montagnes : les arbres se dépouillent par degré d'une fourrure qui les embarrasse : je distingue nos prairies & nos jardins. Puisque la nature paroît encore une fois à nos yeux, saisissons les beaux traits qui lui restent. Le houx a secoué sa graine ardente : le lierre simple & sauvage couvre de ses branches les murailles antiques & décrépites ; il ne quitte jamais sa place, malgré les vents & la tempête ; il tient des couronnes toujours prêtes pour les enfans de l'yvresse & du plaisir. Le laurier ferme & hardi pousse sa tête au millieu des noirs aquilons ; il conserve toujours son port majestueux, digne par sa victoire sur l'hiver de couronner la tête des conquérans. Ces arbres & quelques plantes conservent leur verdure au sein de la grêle & des frimats, sur le front même de l'hiver le plus cuisant & le plus triste.

Mais portez vos regards dans cette voûte nuancée de mille couleurs. Je vois le soleil qui sourit d'avoir dompté les orages ; ses rayons se jouent à travers les petites gouttes de pluie dont l'air est surchargé.

Quel arc glorieux ! que ſa forme eſt élégante ! que ſon apparition eſt délicieuſe ! Tandis que la viollette modeſte rampe ſur le bord de nos prairies, & que la roſe ſe colore du plus pur vermillon, la branche d'olivier, ſigne de la paix, s'éleve dans les nues ; elle écrit en caracteres ſacrés & ſublimes : » La paix eſt ſur la terre, le bon- » heur eſt dans le cœur de l'homme ». Cette arche eſt la baſe la plus ſolide de l'univers, & le gage aſſuré d'un royaume durable & d'un bonheur conſtant. Cet arc céleſte eſt le marche-pied du trône ; il atteſte à l'univers que le orages ont diſparu ; que le triſte hiver eſt enchaîné ; qu'un printemps délicieux, couronné des fleurs les plus ſuaves, va régner ſur la nature.



HYMNE
SUR LA CREATION.



Anges.

ANGES qui environnez le trône de l'Eternel, vous qui dirigez le mouvement des ſphères : celui qui vous communiqua tant de gloire, & une nature immortelle & preſque divine, eſt deſcendu ſur cette terre ; les hommes l'ont vu : il a partagé nos peines & notre foibleſſe. Puiſſions-nous un jour être élevés vers vos demeures ſublimes, & admis dans votre heureuſe ſociété ! Puiſſions-nous joindre nos voix à vos ſublimes concerts !

Firmament.

Cieux azurés, dont les voûtes immenſes couvrent & renferment des milliers de ſphère roulantes ; vaſte ſéjour où ſe confondent & ſe perdent des mondes innombrables : celui qui vous forma de ſa main

puiſſante,

puiſſante, qui meſura vos dimenſions, régla vos mouvemens, a été enveloppé des langes de la miſere, & couché dans une crêche délabrée. Homme, enorgueillis-toi, ton Dieu s'humilie.

Etoiles.

Vous dont la clarté vive & brillante pénetre le ſein de la nuit, & effraie les ténébres, vaſtes océans des flames, centres des mondes: celui qui alluma cette ſource de flammes, s'eſt abymé dans l'obſcurité la plus profonde.

Comètes.

Vous qui dans un déſordre ſublime parcourez les plaines immenſes de l'éther; vous qui tantôt volez avec une inconcevable rapidité dans les régions les plus inconnues, & tantôt brillantes & échevelées, venez vous montrer à nos yeux étonnés, & effrayer notre hémiſphère; vous qui oſez vous rapprocher du ſoleil, & vous jouer au milieu de ſes feux dévorans, & qui allez enſuite paſſer des ſiècles au ſein de la neige & des frimats: celui qui d'un ſouffle vous forma & vous rendit des merveilles errantes pour porter la terreur ſur les Royaumes coupables, s'eſt

livré aux paſſions vaines qui tourmentent le cœur de l'homme, & qui verſent tour-à-tour dans ſon ame agitée l'eſpérance ou la crainte.

Planètes.

Vous qui d'un vol rapide, que l'imagination ne peut concevoir, parcourez les régions étendues du firmament; vous qui êtes ſi fideles aux viciſſitudes du jour & de la nuit, ſi exactes à marquer le retour des ſaiſons: celui qui vous l'ança dans l'éther, & qui vous pouſſe continuellement d'une main forte & puiſſante, prit la forme d'un foible enfant, il erra dans des terres inconnues & déſertes pour échapper à l'épée du perſécuteur.

Soleil.

Source inépuiſable de lumiere, de chaleur & d'abondance, qui répans le jour ſur mille Royaumes, pere de la nature, de la vie & du plaiſir; ô toi dont la contenance eſt ſi majeſtueuſe & ſi fiere, que les hommes proſternés attendirent ton lever dans la plus humble poſture, & te prirent pour ton Maître: celui qui remplit ton orbe de ces feux éblouiſſans, s'eſt dépouillé lui-même de toute ſa gloire; il a jetté un voile obſcur ſur ſa divinité, pour

nous parler face à face comme un homme parle à son ami.

Lune.

Pâle flambeau de la nuit, qui au milieu des astres sembles les commander en reine ; ô toi dont l'ondoyante clarté prête des charmes si touchans à la nature : celui qui argente ton globe transparent n'a pas dédaigné de porter un corps terrestre, & d'éclipser pour un temps les rayons de sa divinité.

Tonnerres.

Vous qui grondant dans les nues, paroisses méditer la destruction, & préluder par des essais terribles au dernier embrasement du monde ; vous qui dans vos éclats épouvantables semblez déchirer la voûte des cieux, ou ent'rouvrir des abymes sur nos têtes : celui qui permit à la terreur de faire sonner sa trompette dans vos profonds rugissemens, a jetté des cris étouffés & languissans, attaché sur l'arbre sanglant de la rédemption.

Eclairs.

Vous qui reposez dans des vapeurs noires & sulfureuses, & qui dans le sein des ténébres faites briller vos feux on-

doyans ; vous qui plus d'une fois avez réduit en cendres les demeures licencieuses de l'incontinence, & qui devez à la fin du monde couvrir de feu le globe de l'univers : celui qui alluma vos flammes, qui dirige vos rapides flèches, & ordonne à vos traits de tuer & de respecter, lutta dans une heure ténébreuse contre la mort & le péché : sa victoire nous a transmis le bonheur & la tranquillité ; nous ne tremblons plus sous les éclairs du Mont Sinaï.

Nuages

Nuages sombres & glacés ; mers flottantes dans les airs, & soutenues par les vents : celui qui ouvre vos écluses pour ravager la terre, & détruire l'espoir du Laboureur, au lieu de décharger sa colere sur la tête des coupables, pria, gémit, souffrit & mourut pour eux.

Nuées printanieres, celui qui du sein des mers vous éleve en vapeurs humides & légeres ; celui qui cacha dans votre sein l'abondance & la fertilité, ne trouva point de consolation au milieu des tourmens les plus cruels ; il fut abandonné par ses Disciples sur lesquels il avoit versé toutes ses graces, comme le matin répand la rosée sur les fleurs.

Arc-en-ciel.

Arc céleste & glorieux, qui nuances le firmament de mille couleurs ; ô toi qui réjouis & consoles l'homme : celui qui te colora de ces teintes brillantes, qui te courba dans la forme la plus majestueuse & la plus agréable ; celui dont le souffle te conserve & te soutient, porta toute sa vie l'humble manteau de la pauvreté, & à sa sortie de ce monde les habits diffamans de la honte & du mépris.

Tempêtes.

Orages & tempêtes, vous qui dans votre fureur ravagez le continent, déracinez les forêts, soulevez les mers, brisez les vaisseaux malheureux qui se trouvent sur les flots : celui dont les souffle vous anima de cette furie irrésistible, & dont le moindre signe vous enchaîne dans vos antres sauvages ; celui qui tient le rapide ouragan soumis aux loix de sa volonté, & qui se promene tranquille sur l'aîle des vents rassembles doux & timide comme un agneau, présenta sa tête à la main meurtriere qui devoit l'égorger.

Peste.

Fantôme cruel, qui frappant l'air de tes aîles funestes, y répans les semences de la mort, fléau destructeur dont l'haleine contagieuse pénetre le sein de la terre, sous tes influences malignes la joie meurt & la nature languit, les Royaumes puissans sont dépeuplés, les villes sont désertes, la campagne reste inculte & désolée : celui qui t'arma de la destuction, & qui te fait marcher devant sa présence irritée, pour lancer la terreur dans l'ame du méchant, fut regardé comme la peste de la société & le perturbateur du repos public. Il étoit l'innocence même; mais couvert des apparances du crime, il fut condamné à mourir comme le scélérat le plus odieux.

Chaleur & froidure.

O toi dont la brûlante influence dessé-che les déserts de la Lybie, hâle & brunit le noir Ethiopien, & fait languir & panteler tous les êtres qui respirent cachés ; & toi dont le souffle glace & enchaîne les mers Russes à leur rivage : celui qui fait, en vous mêlant ensemble, produire la plus gréable température ; ce Roi du ciel, ce maître de la nature, a senti le froid d'une

ſueur mortelle & glacée : les étoiles dans leurs gardes nocturnes l'entendirent prier, & le ſoleil dans ſes ardeurs méridiennes le vit dans les tourmens.

Océan.

Vaſte monde d'eaux, celui qui te creuſa un lit ſi ſpacieux & ſi profond, devant qui toutes tes vagues écumantes & toutes tes montagnes flottantes ſont comme une goutte de la roſée du matin; celui qui au moindre ſigne de ſa volonté déchire ton ſein, y jette le déſordre & la confuſion, lance tes eaux juſques dans les nues, ou qui les applanit dans le calme le plus tranquille; celui qui te permit autrefois de couvrir toute la terre, & d'enſevelir ſous tes ondes ſes habitans corrompus, mais qui maintenant enchaîne tes eaux dans leur lit avec des chaînes plus fortes que le diamant, quoique formées d'un ſable léger ; ton Créateur a été en butte à tous les traits de la douleur ; toute la coupe de la vengence céleſte s'eſt épuiſée ſur ſon ame agoniſante : pour nous retirer des abymes profonds du crime, il expira.

Montagnes.

Vous dont l'œil domine les nuées, &

qui de votre ombre couvrez les Provinces ; pyramides éternelles de la nature, que ne peut ébranler le courroux des élémens, que ne peuvent entamer le coups du tonnerre ; vous que le temps même respecte : celui qui éleva si haut vos faîtes superbes, & qui enfonça vos fondemens jusques dans les abymes ; celui qui dans sa balance vous trouve plus légeres qu'un grain de sable, ne dédaigna pas de se charger de nos iniquités, & de les expier par le plus douloureux des sacrifices.

Forêts.

Bois verdoyans qui couronnez nos côteaux, & que couronne la plus riche verdure, humbles arbrisseaux que le printemps orne de fleurs, & que le tendre zéphir ne se lasse point de caresser ; vous qui embaumez l'air de vos parfums délicieux ; le tête de votre Créateur fut ceinte d'épines piquantes, & son visage fut souillé de son sang, de ce sang précieux qui fut répandu pour nous obtenir une couronne immortelle.

Vigne.

Celui qui suspend à tes tendres tiges un fardeau délicieux, qui dans tes rameaux prépare la liqueur qui réjouit

l'homme, & remplit la coupe du plaisir ; dociles espaliers qui vous pliez sous la main de l'homme champêtre, & tapissez agréablement les murs de nos jardins : celui qui vous courbe sous le poids d'un fruit savoreux, ne fut point rafraîchi par vos sucs généreux ; il n'eut dans sa soif ardente qu'une boisson amere de vinaigre & de fiel.

Prairies.

Riantes prairies, celui qui sans l'industrie du semeur remplit votre sein humide du germe de mille plantes, & émaille de fleurs vos gazons agréables ; campagnes fertiles, celui qui bénissant le travail du Laboureur, enrichit vos plaines d'une moisson abondante, & fait sortir la vie & la santé du sein de vos sillons ; celui qui vous fait retentir des éclats de la joie, mangea le pain amer de douleur.

Mines.

Vastes pays d'or & d'argent, qui distribuez vos riches trésors aussi loin que les vents peuvent pousser le vaisseau du commerce ; vous qui comptez au nombre de vos Sujets les Princes & les Monarques, lits de pierre précieuse, jeux brillans de la nature, diamans, rubis, & vous éme-

raudes trempées dans la plus fraîche verdure du printemps, ſaphirs ornés de la plus belle draperie de cieux, topazes flamboyantes d'un jaune éblouiſſant, améthyſtes empourprées du rouge du matin: celui qui donna ces riches teintes à votre pouſſiere, & qui conſolida vos eaux brillantes, vécut & mourut pauvre ſur la terre.

Fontaines.

Sources abondantes qui diſtillez vos eaux argentées à travers le gazon épais, rivieres ſuperbes qui multipliez vos longs détours pour répandre plus loin vos bienfaits: celui qui vous nourrit de ſources inépuiſables, fut dévoré d'une ſoif brûlante, & ſe vit refuſer quelques gouttes de vos eaux pour rafraîchir ſon palais enflammé par la douleur.

Oiſeaux.

Chantres agréables du printemps, tendres habitans des bois, vous qui êtes vêtus du plus brillant plumage, qui éveillez le matin par vos chants délicieux; architectes inimitables, qui ſans régle ni compas ſuſpendez vos demeures au haut des airs, & les bâtiſſez dans toutes les proportions de l'art; vous poſſédez chacun un nid

commode & chaud pour y élever les tendres fruits de vos amours: celui qui mit l'harmonie dans vos gosiers, & qui vous donna cet instinct admirable, n'eut pas où reposer sa tête.

Abeilles.

Ouvriers industrieux qui caressez toutes les fleurs, & sucez la rosée de leur miel, peuple vigilant, vous ne souffrez point que la moindre fleur passe sans vous avoir payé son tribut; artistes ingénieux qui d'une aîle rapide parcourez tous les buissons fleuris, & enlevez l'ame embaumée des roses; lorsque votre ouvrage est fini, que vous avez épuré & fixé votre délicieuse ambroisie, vos peines commencent, & vous êtes, hélas! cruellement assassinées; on vous ravit vos trésors, ils vont faire les délices de vos meurtriers: si votre destinée me touche & m'afflige, quelle sera ma douleur, lorsque je me rappelle que votre Créateur, après la vie la plus exemplaire & la plus utile, une vie toute pleine de vertus & de bienfaits, subit une mort cruelle qui devoit sauver les assassins!

Ver à soie.

Ver industrieux qui files une étoffe brillante dont le Rois s'enorgueillissent, qui

te creuſes toi-même ton tombeau, & t'y enſevelis vivant; mais qui bientôt reprenant une exiſtence nouvelle, te dégages de ton drap funéraire, briſes ton cercueil, & t'élances vers le jour; inſecte vil & rampant changé en habitant des airs, que de rapports entre ton Créateur & toi me ſont offerts dans tes métamorphoſes!



HYMNE.

QUE toute la nature prenne une voix pour louer le Créateur. Inſectes qui rempez ſur la terre, louez celui qui, quoiqu'élevé dans les régions de la gloire, s'humilia dans la pouſſiere. Oiſeaux, que votre mélodie exprime ſes louanges. Bêtes féroces, joignez-vous aux tendres habitans des bois; que vos rugiſſemens affreux ſoient les accens de votre reconnoiſſance. Montagnes, que vos longs mugiſſemens faſſent retentir les vallées. Forêts, antres, cavernes, renvoyez au loin, & répétez l'Hymne céleſte. Cèdres élevés, inclinez vos têtes pour l'adorer. Perſpectives ſéduiſantes, où l'art conſpire avec la nature pour former un ſéjour délicieux, verſez dans nos ames les plus pures méditations ſur l'Eternel. Zéphirs légers, que votre haleine pure & fraîche porte dans toute la nature les louanges du Rédempteur Ruiſſeaux clairs & limpides, murmurez en ſon honneur des ſons harmonieux.

Eclairs, brillez de l'éclat de ſa gloire: tonnerres, faites retentir ſon nom, & que les nuées entr'ouvertes répétent vos ru-

gissemens ; que les êtres insensibles & les créatures muettes l'adorent par leur silence, & célébrent sa douceur. Soleil, source de lumiere, rends hommage à un soleil plus éclatant ; trace en rayons de feu dans ta carriere immense les vertus & les perfections du Rédempteur. Firmament, brille d'un éclat plus vif. Terre enorgueillis-toi ; que la nature se livre à la plus douce joie. Le Créateur lui-même est descendu dans ton sein : le vrai plaisir & le bonheur y descendirent avec lui. Anges & Archanges, accordez vos harpes d'or, & tirez-en des sons ravissans, inconnus même dans les cieux.

Que l'homme éleve sa voix au-dessus de tous les êtres ; c'est pour lui que le Rédempteur fut attaché sur la croix, pour lui qu'il fut enfermé dans la nuit du tombeau. Rois, prosternez-vous ; descendez de vos trônes, humiliez-vous aux pieds de celui qui pour vous abandonna le sien. Vous que le malheur persécute, changez vos gémissemens en actions de graces ; qu'on n'entende point de sons plaintifs ni de sanglots dans ce concert universel. Vieillards en cheveux blancs, & courbés sous le poids des années, vos pas lents & tardifs vous traînent rapidement au tombeau ; que le Christ soit votre espoir & votre soutien ; que son nom forme les derniers ac-

cens qui frémiront ſur vos levres pâles & mourantes. Et vous, tendres enfans, que ce nom ſacré ſoit le premier mot que prononcent vos bouches innocentes & pures.

Et vous, Miniſtres du Sanctuaire, Grands-Prêtres de la nouvelle Loi, élevez vos voix, proclamez hautement le Rédempteur comme le Maître & le Sauveur de la Nature. Allez, ambaſſadeurs de paix, allez ſur les hautes montagnes, & que toute la terre prête l'oreille à vos leçons. Retracez à tous les hommes le ſacrifice mémorable qui expia leurs crimes. Dites à l'impie que la compaſſion crie dans les entrailles de ſon Dieu. Apprenez-lui quel ſang il a verſé, les agonies qu'il a ſouffertes, & les merveilles qu'il a opérées pour le ſalut de ſes ennemis. Invitez le pauvre à s'enrichir des tréſors de la grace, & l'incrédule à donner la paix à ſon cœur en le cédant à la vérité.

O bonté infinie! ô amour inexprimable! les mots ſont ſans force pour rendre dignement tes louanges. Viens donc ſilence expreſſif, viens méditer ſur la gloire de l'Eternel.

Fin des Méditations d'Hervey.

LES

FUNÉRAILLES

D'ARABERT,

RELIGIEUX DE LA TRAPPE.

POËME

Traduit de l'Anglois de M. JERNINGHAM,
par M. PEYRON.

AVERTISSEMENT.

TOUT le monde reconnoîtra dans ce petit Poëme la touche originale & sombre de l'Young François, qui nous a tracé avec tant d'énergie, de force & de vérité, les amours de Comminge, les soupirs & les larmes d'Adélaïde. Le fond de l'Ouvrage est le même que celui du Drame de M. d'Arnaud, quoique les noms des Personnages soient différens. Les Lecteurs goûteront le plaisir de la comparaison; ils pourront aisément juger comment les deux Nations ont traité le même sujet. L'Ouvrage de M. Jerningham a beaucoup réussi à Londres; on y trouvera du coloris, de la fraîcheur & du sentiment.



LES FUNÉRAILLES D'ARABERT, RELIGIEUX DE LA TRAPPE.



POËME.

LA belle Léonore, conduite par la douleur, cherche les demeures souterraines & sombres consacrées à la mort. L'édifice s'éleve au sein d'une paix profonde ; il est entouré d'épaisses ténébres & d'une majesté religieuse. A la vôute lugubre est suspendue une lampe solitaire, dont la foible clarté sert moins à chasser la nuit, qu'à la rendre visible. Elle sembloit découvrir dans toute son horreur la tombe qui devoit remfermer Arabert.

pour jamais. Léonore à cet aſpect pouſſe un profond ſoupir, & un torrent de larmes s'échappe de ſes yeux : juſte tribut qu'elle s'empreſſoit d'acquitter. Elle s'écrie : » Tombe deſtinée à recevoir dans ton ſein tout » ce qui étoit cher à mon cœur, donne à » ce précieux dépôt une tranquillité qui lui » fut toujours refuſée ; qu'il ſoit, à l'abri du » tourment, le partage, hélas ! de la ten» dreſſe ; qu'il ne ſoit plus livré à cette foule » de chagrins atthacés aux paſſions ; joins » à cette faveur, que l'infortunée Léonore » n'envie que trop, celle de lui cacher mes » maux..

Elle s'abandonoit à tout l'excès de ſa douleur : un Miniſtre des Autels, vieilllard reſpectable, s'offre à ſa vue (Anſelme eſt ſon nom) ; ſes jours purs s'écouloient dans l'innoncence des vertus, comme les eaux lympides & paiſibles d'un clair ruiſſeau. Nourri dans les Cloîtres, il avoit ſu ouvrir ſa cellule à la ſageſſe éclairée, & quitter le labirinthe tortueux du trompeur ſophiſme, pour ſuivre le droit ſentier de la nature. Depuis long-temps il eſt aſſis au premier rang des Religieux. Eſtimé, révéré & chéri comme un pere, peu jaloux de poſſéder le jargon de l'école, toute ſon ame s'eſt remplie des divins préceptes de l'humanité. Indulgent & doux envers les autres, ſévere à lui-même, il étoit tou-

jours prêt à verser des larmes consolantes sur les blessures de l'infortune & du chagrin. Il apperçoit Léonore couchée dans tout l'appareil de la désolation sur la froide pierre de ce tombeau. Touché de ce spectacle, il lui adresse ces paroles :

» Tu t'affligerois avec juste raison, s'il » n'y avoit plus de bonheur à espérer pour » toi. A la mort d'Arabert, un désespoir im» pétueux s'est élevé comme, un ouragan sur » la paix de tes jours ; tu pleures sans doute » en lui un ami chéri, bien plus chéri qu'un » frere ; mais quoique nos pas courbés s'ap» pesantissent sur les traces de la vie, nous » ne devons jammais céder aux assauts de la » tempéte : que la religion, dont l'empire » est si puissant, nous appuie, & que la pa» tience, qui ne se laisse point abattre, soit » la fidelle compagne de notre route. Leve » les yeux vers ce séjour plein de délices, » où les amis revoleront dans le sein de » leurs amis, où les vertus conduiront à ce » bonheur. Ici elles doivent être assaillies » par de orages continuels : ici nos désirs » doivent être sans cesse contrariés : mais » le ciel est juste, & Dieu est un pere.

Leonore se releve à ces mots compatissans ---. Bénie soit la voix qui invite l'affliction à lever sa tête languissante, qui m'ordonne d'espérer au-delà même de l'empire de la mort ; ces yeux pourront encore

s'areter ſur l'objet de mon amour . . . . Ne recule pas d'éfroi, Anſelme, écoute : » L'impiété ici doit jetter ſon maſque ; que la » vérité ſe montre. Tu ne vois point un » ſaint Religieux amené par la méditation » ſous ces voûtes funebres, un homme » courbé ſous le ſceptre de la Religion, qui » réclame la pitié dans ce moment terri- » ble . . . Il eſt temps de laiſſer un coupable » ſecret s'échaper du ſilence . . . . . . Il eſt » temps. . . . Ah ! pardonne, pardonne . . . » Anſelme . . . tu vois . . . . une femme . . . . » Anſelme ne me fuis point, ne m'aban- » donne point. Oui, c'eſt une femme . . . . » . la plus malheruſe, qui ſe traîne à tes » pieds, qui implore cette compaſſion dont » tu reſſens le pouvoir, daigne, daigne en- » tendre le recit funeſte de mes malheurs.

» L'infortune aſſiéga mon berceau : la » cendre de mes parens fut arroſée de mes » premieres larmes ; un oncle barbare en » proie à tous les vices, trahit tous les de- » voirs d'un pere. Poſſeſſeur de mes biens, » ne connoiſſant dautres mouvemens que » ceux de l'intéret, d'autre bonheur que la » fortune, il paſſa les mers pour ne plus » revenir. Il me laiſſa pleurante, hélas ! ſur » l'urne de mes parens. Arabert vint adou- » cir mes maux, m'arracher à cette humi- » liation qui ſuit l'indigence. Je fus ſenſible » à ſes ſoins généreux ; mes larmes coule-

» rent avec moins d'amertume ; les ombres
» de mon chagrin s'eclaircirent. Arabert ſe
» montroit plus le Miniſtre attendriſſant de
» la pitié, que de la Religion. La recon-
» noiſſance s'efforçoit d'ateindre à ſa bonté ;
» ma reconnoiſſance enfin prit tous les
» tranſports de l'amour : mon bienfaiteur
» trahi par ſa ſenſibilité, s'égara comme moi
» Il fut mon amant —. Qu'il déſiroit avec
» ardeur que les nœuds ſacrés & éternels du
» mariage euſſent pu nous unir ! Que ſes
» mains demandoient avec impatience cette
» chaine indiſſoluble ! Mais la religion ter-
» rible ſe récrioit à ſes vœux qu'elle ap-
» pelloit des vœux impies ; elle repouſſoit
» nos mains de l'autel de l'hymenée ; elle
» déchiroit ſans pitié des liens tiſſus par
» l'amour & la nature. Enchainé à ſon culte
» par des ſermens, hélas ! bien différens de
» ceux de la tendreſſe, Arabert, tout ce
» que j'aimois, ne pouvoit être à moi. Les
» loix de ſon pays détruiſoit celles du ſen-
» timent. Il m'étoit défendu de porter le
» nom d'épouſe ; j'avois perdu le repos,
» l'eſpérance : toutes les penſées conſo-
» lantes s'étoient envolées de mon ame.
» Aimer, brûler, & toujours ſouffrir, voilà
» quel étoit mon partage. Ces obſtacles ne
» rebuterent point l'amour, il s'éleva dans
» mon ſein avec plus de flame. Léonore
» ſe livroit toute entiere à ſon coupable

» égarement. Le remords vint à la suite des
» plaisirs criminels : il perça de son trait
» aigu un cœur où je régnois ; il arrêta l'essor
» d'une jeunesse impétueuse qui s'élançoit
» dans la carriere des douces erreurs :
» il ramena enfin Arabert dans les routes
» de l'innocence & de la vérité. Je le vis
» rompre tous ses nœuds de fleurs ; il eut
» le courage de me combatre, de quitter
» le sein des voluptés, s'arracher à leurs
» enchantemens, pour s'enfoncer dans ces
» retraites obscures & solitaires, & se sou-
» mettre au joug de fer de la Religon. Il
» me fuyoit cependant : il détourna encore
» la tête sur le monde pour s'occuper de
» mon bonheur. D'une main prodigue il
» répandit sur moi ses richesses ; mais de
» quel usage pouvoit m'être ces trésors ?
» Le bienfaiteur m'étoit ravi : les bienfaits
» avoient perdu tous leurs charmes.

» Je ne le voyois plus ; j'étois plongée
» dans les ténébres. L'ennui surchargeoit
» mon cœur, mon ame privée d'Arabert,
» la source de ma vie, mon ame isolée se
» replia sur elle-même ; l'image de mes
» prémieres années, de mes plaisirs, passa
» devant mes yeux ; le repentir ferma cette
» scène rapide. Je m'abandonnai sans ré-
» serve à la sévérité de ma conscience ; elle
» m'avoit poursuivie au milieu de ces jours
» d'aveuglement & d'ivresse. Je cédai à sa
» voix

» voix opinâtre ; je priai je pleurai en » préſence du ciel. Mes prieres, mes lar- » mes, rien ne put me ſubjuguer ; ma paſ- » ſion entée ſur le remords, prit de nou- » velles forces. Trop fatale paſſion ! En- » traînée par ſes violentes ſecouſſes, dé- » guiſant mon ſexe ſous des vêtemens qui » lui ſont interdits, j'accours, je vole vers » cet aſile de la pénitence. La crainte alors » vint ſe joindre à la pudeur ; mon amour » s'enveloppa du voile de la modeſtie. Je » rencontrois mon amant dans ces heures » tranquilles qui devancent le retour des » ombres, lorſque la nature moins agitée » reflete une lumiere adoucie. Je voyois » Arabert plongé dans la méditation céleſte, » s'avancer lentement ſous ces ombrages » ténébreux ; je comptois tous ſes pas ; je » ſuſpendois mon halaine dans la crainte » de me découvrir. Quelquefois plus har- » die, je faiſois des efforts pour parler, & » ma langue demeuroit immobile. Je m'ar- » rêtois accablée de ma douleur profonde, » tandis qu'Arabert reſtoit anéanti dans la » contemplation d'un Dieu. Malheureuſe ! » que dis-je ? Sacrilége ! J'allois . . . je vou- » lois me précipiter entre un ſaint Reli- » gieux & l'Eternel. Je ne voyois plus que » mon amant. . . . . . . Ce Dieu que j'outra- » geois, ſe rendit le maître de mon cœur ; il » enchaîna mes déſirs & mon ſecret dans

» mon ſein. Inconnue à des yeux que les
» miens cherchoient toujours, je pouvois
» du moins jouir de la préſance d'Arabert;
» je rempliſſois les devoirs preſcrits
» par votre culte ſacré : je trompois tous
» les regards. Vous-même, vieillard reſpectable,
» abuſé par votre cœur pur &
» ſincere, vous preniez pour les tranſports
» de la vertu, les coupables menſonges de
» l'artifice; vous applaudiſſiez à mon zèle;
» & mon zèle, ma vertu, toute ma ferveur,
» n'étoient que de l'amour. Je ne
» ſais ſi je n'allois pas ſuccomber, ſi mon
» ame, rendue à ſon trouble, ne formoit
» pas un projet criminel : les nouveaux
» coups de la main divine en arrêterent
» l'exécution. Au milieu des horreurs d'une
» nuit que l'inquiétude & la veille rendoient
» encore plus longue, un fantôme m'apparoît.
» Il étoit revêtu de tout l'appareil
» funebre; ſes accens me frappent d'effroi.
» *Ne crois pas que l'impiété triomphe ici plus*
» *long-temps; c'en eſt fait, tes eſpérances ſacriléges*
» *ſont confondues pour jamais. Ouvre*
» *ton oreille aux ſons lugubres de la cloche*
» *terrible qui va ſe faire entendre : tremble,*
» *elle ſonne l'heure derniere de ton amant.* Je
» me précipite de mon lit; la frayeur,
» l'amour m'emportent vers le Temple; il
» étoit rempli d'une foule innombrable de
» Religieux. Mais yeux ne cherchent, ne

» veulent voir qu'Arabert; ils ne le trou-
» vent point. Je vole à ce bois écarté où
» le conduisoit la méditation. Tous mes re-
» gards, tous mes pas l'ont parcouru; c'est
» en vain, je ne découvre pas l'objet de
» mes recherches.... Alors.... j'ai en-
» visagé toute l'étendue de mon malheur:
» je tombe sur la terre; plus d'espoir,
» m'écriai-je. Ah! sans doute, sans doute
» en ce moment affreux, Arabert..... il
» touche à son terme fatal..... La mort
» a frappé à sa cellule: il expire, & je ne
» pourrai point adoucir les angoisses de
» ton agonie, soutenir de mes bras ta
» tête défaillante. L'épouse de ton cœur ne
» pourra pénétrer jusqu'à ton lit, te don-
» ner ses tendres soins: tu meurs......
» Hélas! l'amour dispute encore.... Mon
» devoir.... mon devoir est de t'aimer...
» désirer de recueillir ton ame, tes derniers
» soupirs. Ah! ma vue ne troubleroit-elle
» point tes dernieres pensées! Arabert,
» Arabert, sois à ce Dieu, dont je ne dois
» point être la rivale.

» Ministre consolateur, le jour en se le-
» vant m'a éclairée sur une vérité trop fu-
» neste; il ne m'a plus été possible de re-
» tomber dans le sein de l'incertitude. O
» désespoir!........ O malheureux jeune
» homme!.. O plus infortunée Léonore!..
» J'ai lu, j'ai lu sur une des colonnes du

» ſacré portique ...... L'aube blanchiſſoit
» le ciel à peine ; une divinité infernale me
» prêtoit la lueur de ſon flambeau funebre ;
» j'ai lu : *Arabert n'eſt plus : adreſſez au Sei-*
» *gneur des prieres pour ſon repos*. Je m'écrie :
» que la paix, que la joie t'accompagnent
» au céleſte ſéjour : il n'y a plus de paix
» & de joie à eſpérer pour moi. O Ara-
„ bert ! objet trop tendrement aimé, tu me
„ fuis, tu me fuis en vain ! Oui, c'eſt en
„ vain que tu m'es ravi ; ton image vivra
„ dans ce cœur déchiré ; une flamme éter-
„ nelle le conſumera. Mais ô toi ſon ami
„ fidelle, dans le ſein de qui il dépoſa ſes
„ plus ſecrettes penſées, ſes foibleſſes ...
„ je n'ignore point que tu aimes à te rap-
„ procher des malheureux, à recevoir leurs
„ larmes. Ah ! dis-moi, dis-moi par la ten-
„ dreſſe qui me rendit ſi chere à ſon cœur,
„ ou plutôt par la vertu qui lui fit repouſſer
„ toutes les ſéductions d'une amante éper-
„ due, & ſe ſauver du monde dans cet aſile
„ de la piété ; apprends-moi, je t'en con-
„ jure, s'il ne manque point à mes mal-
„ heurs, à mes tourmens la haine d'Ara-
„ bert. Ma jeuneſſe innocente s'eſt précipi-
„ tée pour lui dans l'abyme du déſordre
„ & de la honte. Je lui ai ſacrifié mon hon-
„ neur, mon repos, ma gloire. Incapable
„ de feindre, je l'avouerai, j'ai craint même
„ que l'amant ne mourût avant mon Ara-

» bert. Parle, mortel compatissant, parle; » suspends le fardeau de mes peines : peut-» être la froide indifférence viendra-t'elle » se joindre à toi pour me secourir. Ai-je » embrassé une vaine image! Me tromperois-je? Ah! rends-moi, rends-moi toute » ma douleur.

Alors Anselme n'écoutant plus que la pitié, lui répondit : » prête l'oreille à mes » discours, & bannis une crainte inutile.

» Quand sur la couche de mort la malheureuse victime attendoit le coup fatal, » mon amitié secourable lui prodiguoit tous » ses soins. J'étois assis à ses côtés, plongé » dans la tristesse. D'une foible main il saisit » la mienne, & m'adresse ces paroles : Le » trait éternel est lancé; bientôt Arabert » augmentera le nombre de morts : je con-» temple le terme avec plaisir. Que peut-» on ajouter à la vie? De nouveaux jours » aussi malheureux que les premiers. Parle, » mon ami, n'avois je pas éloigné de ma » vue le trop cher objet... Tu m'entends; » j'ai tout fait, Anselme, j'ai tout fait pour » l'arracher de mon ame; j'ai couru m'ensevelir dans cette sombre raitraite; un souvenir cruel m'y a poursuivi; le remords » dévorant s'efforçoit en vain de briser mon » cœur; il lui échappoit des sentimens qui » irritoient mes maux. Que j'étois foible & » lent à offrir au ciel le sacrifice de mes

» vonlontés ! Encore même en ce moment ; » oú l'univers, oú tous les objets se perdent à mes yeux, je vois Léonore ; cette » image chérie se lie à mon ame qui s'envole ; l'amour a mon dernier souffle.

» A ces mots, poursuit le vieillard, Arabert tombe dans mes bras, ferme pour » jamais sa débile paupiere, & a exhalé sa » vie.

» Ah ! reprend Léonore, quelle a été » mon injustice ! Arabert, cher amant ! que » tu méritois peu ces soupçons ! Ai-je pu » les écouter ! Pardonne, pardonne un » crime involontaire ..... Arabert ! mort » à un monde trompeur, je vivois, je » souffrois en toi. Mes pensées, mes regrets » profonds, mes douleurs n'avoient d'autre » objet que toi seul. La vengeance céleste » nous menaçoit ; j'adorois le bras prêt à » nous frapper ; j'accourois entre le ciel & » toi ; je tremblois, je pleurois : mais j'ai- » mois toujours.

Elle parloit ainsi, lorsque la cloche de la mort vient retentir à son oreille. Déja le convoi funebre s'approche du sacré portique. Ah ! Léonore, dans cet instant terrible, que tu fus accablée de la justice divine ! Tu vis s'avancer dans la nef deux files de Religieux en habits lugubres, tenant dans les mains de pâles flambeaux tu vis ton cher & malheureux Arabert cou-

vert des ombres de la mort, étendu dans une biere.... Elle ramasse toutes les forces de son ame affoiblie sous tant de coups. D'un pas tremblant, elle approche de ce corps froid & livide; & tandis qu'elle est livrée à mille assauts différens, elle adresse ces paroles aux Prêtres qui l'environnent :
» Attachez vos regards étonnés sur une
» femme qui a été assez audacieuse pour
» pénétrer ici sous les habits de votre sexe.
» Pressée par ma passion, j'ai osé mettre
» un pied téméraire dans le sanctuaire de
» la vertu. Punissez-moi, ouvrez-moi
» vos cachots les plus profond, les plus
» ténébreux; que j'y languisse, que j'y ter-
» mine une malheureuse vie dans les tour-
» mens les plus cruels! Je me soumets à
» l'arrêt que vous allez prononcer. Si ce-
» pendant la pitié trouvoit place dans vos
» ames à côté de la vertu, & la pitié & la
» vertu peuvent-elles êtres séparées, dai-
» gnez prêter une oreille attentive au récit
» de mes disgraces. Tenez pour un instant
» les apprêts de mon supplice supendus ?
» que mes plaintes ameres, que mes tor-
» rens de larmes s'épanchent sur ce cer-
» cueil! Laissez-moi payer ce tribut de
» douleur à de tristes restes...... Hélas!
» ce cœur, ce cœur ne sent plus, il ne par-
» tage plus un amour.... Qu'ai-je dit? Mi-
» nistres saints, pardonnez.... Arabert...

» Il n'eſt point d'expreſſion qui puiſſe ren-
» dre juſqu'à quel point il me fut cher . . . . . .
» O toi qui nous fis naître dans cette vallée
» de larmes, où le chagrin s'attache à tous
» les êtres, & corrompt tous les plaiſirs,
» ſi, comme la foi nous ordonne de le
» croire, & je n'en doute point, ta juſ-
» tice irritée allume des braſiers éternels;
» ſi ta vengeance pourſuit au-delà mê-
» me du tombeau par des tourmens infi-
» nis, cet amour qui eſt ici la ſource
» de tous nos maux, ah! Dieu juſte, que
» tes coups épargnent Arabert; ſur moi,
„ ſur moi, tourne, épuiſe tous les traits de
„ ta colere; c'eſt moi, Seigneur c'eſt la
„ coupable Léonore qui a détourné Ara-
„ bert des ſentiers de la vertu, qui l'a en-
„ traîné dans ce gouffre ſemé de fleurs. J'ai
„ égaré ſa raiſon; j'ai ſéduit ſon innocence;
„ j'ai tout fait. Il partagea mes tranſports,
„ qu'il ne partage point le châtiment: le
„ crime, hélas! fut mon ouvrage.

Alors d'une main tremblante elle tire le voile funéraire qui couvroit ſon amant; ſa vue cherche encore à ſe raſſaſier d'un ſpectacle qui n'eſt que trop profondément empreint dans ſon cœur: l'image d'Arabert y eſt gravée en traits de feu. Abſorbée dans la douleur, elle jette ſur la biere un long regard chargé de tendreſſe & de déſeſpoir. Cet orage de penſées accablantes

éclate en sanglots ; elle ne forme plus que des expressions sourdes & inarticulées ---. Quoi ! ces yeux, interprêtes du sentiment le plus tendre, sont fermés pour jamais ! Le brillant coloris de ces levres s'est éteint dans la pâleur de la mort ! Il n'est plus ! je lui dis un éternel adieu, qu'il n'entend point !

Léonore, courbant sa tête, veut presser ce corps glacé dans ses bras. Le vertueux Anselme, jaloux de conserver la majesté du Temple, s'efforce de réprimer ce transport sacrilége. » Puis-je oublier, s'écrie » Léonore, en se précipitant sur Arabert, » qu'il fut l'objet de tous mes vœux ? Si » vous condamnez mon amour, m'ordon- » nerez-vous d'être ingrate ? Ah ! je revois » toujours sa tendresse, ses agrémens, son » ame bienfaisante, ses vertus ; je le revois » m'accueillant au sein de la misere, me » relevant de l'abyme des ennuis, répan- » dant sur une infortunée les consolations, » les richesses. Hélas ! le don de son cœur » étoit au-dessus de tous ces bienfaits ! Ma » bouche restera-t-elle muette, quand je » lui dois tous les éloges ? Et le respect que » me prescrit cet auguste asile, m'empê- » chera-t-il de verser des pleurs sur ce cer- » cueil ? Ah ! ne m'accusez point d'impiété ; » interrogez la tombe des amans, des amis, » des peres, vous saurez si elle ne s'abreuve

» pas de larmes, si la douleur n'y porte pas
» ses plaintes, si la reconnoissance n'y épan-
» che point encore la vivacité de ses trans-
» ports. Grand Dieu ! le sentiment pourroit-
» il t'offenser ? .... Je m'égare .... Je me
» soumets, je courbe ma tête humiliée sous
» le fléau qui va me briser ; qu'il détruise,
» qu'il anéantisse ce cœur trop sensible : je
» bénis la main qui me frappe : Arabert n'est
» plus, je porte tous mes veux à l'Eternel.

Sa voix se perd dans les sanglots ; des chants funebres font retentir la voûte sacrée ; les échos leur répondent par des sons lamentables. La cérémonie achevée, Léonore voit les Religieux descendre le long des sombres parvis. Déja la fosse est ouverte pour recevoir le triste dépôt. Léonore se releve de l'accablement du désespoir ; elle se panche sur la tombe-- : » Adieu
» donc, plaisirs, amour, beauté, vertus,
» toutes les plus belles qualités qu'ayent pu
» posséder un mortel ! Adieu, cher & mal-
» heureux Arabert ! Va, tu ne descends
» point dans cette tombe, tu passeras dans
» mon cœur, tu y vivras .... Il me semble
» que ce corps se ranime, qu'il en sort
» une voix sépulcrale qui m'ordonne de
» quitter ce séjour .... Je l'entends ......
» Hâte-toi, me dit-elle, hâte-toi de te join-
» dre à l'autre moitié de toi-même ; que
» tes cendres sensibles viennent se mêler &

» se confondre avec les miennes..... Oui, » mes cendres vont se réunir aux tiennes... » O Anselme, lorsque l'infortunée Léonore » aura perdu la vie, & tombera sur ce cer- » cueil, parle, pourras-tu bien lui refuser » tes secours paternels ? Permets que mets » restes plaintifs soient déposés dans cette » fosse; que mon cœur presse encore le » cœur d'Arabert. Il m'appelle : je te suis.... » Je cede à tant de coups .... O mon » Dieu !..... J'espere---.

Les Religieux sont prosternés dans l'étonnement. Léonore recueille ses forces, quitte la terre où elle étoit plongée dans la douleur, & va se précipiter dans la tombe. Anselme fait un mouvement pour l'arrêter. On court à cette malheureuse amante; elle n'étoit déja plus, exemple terrible du pouvoir des passions & de la foiblesse de l'humanité ! O Dieu, prends pitié de nos maux. Punirois-tu nos erreurs du même bras qui châtie les crimes ?

FIN.









